Tome XI. N° 16 PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e) 15 Nov. 1922

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

L'avènement de Moréas

Le Pèlerin passionné, *qui venait de paraître fin* 1890, *détermina le frémissement d'une admiration curieuse à laquelle bientôt se mêla une envie ardente. N'avait-on pas offert un banquet à l'auteur? N'allait-il pas, le soir, de café en café, précédé et suivi de cent jeunes porteurs de lyre? Les vieux poètes arrivés et leurs courtisans arrivistes se sentaient menacés dans leur barbarie ignorante : ils formèrent aussitôt une cabale mémorable dont Catulle Mendès semble avoir été le principal chef; devenue conservatrice du romantisme que Moréas attaquait, la critique universitaire appuya l'offensive symbolo-parnassienne. Il fut entendu au bout de peu de semaines que le grand livre, singulier, hardi, bien qu'un peu scolaire, de Moréas, n'était que gageure et défi. On prononça : fumisterie.*

La « fumisterie » fut imputée à trois auteurs. La part innocente et infime en revenait à Moréas. En seconde ligne arrivait M. Anatole France convaincu d'avoir consacré au Pèlerin *un très bel article du* Temps. *Le troisième larron n'était autre que le modeste collecteur de cette* Allée des philosophes (1) *dont le jeune âge venait de révéler, disait-on, un singulier talent*

(1) Où seront recueillies ces pages sur *Jean Moréas,* depuis longtemps introuvables et qu'on nous saura gré de publier ici, car elles marquent une date importante dans l'œuvre littéraire de Charles Maurras.

de mystificateur ou de suborneur : n'avait-on pas « arraché » à M. Anatole France l'article incriminé? C'est ce qui était raconté un peu partout.

La vérité était beaucoup plus simple. Un certain mercredi d'hiver, me trouvant arrêté à philosopher dans la rue, avec mon maître France (c'était avenue Hoche, coin du faubourg Saint-Honoré), il m'arriva de dire :

— Dans trois jours paraît le recueil de Moréas... *Pas une syllabe de plus.*

Sur cette indication que nulle épithète n'avait accompagnée, M. France s'était rendu d'un pied léger chez l'éditeur Vanier qui lui avait remis une épreuve du livre, et, le samedi suivant, à la « Vie littéraire » guettée alors du monde entier, paraissaient les éloges nuancés et puissants qui déchaînèrent la plus vive de nos querelles parisiennes en avant de l'affaire Dreyfus. Les échos en sont conservés dans l'Enquête *de Jules Huret sur* l'évolution littéraire (1891).

Là-dessus, un homme charmant que je ne nommerai pas, excellent directeur d'une revue alors en faveur, me demandait une défense et une explication du poète tant discuté. Le premier manuscrit que je lui en portai alluma naturellement des disputes pareilles à celles qui flambaient aux quatre coins de l'horizon :

— *Ceci était trop fort, cela était trop doux... Je citais, et mes citations n'étaient pas éclairantes. Je raisonnais, et mes raisons ne persuadaient pas. Telle admirable pièce, aujourd'hui classique, où passait déjà le frisson sacré des* Stances *futures, cette pièce qui dit :*

J'ai vu fuir et passer le temps qui nous devance,
Tel un cerf que jamais aucun chasseur ne joint ;
J'ai vu nos fleurs d'hier, printemps plein d'inconstance,
Et l'hiver et l'été comme en un même point...
O pauvre bien-aimé, tout cet augure double
S'est reflété dans moi mieux qu'au clair d'un miroir.
Voici la trêve, et si quelque chose me trouble,
C'est la pitié que j'ai de ton vain désespoir.
Laissons au cœur moins docte encor oser prétendre
Et d'un vueil à cela mettre la vanité,
Car ne le sais-tu pas, et que saurons-nous prendre
A cette ombre dissoute avant d'avoir été?

cette pièce m'était retournée avec des points d'interrogation au crayon bleu, chacun demandant la clef du rébus... Des pro-

fesseurs et des métèques, la monnaie de Faguet et la monnaie de Schwob, intriguaient bien d'accord pour décréter d'inexistence les beautés difficiles qui les déconcertaient ou les beautés trop pures qui les humiliaient.

Il fallut me résoudre à reprendre mon exposé sous un autre angle pour accorder aux idées générales et aux indications pittoresques ce qu'il m'était interdit de donner à l'apologie du poète. Il fallut procéder à un autre choix de citations (pauvre, médiocre et même mauvais!), adopter un ton ambigu et conciliant, mais qui laissât passer de timides louanges. Malgré tout, il y avait un intérêt moral et littéraire à obtenir, de façon ou d'autre, l'audience du gros public pour l'essentiel des vérités qu'on défigurait de toute part. Jean Moréas venait de fonder avec La Tailhède, Plessys et moi l'école romane française : les principes commençaient à importer plus que le poème initiateur. Tel que je le réduisais, et sous un jour qui le fait grimacer aujourd'hui, mon « Moréas » gardait une figure de réhabilitation : tant les bons cabaleurs s'étaient fait écouter!

Soit! Mais il eût fallu paraître à l'importante revue en question. Or, je n'y parus point.

« Mon cher monsieur, mon cher ami, me dit l'aimable directeur, votre étude est bien améliorée, elle est même très bien ainsi, je le reconnais d'autant mieux que je ne puis décidément la publier : X..., Y... et Z... (mettons l'Académie, l'Université, la grande presse) ne me la pardonneraient pas. Ils ne veulent plus entendre parler de Moréas. J'y perdrais lecteurs, crédit, amis, abonnés, toute chose. Attendons un autre volume de votre ami. Ou bien, si vous êtes pressé, faisons ceci : j'ai une imprimerie qui tirera l'étude à deux cents exemplaires, ce sera votre indemnité; trouvez un éditeur qui vous prête sa firme, et ce sera à la grâce de Dieu!... »

L'heure avançait, tout me pressait, j'acceptai. L'excellent directeur me recommanda le secret : plein d'admiration pour l'autorité des cabales et l'inertie conservatrice de la démocratie, je me mis en quête de l'éditeur de complaisance qui n'eût jamais été trouvé si les dieux n'eussent fait qu'un poète, un ami, mon cher Félix Jeantet, habitât la vieille et forte maison Plon : il parla à M. Mainguet qui octroya la firme et la couverture bleu clair sous laquelle mon opuscule (1) *vit le jour sans plus de retard.*

(1) *Jean Moréas*, 1891, chez Plon, tirage à 200 exemplaires. Épuisé.

Par la faute de l'origine, mes petites feuilles ne rendaient pas à Moréas la justice ni la gloire qui lui appartenaient. Mais elles ont aidé, en ces temps lointains, à repousser l'assaut barbare, même à narguer un peu l'impuissance de l'ennemi. Nous fûmes deux à être brocardés, lui pour l'indépendance de ses hautes beautés, moi pour la déraison de cette critique charmée. De quoi nous nous sentîmes très rapidement consolés, lui en composant la belle Œnone au clair visage, le Bocage, les Silves, *et moi, d'autres panégyriques, enfin libres et nets, de ces morceaux divins qui préludaient à l'incomparable* Eriphyle.

I. — M. Jean Moréas.

On rencontre communément M. Jean Moréas sur le boulevard Saint-Michel, l'hiver dans les cafés hospitaliers au retentissement des poètes, l'été sur les terrasses, bonnement exposé à la curiosité du passant. Ses cheveux qui dessinent des boucles plates tirent sur le violet, son regard est fleuri,

Et sa lèvre pareille au bétail égorgé.

Gyp ne trouverait rien à reprendre à sa mise qui est correcte. A quelque heure que vous l'abordiez, il travaille : je veux dire qu'il fait des vers ou qu'il en récite. D'une belle voix de gorge où les muettes s'accentuent de sorte bizarre, il égrène les strophes de Ronsard et de La Fontaine, de Thibaut de Champagne et d'Alfred de Vigny : à ce frémissement paisible de sa lèvre, tout le monde comprend que M. Moréas se sent parfaitement heureux. Il a trouvé le Souverain Bien.

Quand ils ne roulent point sur la poésie, ses entretiens portent la marque d'une belle simplicité. Une douzaine de vocables en font tous les frais. Mais il ne les emploie que dans les grandes occasions. Ce sont, en général, des monosyllabes d'un sens très fort, destinés à préciser et à amplifier ses sympathies ou ses répulsions. Il les profère et, sa corvée faite, il revient contempler le pur monde des rythmes.

Au centre des choses s'étend, pour Moréas :

...Une mer dont la couleur passe
En douceur le saphir oriental. Des lis
Y poussent dans le sable.

Aux environs murmurent les cinq ou six grands fleuves qu'aimèrent les poètes. Je n'y ai pas vu la Bièvre, chère à M. Huysmans, mais la Seine, le Tanaïs, l'Araxe, l'Hermus, le Strymon. Quelquefois, fatigué des ambiances oppressives, M. Jean Moréas va jusqu'à professer que l'on doit séjourner « au bord de l'Acragas »,

Au bord de l'Acragas où beuglent les génisses,

écrit-il à M. Raymond de La Tailhède.

On ne le laisse point longer tout seul ces berges sonores. Des poètes nombreux l'entourent et l'écoutent. Le doigt levé, il leur enseigne la simplicité, la grâce, la musique. Eux, lui adressent en retour des dédicaces enflammées, comme celle que doit porter *le Premier Livre pastoral* de M. Maurice du Plessys :

A
HOMÈRE
A PINDARE, A MÉLÉAGRE
A VIRGILE
A STACE, A NAUGERIUS
A RONSARD
A LA FONTAINE
A VIGNY
JE DÉDIE EN LA PERSONNE
DE
JEAN MORÉAS
POÈTE FRANÇAIS
CE LIVRE

Jean Moréas, qui n'a que trente-quatre ans, se pare avec amour de ces salutations. Il y puise une force. « Le los et la complicité des plus affinés jeunes hommes de ce temps »,

chante-t-il presque au seuil de son dernier livre. Et j'estime que ces éphèbes pourront vieillir sans avoir trop à renier leur jeune chorège, tel que le voici parvenu à ce charmant zénith du *Pèlerin passionné.*

II. — Première objection

Cette opinion n'est point très facile à répandre et elle expose à toutes sortes de vifs désagréments. Un de mes amis qui exhorta les personnes de sa connaissance à lire *le Pèlerin* traîne depuis cinq mois la plus misérable existence. Il n'a plus de repos. De tous les côtés on le presse de questions sur les rythmes ou les phrases de Moréas. C'est tantôt une strophe abondante en ellipses ou de syntaxe mystérieuse ; tantôt une épithète de trop de prix ou un substantif ignoré :

— Qu'est-ce, je vous prie, lui dit-on, que des électuaires? Où avez-vous vu des happelourdes? Et que sont des ophites?

Rien ne sert à mon ami d'exposer que Bescherelle ou Littré regorgent de détails précis sur ces matières. Il lui faut expliquer comment « électuaire », employé par le plus sage des poètes : M. Victor de Laprade, signifie un « gâteau de miel » ; que des happelourdes, qui sont de fausses pierreries, peuvent se prendre au figuré comme strass quand on l'oppose à diamant ; et qu'enfin l'ophite est une variété de porphyre antique, à fond vert, assez semblable à la peau du serpent.

— Mais, monsieur le critique, les mimalloniques tymbons, dont il est parlé dans l'*Églogue* à Paul Verlaine, qu'est-ce que cela est donc?

Les tymbons sont des cymbales et il y avait apparemment sur la montagne de Mimale des personnes qui jouaient de cet instrument.

— Pourtant, il doit manquer un pronom réfléchi dans ce vers :

C'est quand, dans les bois épaissis,
La feuille renouvelle.

M. Jean Moréas a voulu dire « se renouvelle »?

— Aucunement. Votre pronom romprait le rythme. Et

nos vieux auteurs emploient volontiers « renouveler » au sens neutre ; le substantif « renouveau » vous en est le garant (1).

— En vérité, voilà bien des finesses. Et M. Moréas peut se vanter d'être difficile?

C'est le cri général. Quatre heures après l'apparition du livre, M. Anatole France, dans un article empreint d'une haute justice, l'avait prédit à M. Moréas. Et M. Moréas aurait pu répliquer que le public est encore plus difficile que lui.

Nous exigeons des écrivains une foule de qualités, qui souvent s'excluent l'une l'autre. Les plus merveilleux livres cessent d'être comptés, s'il coûte quelque effort pour les pénétrer. Nos pères avaient déjà cette tendance à ne courir que les beautés faciles. Mais nous l'outrons encore, étant plus gâtés qu'eux. Une vieille littérature analytique les avait accoutumés à lire constamment auprès du mot rare une parenthèse explicative ou, au bas de la page, un éclaircissement. Et voici soixante ans que nous nous repaissons de journaux. Leur esprit devient nôtre, et leur langue, parce qu'elle traite de tout, nous la croyons très riche et c'est bien le contraire. Le dénuement de son vocabulaire, la monotonie de sa syntaxe sont prodigieux. Et comme les mêmes mots, enchaînés dans les mêmes trames, nous reviennent chaque matin, et qu'il y a je ne sais quel charme animal à revoir tant d'airs familiers, nous faisons de cette façade vulgaire tout le trésor du parler national. En d'autres termes, nous ne savons plus le français. Chacun peut s'en convaincre en feuilletant un dictionnaire, même abrégé et allégé. Il est vrai qu'on ne se livre plus à cette besogne délicieuse, hormis quelques poètes fidèles au conseil de Ronsard et de Gautier. Ils n'en sont que mieux incompris de la masse. Leurs lecteurs les accusent de façonner les mots. Ce serait un éloge : qu'il est peu mérité ! M. Jacques Plowert en fit la démonstration, ces dernières années, lorsqu'il publia le *Glossaire* des jeunes auteurs. Tout le monde y put voir que le néologisme était exceptionnel parmi les pires garnements de l'instrumentisme. M. Plowert cataloguait *Hiémal*, *Lustral*, *Macrobe*, *Manuterge*, *Mastoïde*, *Pelvien*, *Paranymphe*, *Coma*, *Périmé*, *Sadinet*, *Sylves*, *Sibyllin*,

(1) La terre mue et renouvelle. Clément Marot, *Chant d'Amour et de May*.

Simarres, *Stylite*, *Télamon*, comme des termes réservés du « nouveau style ». Des journalistes s'étonnèrent. Mais eux-mêmes n'avaient-ils point noté M. Jean Moréas, qui avait écrit « somptueuses simarres », « doux comas » et « hiémales nuits », comme un horrible décadent?

III. — **Deuxième objection : la décadence littéraire de Paul Verlaine**

M. Jean Moréas n'est point un décadent. Il est même tout le contraire, c'est-à-dire, si vous voulez, un renaissant.

Assurément, M. Henry Fouquier se hasarde un peu loin quand il vient à rêver sous ce titre de décadents une horde d'outlaws qui seraient encore des skoptsky, acharnés à saper les fondements de l'éthique et de l'esthétique. Mais le reproche n'est point faux de tous points. Il y a, comme dit Tailhade, une littérature gagaïque et, comme dit Floupette, un art déliquescent. On peut vérifier la fâcheuse justesse de ces deux sobriquets jusque dans l'œuvre du moins contestable d'entre les décadents.

Ce grand poète... Expliquerai-je que je veux parler de M. Paul Verlaine, et que M. Verlaine est le plus pénétrant des chanteurs? Son émotion nous gagne, comme une maladie sacrée, par la véracité furieuse du geste et du cri. Nos sympathies deviennent le partage de sa douleur et peut-être de ses malices.

Ce grand poète, qui est, vous le voyez, un grand magicien, eut la plus bigarrée des fortunes. Infinie en serait l'histoire. Il connut toutes les faces du monde et jamais ne se soucia de s'assurer de leur harmonie. Aujourd'hui encore, il les parcourt tout à loisir, goûtant les émotions que suggère chacune d'elles. On sait de lui des versets tout à fait naïfs où les belles de songe rient du haut des balcons à des pages, en tressant de paisibles fleurs. Et ses poèmes s'agenouillent devant les autels de la Vierge et sous « la rose immense des purs vents de l'amour ». Strophes d'adoration qui sont incomparables! Mais, poète chrétien aux cuisses de faune, il se définit un peu plus loin « une machine obscène », pleure d'être une « lamentable épave, éparse à tous les flots du vice », et verse de belles élégies sur « pauvre Lélian », c'est-à-dire lui-même. Tout cela simultané, parallèle. Il donne

sa chair au diable, son âme à Dieu, sans alléguer comme Luther que la foi toute seule emporte le salut et sans tirer, comme Barbey et Baudelaire, de l'imagerie sensuelle une moralité rédemptrice. Il se sait un pécheur misérable et se contente d'ajouter qu'il ne peut être mieux. « Ah ! quel cœur faible que mon cœur ! »

L'art de Verlaine a les faiblesses de ce cœur, n'étant pas moins contrarié. Il se dépense tout entier à « pousser » le détail et sa science y est profonde. Il n'est guère capable d'ordonner des ensembles. Depuis ses *Fêtes galantes* que domina la discipline des parnassiens, Verlaine n'a guère produit de poème accompli. Vous vous rappelez ce frémissement des plus beaux vers catholiques qui se puissent murmurer en langue française :

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour,
Et la blessure est encore vibrante!
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour!

C'est le type des meilleurs fragments de Verlaine : il faut qu'un cadre symétrique le dispense de composer. Comment distribuerait-il avec rigueur ses pensées, lui, si peu maître de lui-même, « l'âme au septième ciel ravie, le corps plus humble sous les tables », comme il l'a dit en jolis vers orgiaques? Il a prêché à M. Charles Morice de se disperser de la sorte, et il a intitulé ce conseil d'ami, *Art poétique :*

Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin,
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.

Haine de l'art civilisé, retour à la « nature », à la puérilité, ce fut toute la prédication de ce Jean-Jacques. Et des troupeaux d'adolescents l'ont cru. Ils ont cherché après lui « le prestige d'être bien soi ». Ils n'ont pas réfléchi qu'il y a des « moi » tout à fait dénués d'intérêt, des sincérités sans beauté et que tout le monde n'a point une « âme ». Assurément, « l'ivresse du Thrace » ne manque point de poésie et M. Renan, à bon droit, la prise. Mais c'est une poésie de rencontre et de prodige. Elle ne peut servir de type. A vouloir être « verlainien », l'on a produit, ces derniers temps, mille choses affreuses : ni syntaxe, ni pensée, ni beauté : un bégaiement misérable et obscur.

Ne prenez point ceci pour de la rhétorique pure. Éviter la dispersion, composer avec soin, c'est presque une vertu morale. Cela suppose une invention logique, des images cohérentes, un vouloir proportionné aux idées. Et Verlaine peut se passer, sans trop déchoir, de ces choses. Il est le poète des frissons sensuels et spirituels. Mais les frissons sont courts de leur essence. Aussi, dès qu'ils le laissent, ses phrases nagent-elles, dénuées d'énergie, sur un bouillon pâteux d'incidentes et de parenthèses en dissolution. Le cadavre du beau vertébré que fut la langue française rend, en fondant aux mains de Verlaine, « cette étrange musique », qui monte des chairs mortes et que Baudelaire entendit. Seulement il arrive que des lambeaux se joignent et, parfois, ils refont, au milieu des déliquescences, un éphémère îlot de vie nerveuse qui aspire ou sanglote magnifiquement :

Et tout cela comme un corps et comme une âme,
Et comme un verbe et d'un amour virginal,
Adore, s'ouvre en une extase et réclame
Le Dieu clément qui nous gardera du mal.

Dans ces vers qui sont de Verlaine, je verrais volontiers une parabole. Le mal dont il souhaite que l'on soit délivré, n'est-ce point cette décadence esthétique qu'il illustra de si beaux péchés? Et M. Jean Moréas est apparu à point nommé pour accomplir ce vœu. Ancien élève de Verlaine et resté son ami, il mène contre lui une éclatante réaction littéraire.

IV. — Troisième objection : du symbolisme.

C'est une réaction tout à fait consciente, et cela m'ennuie bien. J'aimerais mieux que M. Moréas ne fût qu'un ignorant et ne sût que son âme. Et je préférerais qu'il n'eût fondé aucune école. Du moins la sienne a-t-elle l'avantage d'être vieille comme la poésie et de ne point le déguiser.

Hé ! qui de vous n'est symboliste? Qui, ayant des pensées, n'a point recours à des signes pour les communiquer? Qui n'estime ces signes dans la mesure de leur exactitude et de leur fidélité? L'impur grimoire de M. Ghil, la rêverie épaisse de M. Émile Zola, sont œuvres symbolistes comme le cri

des paons et la roulade des colombes. Celui-là, s'il existe, qui parle pour parler, versifie pour versifier, symbolise à tout le moins sa futilité. On m'accordera qu'il vaut mieux symboliser autre chose. Et l'on ne contestera point qu'il ne soit convenable de proportionner son langage à sa pensée. Si le style pour le style est, au dire des symbolistes, un « psittacisme » indigne des hommes, l'abstraction toute seule insulte par sa sécheresse à la beauté des divines idées. Comme le Paraclet élut la plus belle des vierges, il faut offrir les plus purs ciboires de chair aux fulgurations de nos rêves. La loi du symbolisme est toute là. Elle prescrit aux jeunes gens de 1891 d'écrire en perfection *des choses pleines d'intérêt.*

Cette formule, que l'on ne jugera point trop sauvage, apaise cet ancien conflit du « fond » et de la « forme », du « style » et de la « pensée » qui divisa tant nos rhéteurs. Les symbolistes veulent, en outre, terminer la sotte guerre que, depuis le romantisme, l'image livre à l'idée. Ceci nous conduit au second trait de leur esthétique, par où elle prend les allures d'une synthèse.

Comme l'avait bien vu M. Désiré Nisard, il y a deux écoles d'écrivains. Pour les uns, le monde extérieur existe puissamment. Leur imagination est tout obstruée de ce qui se voit, se palpe, se ressent et ils racontent ce spectacle. D'autres, fermés au tumulte des choses, aperçoivent de préférence le sens du monde, sa figure morale et la psychologie incolore de leurs pareils. M. Sully Prudhomme représente bien le second de ces groupes. Théophile Gautier résumait à merveille le premier. Les symbolistes travaillent à accoupler intimement en eux ces deux poètes. Dans les coins secrets de leur âme, un timide Sully évoquera dans le silence quelque flottant mystère, tandis qu'à fleur de sens, un curieux Gautier recherchera dans la nature des lignes et des tons révélateurs de ce pur rêve. L'un donnera sa couleur et le prisme de ses vocables ; l'autre animera ces objets de sa fine musique. Toute description deviendra, par cet artifice, la transcription d'une pensée.

Vous sentez bien qu'il ne s'agira pas de donner tour à tour la parole à Sully et à Gautier, d'exposer, par exemple, un paysage pour ajouter ensuite à la façon d'Esope : « Cette image vous montre que... » Car ici, la morale sera incluse dans la fable. Les âmes fines, celles à qui vont les poètes, sauront

la dégager. Elles n'auront aucun besoin d'un interprète pour éprouver la bienveillance d'une fleur qui éclôt, ou le désespoir d'un soleil qui s'incline. Quant aux curieux de qui la sensibilité n'atteindra point à ces nuances, ils pourront se renseigner auprès des critiques, dont le rôle est précisément d'éclaircir ces sortes de mystères. Lorsque M. Moréas écrira :

Un troupeau gracieux de jeunes courtisanes
S'ébat et rit dans la forêt de mon âme,

nous serons là pour expliquer qu'il s'agit d'un troupeau de belles folies et de faciles espérances. Nul doute que vous ne tiriez de cette explication un grave supplément de réconfort et de joie.

Cette esthétique n'a rien d'absurde. Tous les philosophes et tous les sages ont plus ou moins encouragé les hommes à figurer leurs émotions par des emblèmes. Saint Paul nous dit que le visible doit manifester l'invisible et M. Taine ne peut nier les « correspondances » affirmées par l'apôtre, puisque l'âme est pour lui l'envers de la matière. Les alexandrins osent même affirmer les relations d'une parfaite symétrie entre le triple univers physique, spirituel et moral. Seuls, pourraient protester quelques albigeois suivant qui le monde est, en son fond, illogique et contradictoire. Encore confessent-ils que l'art humain ne peine que pour verser aux hommes l'illusion d'une trêve conclue entre les antinomies éternelles, à suggérer une minute que l'idéal et le réel se sont réconciliés et que les êtres ne sont plus isolés comme des étoiles. Le dualiste Lucrèce devenait symboliste, lorsque, au portail de son poème, il exposait l'étreinte de Vénus et de Mars, les haines et les amours, enlacés au printemps pour la fête du monde.

Et le symbolisme n'est point obscur nécessairement. Ce tableau de Lucrèce n'est-il pas lumineux? La parfaite clarté de la figuration contribue au contraire à mieux faire éprouver, sous le frisson des rythmes, l'embuscade des dieux. Nulle part les contrastes des lueurs, des pénombres et des ténèbres ne sont mieux accusés que chez Dante. Ses poèmes ont la loyale netteté des œuvres méditerranéennes : ils sont tous symboliques. Par exemple, a dit M. Maurice Barrès, « la Béatrice est-elle une amoureuse, l'Église ou la théologie? Dante qui ne cherchait point cette confusion y

aboutit, parce qu'à des âmes, aux plus sensitives, le vocabulaire commun devient insuffisant. Il vivait dans une perpétuelle excitation nerveuse, qu'il nommait, selon les heures, désir de savoir, désir d'aimer, désir sans nom, — et qu'il rendit immortelle par des procédés heureux. »

Et Barrès a lui-même symbolisé sans nuage. Sa Bérénice est certainement une petite danseuse rencontrée à l'Eden et qui pleure un certain M. de Transe. Elle est par là la sœur d'Isis et de Psyché, une des veuves éternelles. Elle figure aussi le pouvoir de la femme. Cette amie mélancolique aide l'homme libre à se représenter la vie des choses, l'inconscient, l'effort universel des êtres qui nous cernent de leur mugissement confus. Elle est la « petite secousse » qui le jette hors de son moi, le fait participer à l'agitation des barbares. Elle est l'âme du peuple et elle empêchera M. Maurice Barrès de mourir seul ou maniaque. M. Rod apprendrait d'elle le sens de la vie. Un autre y rencontrerait probablement autre chose et, de préférence, ce qu'il voudrait. C'est le propre effet du symbolisme. Il raccourcit les livres et prolonge les rêveries.

V. — **Quatrième et cinquième objections : de l'espace, du temps, des rythmes.**

Les personnes qui auront la patience de suivre mon ami dans ces déductions lui couperont la parole ici :

« Nous vous comprenons à peu près. Nous ne comprenons toujours point M. Jean Moréas ou, du moins, si nous venons à bout des rébus qu'il propose, nous ne comprenons point qu'il les ait composés. Vous expliquez les termes archaïques dont se couvre sa langue ; vous n'expliquerez point qu'il ait archaïsé si persévéramment. Sous ce costume anti-moderne, il traduit des personnalités de mille époques. Ses dames nous rappellent celles du bal Bullier et de la cour de Charles VII. Le même chevalier vante la jolie fille de Perth, une Béatrix et une Berthe qui, vraisemblablement, ne se rencontrèrent point ailleurs qu'en ses songes bizarres. Une élégie de moderne tristesse commence par des références descriptives aux Pléiades, aux Grâces et à Zéphire. Le Cyclope amoureux décerne à Cotytaris des épithètes trop rabelaisiennes pour avoir été proférées devant les

Muses de Sicile et pour être ici répétées. — C'est le royaume de l'anachronisme... »

Mais mon ami réplique :

« Ne parlez point de chronologie devant M. Jean Moréas. Une vertu du symbolisme est d'anéantir l'espace et le temps. Notez que l'espace et le temps sont chacun responsables de la moitié du mal du monde. Ils séparent iniquement ceux qui mériteraient le mieux d'être rejoints. Le désir de don Juan aurait pu s'apaiser aux nuits de Cléopâtre. L'inquiète mélancolie de Desbordes-Valmore ne demandait peut-être que l'un de ces trouveurs, si pieux servants de leur dame, qui furent massacrés au sac de Béziers. Il en serait ainsi des pensers et de leurs figures : de vaines étendues de terres ou d'années les disjoindraient toujours si le poète symboliste ne survenait à temps pour effacer ces empêchements. Toutes les noces nécessaires sont par lui célébrées. Un personnage d'Edgar Poe dit sans ambages : « Mon nom de baptême est Egœus... Il n'y a pas de château dans le pays, plus chargé de gloire et d'années que mon mélancolique et vieux manoir héréditaire. » Shakespeare écrit : *Thésée, duc d'Athènes.* Jean Moréas mêle dans la même chanson Cléopâtre et Mélusine, la princesse Aurélie, Suzon et Alison, en y joignant sa propre personne.

Les écrivains naturalistes et les parnassiens se croyaient obligés d'approvisionner l'historien de notules sur une époque. Mais le poète qui trame pour l'idée des vêtements à sa taille et à sa beauté, rien ne peut l'enfermer dans le vestiaire moderne. L'idée fend les lieues et les ans. Elle réforme au nom de sa logique souveraine les successions des faits, qui sont réelles et absurdes. Ici et là, elle choisit tout ce qu'aime son rêve et cette élection, loin de créer des disparates, donne aux couples ainsi formés la fixité de l'éternel. La « chose » ne trouve son « signe » qu'à la condition de l'avoir poursuivi librement en tout lieu. Du moins les symbolistes se plaisent-ils à le penser?

Un raisonnement analogue rend compte de leur langue. Le mot contemporain du Roman de la Rose prime pour eux le mot d'hier, s'il a plus de beauté ou de convenance (1).

(1) En écrivant cela j'ignorais absolument les curieuses lettres (5 janvier 1891, 11 novembre 1894), dans lesquelles Stéphane Mallarmé avait fait et devait faire à Jean Moréas ces observations significatives : « ...Pour la première fois, il me semble, donnez à penser qu'appartient séculairement et comme son patri-

M. Jean Moréas, en ceci bien d'accord avec Bossuet, aime à recevoir les mots dans leur sens étymologique ou à les incliner vers des acceptions neuves, suivant le procédé que l'antique Horace a vanté.

Au surplus, ce poète n'est point toujours d'un accès rude. Voici, sur un thème de Poe, de jolis vers pour n'inquiéter aucune conscience, et qui ont de la beauté :

Nous longerons la grille du parc
A l'heure où la Grande-Ourse décline,
Et tu porteras, — car je le veux, —
Parmi les bandeaux de tes cheveux,
La fleur nommée Asphodèle...

Mais le public insiste.

— Hélas ! cette strophe (est-ce seulement une strophe?) ne nous laisse point aussi quiets que vous l'imaginez. Ni *le Vase brisé* ni la *Bénédiction* ne se lisent plus aisément. Pourquoi ces vers nous choquent-ils? Ils ont de la grâce. Et, se balançant dans l'oreille, ils y font longuement séjour. Seulement nous n'osons point croire que ce soient là des vers véritables. D'abord quelle est leur loi? « Je veux » et « cheveux » font de très riches rimes. Mais « parc » ne rime à rien et « décline » non plus. En quittant des yeux ces lignes bizarres, il nous vient une folle envie de réciter dans notre cœur tel poème de Victor Hugo où les syllabes vont, scandées comme des pas de guerre :

Lorsque le régiment des hallebardiers passe...

Et voilà que nous entendons vanter de tout côté la rythmique de Moréas. A notre avis, il n'en a point.

— Cela se peut. Il se peut que M. Jean Moréas n'ait pas de rythme ou que son rythme soit si ténu qu'il ne parvienne point jusqu'à votre âme : et c'est tout un. En ces questions, le philosophe Berkeley a pleinement raison : ce qui n'est point senti n'existe guère. Mais prenez garde. A la longue,

moine libre de toute date et de tout lieu, à la corporation des poètes, un langage à eux propre et perpétuel. » « Vous trichez avec les siècles, mais j'adore cela, qui est, peut-être, l'acte principal du poète. » Commentant dans *Feuillets* ces deux textes, avec une modestie excessive, Moréas ajoutait : « Méditez-les, ils ne s'appliquent point à mes vers, qui sont imparfaits, *mais la compréhension de toute vraie poésie les réclame.* »

l'inconscient se manifeste et ce qui n'était point senti s'accentue. Nos grands-pères ne trouvaient pas les romantiques si scandés que vous le dites. L'*Orientale* finie, ils invoquaient Racine. L'habitude a réconcilié dans votre oreille la prosodie « coulante » de l'un et la rythmique pittoresque des autres. Risquons donc quelquefois cette supposition que le poète peut savoir mieux que nous son métier. La *Tristesse d'Olympio* aurait dû suffire à montrer aux sujets de Louis-Philippe que l'auteur n'était point un Goth, ignorant des secrets du mètre. La vertu de l'alexandrin ternaire aurait été plus vite goûtée... Mais quant à démontrer qu'il faille être charmé de certaines musiques, cela est impossible. Tout ce que peuvent faire les avocats de M. Jean Moréas, c'est de produire les exemples les moins contestables de son habileté. Je citerai ce début du poème qu'il a décoré d'un titre charmant, *les Étrennes de Doulce :*

Ni le nom de Mélusine
Pourtant
Ni le nom d'Argentine
Ou de la comtesse de Flassand,
Ni celui plus fameux de la reine
Qui mourut d'aimer
Ne valent pas pour la nommer
Le nom qu'elle tient de sa marraine
Nom qui m'êtes courtois échanson
De loyal heur, en ma chanson,
Las! faudra-t-il toujours vous taire,
O doux nom si gracieux
Qui faites pleurer mes yeux
Quand ma bouche vous profère.

N'est-il point digne de crédit, le poète qui sut renouveler de La Fontaine, avec le charme que voilà, les fins mystères du vers libre? Lors même qu'il vous choque, croyez-vous qu'il ait tort nécessairement?

Il ne me choque guère. Et ma raison va tout d'accord avec mon sentiment. Sa rythmique résulte de toute l'évolution prosodique accomplie en ce siècle. Vous savez que la prosodie française s'est réveillée d'un long sommeil vers 1830. Le romantisme refit notre alexandrin, en rendant aux césures la mobilité. Les parnassiens, après Hugo, lui cise-

lèrent des rimes meilleures (1). Mais Paul Verlaine s'avisa qu'on l'avait ainsi trop chargé d'ornements pour qu'il pût se plier à tous les besoins. Il assagit la rime, et cela l'obligea à mieux nuancer la rythmique, qu'affinaient d'un autre côté les parnassiens originaux comme Laurent Tailhade et Raoul Gineste. Les vers de neuf, onze, treize syllabes à peine catalogués par Banville furent tentés plus fréquemment. L'alternance des rimes féminines et masculines cessa d'être constante ; et même, en vue d'effets complexes, on essaya des vers sans rime.

A la vérité, ces rimes ne s'évanouissaient pas tout à fait. Chassées de l'extrémité du vers, elles reparaissaient au milieu, dans ces allitérations et ces consonances dont Verlaine, après Baudelaire et Racine, fit un emploi si prodigieux :

Elle a, ta chair, le charme sombre
Des maturités estivales,
Elle en a l'ambre, elle en a l'ombre.

Visiblement, les consonances font ici l'office des rimes. Elles renforcent la pensée par une suite d'échos multiplicateurs. Et, de même que Banville plaçait les mots essentiels à la fin du vers, Verlaine les incrustait d'allitérations :

Et la bonté qui s'en allait de ces choses
Etait puissante et charmante tellement...
Qu'est-ce qu'il dit, de sa voix profonde et tendre
Qui se marie aux claquements clairs du feu
Et que la lune est extatique d'entendre...
Les doux hibous nagent vaguement dans l'air
Tout embaumé de mystère et de prière.

Un alexandrin marqué de césures profondes et dont les tronçons étaient ainsi reliés par des espèces de rimes n'avait qu'à se démembrer, qu'à se rompre aux jointures, pour laisser naître le vers libre (2). Et je ne dis point que

(1) Est-il besoin de mettre en garde contre cet exposé d'histoire littéraire un peu trop optimiste? Ce qui a été dit plus haut « devant l'art des poètes » doit suffire à rectifier (note de 1922).

(2) J'ajouterai, en confirmation, qu'un grand nombre de bons poètes tiennent l'alexandrin pour composé de trois ou quatre petits vers dont les césures marquent les limites.

M. Moréas soit le seul des modernes à s'en être douté. Mme Marie Krysinska ne me le pardonnerait point, ni M. Kahn. D'ailleurs depuis Viennet et Dupaty, jusqu'à M. Clovis Lamarre, ancien censeur au collège Sainte-Barbe, le vers libre fut l'obsession de bien des personnes. Le mérite de M. Moréas n'est que de l'avoir réussi, vous savez avec quelle aisance mélodieuse.

Selon les circonstances dont son « dæmon » semble le seul juge, il use de la rime riche ou de l'assonance, à moins qu'il ne se passe de l'une et de l'autre. L'allitération même lui paraît un trop lourd accessoire. « Pas la couleur, rien que la nuance », avait dicté Verlaine, et Moréas a déployé une trame rythmique si délicate et nuancée que, vraiment, comme il se le promet, on retrouve chez lui celle de La Fontaine. Ses caprices, qui sont innombrables, ont tous ce caractère d'être mélodieux. Un sonnet d'une belle rigueur fleurit au milieu d'une page de rythmes flottants. Les vers de vingt syllabes n'y détonnent point. Il a des strophes de vingt vers et qui chantent juste. *Agnès*, avec ses délicieuses reprises : « Sœur, douce amie... »; *Jonchée*, tout *le Bocage*, toutes *les Étrennes de Doulce*, sont d'un divin musicien.

VI. — **Sixième et septième objections : de l'âme de M. Moréas et de ses maîtres.**

— O critique, c'est peut-être cela. M. Jean Moréas est un joueur de mandoline. Mais si l'air est joli, la pauvre chanson que la sienne ! Vous avez comparé ce poète orgueilleux aux beaux habitants de l'Olympe. Il rappelle plutôt ce Dieu hégélien dont, chez Magny, parla un soir M. Renan : une huître infiniment dilatée. Jamais il ne nourrit le semblant d'une idée, et son cœur est de glace. De là ce lyrisme qui sonne faux.

Ainsi, vous le devinez, s'expriment les esprits légers. Mais rien ne lasse mon ami, il riposte :

Si vous aviez lu les *Cantilènes* (1) et les *Syrtes* (2), vous connaîtriez que la divinité de M. Moréas est de date récente. M. Jean Moréas fut autrefois un homme. Il connut le mal,

(1) 1886.
(2) 1882.

eut des heures de tristesse chrétienne et de réflexion ennuyée. On lisait sur le premier feuillet de son livre :

Le péché me tourmente, et ma peine est si grande
Lorsque malgré moy-mesme il triomphe de moy!

A ce distique d'Olivier de Gombaud, le poète se répondait que la versification était un refuge. — « La Syrte inhospitalière ! » lui répondait Ovide. — « Et la Syrte incertaine ! » ajoutait Sénèque. M. Moréas inscrivait ces sentences décourageantes au-dessous de celles d'Olivier. Et lui-même chantait au milieu du golfe agité :

Qui me rendra jamais l'Hermine primitive
Et le lis virginal, et la sainte forêt
Où, dans le chant des luths, Viviane apparaît
Versant des philtres de sa lèvre fugitive?

Mais un jour Moréas s'avisa que l'idéal existe au-dessus du péché des hommes. Il l'aima tout d'abord comme un fugace et beau mensonge :

Sous vos longues chevelures, petites fées,
Vous chantâtes sur mon sommeil bien doucement.
Sous vos longues chevelures, petites fées
Dans la forêt du charme et de l'enchantement.

. . . .

J'ai su depuis ce temps que c'est mirage et leurre,
Le sceptre d'or et les chansons dans la forêt,
Pourtant, comme un enfant crédule, je les pleure,
Et je voudrais dormir encore dans la forêt.
Qu'importe si je sais que c'est mirage et leurre (1).

Puis M. Moréas vit bien que les illusions savaient renaître quelquefois. Il comprit leur essence éternelle et que ni la *détresse* ni la *décrépitude* ni le *temps* ne sauraient prévaloir contre le magnifique Mayâ. Et il l'a bien dit dans les plus beaux vers de treize syllabes que j'aie trouvés :

Alors Maya, Maya, l'astucieuse et la belle
Pose ses doigts doux sur notre front qui se rebelle

(1) *Les Cantilènes.*

Et, câline, susurre : espérez toujours, c'est pour
Votre sacre que vont gronder les cymbales vierges
Et vous aurez l'or et la pourpre de Bedjapour,
Esclaves dont le sang teint les cordes et les verges.

Se résigner à la renaissance de l'illusion, c'est le parfait idéalisme et le pur symbolisme aussi. Du jour qu'il le conçut, Moréas négligea tout à fait la valeur individuelle des êtres qui fluctuent. Il ne s'attache plus, en bon platonicien, qu'à leur plus générale beauté.

Ses émotions prirent le tour abstrait qui les distingue maintenant (1). Elles se connurent et se chantèrent dans leur essence, suivant un procédé qui, de Jean de Meung à Racine, semble la tradition du sentiment classique chez les Français. Graves ou enjouées, les oraisons que Moréas adresse à ses amours sont la négation même du contingent et de la vie :

Tes yeux me disent :
Pauvre âme aux pieds meurtris
Sur les mauvais chemins
Tes lendemains
S'ils s'égaraient encore!
De tes couchers honnis,
Nous serons l'alme aurore.

En nous, c'est la fontaine
Bénigne du pardon
Nous vous serons l'antienne
Et le bourdon,
Pauvre âme en dure peine,
Disent tes yeux.

On dira que ce goût des abstractions amoureuses conduit Jean Moréas à des excès de mignardise. Je les vois et ce sont les mêmes qui furent reprochés à ses meilleurs modèles. Mais ne professons-nous un dédain trop grossier pour ces

(1) Je suis heureux de rencontrer sur ce point M. Charles Morice qui, dans une excellente étude publiée dans le *Mercure de France* d'avril 1891, définit la poésie de Moréas des « sentiments pensés ». Diverses raisons ayant retardé la publication de ces pages, il sera bon de déclarer qu'elles sont vieilles de cinq mois ; quelques lignes initiales ont seules été modifiées depuis (note de 1891).

Grecs, ces Italiens, ces Provençaux et ces Français qui furent les plus délicats des hommes, Michelet dit les plus subtils? Jean Moréas a repensé leurs ingénieux madrigaux :

Blanc satin neuf, œuf de couvée fraîche (1).
Neige qui ne fond.
Que vos tétins, l'un à l'autre revêche,
Si tant clairs ne sont.

Chapelets de fine émeraude, ophites,
Ambre coscoté,
Semblables aux yeux dont soulas me fîtes
Oncques n'ont été.

Votre crêpe chef le soleil efface
Et votre couleur
Fait se dépiter la cerise et passe
La rose en sa fleur,

Joncade, coings farcis de frite crème,
Pâté, tarte (ô vous!)
Que vos gras baisers, voire de carême,
Ne sont pas plus doux!

— Voilà un joli lot de métaphores gourmandes. Il fera le désespoir des esthéticiens qui refusent au goût le don de provoquer des sensations d'art. Mais vous gâtez notre plaisir. Pourquoi nous dites-vous que M. Moréas a volé ces merveilles à des poètes d'Oil et d'Oc? Nous avons feuilleté Ronsard. Nous y avons trouvé ces vieux passe-temps :

Ma dame ne donne pas
Des baisers, mais des appas
Qui, seuls, nourrissent mon asme,

Des biens dont les dieux sont soûs,
Du nectar, du sucre doux
De la cannelle et du basme.

La stance délicieuse !...

L'amertume peu déguisée de cette objection dernière fournit à mon ami l'occasion de conclure avec véhémence :

(1) L'*e* de couvée, ne s'élidant pas, doit être prononcé.

— O les esprits aveugles ! les cœurs gâtés par la vanité de leur siècle ! Comme si Ronsard n'avait dérobé ces six vers à quelque latin ! Et la « dérobe-fleur avette » n'est-elle le symbole de l'éternelle poésie?

D'ailleurs, n'y a-t-il point dans le cas de Jean Moréas un beau trait d'atavisme? Il appartient au peuple, qui partout imposa sa législation. Il est né à Athènes. Il a beau s'appeler Papadiamantopoulos, de son vrai nom, qui est un nom de héros. Sous le Palikare et le Levantin règne toujours l'Attique au goût précieux, au chant pur, aux pensées d'élection. Le sang des hommes accomplis lui est parvenu malgré les mélanges. Il a de même traversé le fabuleux moyen âge et l'instable siècle où nous sommes : il a lu ce bizarre et puissant Edgar Poe de qui est descendue toute la poésie d'aujourd'hui. « L'intègre élément de sa voix » s'enrichit à plier ces sauvageries au rite de Minerve.

Toutefois, en lui toujours vivent les figures du bois sacré :

La folâtre Amarylle et le joyeux Tityre

et, lorsqu'il le veut, dans les *Allégories pastorales*, dans *le Bocage*, il nous rapatrie, par les sillages de Ronsard, aux bords de la pure *Odyssée*. Une grâce ionienne, profondément ignorée de M. Leconte de Lisle, pare sa *Galatée*, dont je veux détacher la lamentation du cyclope, obstiné à l'amour et fuyant les consolatrices :

Mieux que Corinne, sous la tunique détorse,
Nulle n'a la cuisse potelée;
Couleur du cèdre dépouillé de son écorce
Sont les cheveux de Chariclée.
Corinne a les cheveux comme une lueur.
Mais Galatée a tout mon cœur.
Chariclée bonne et doucette et tendre
Baisse ses yeux de pierre aventurine.
Telle la bacchante de Thrace sait s'étendre
D'audace barbelée, Corinne.
Chariclée charme par sa pudeur,
Mais Galatée a tout mon cœur.

Galatée, mon beau souci,
Dame, ma dame sans merci!...

J'aimerais vous citer tous ces concetti du cyclope ivre de gai-savoir et ne point mutiler les tendres musiques de ce poète dont je ne puis même haïr l'allure un peu mystérieuse. Le mystère, ici, est utile. Outre qu'il provient d'une extrême concision, il permet au poète de négliger tous les développements qui n'ont point pour objet unique la beauté. En ceci, M. Moréas diffère excellemment de M. Mallarmé, qui, dans le fond, conserve tous les usages oratoires si fâcheux aux poètes. Le faune de *l'Après-midi* ménage des transitions et s'écrie dans ses pauses : « Réfléchissons », comme un bourgeois d'Émile Augier. Mallarmé se charge de voiles par une haine raisonnée de la lumière ; il préfère les clairs-obscurs inquiétants et suggestifs. Chez Moréas, bien au contraire, l'arrangement des cent vers de la *Galatée* forme une construction d'une architecture si nette qu'il faudrait l'appeler classique. C'est le triomphe de cet ordre que des hérésiarques ont voulu remplacer par de tumultueuses et souvent laides explosions du naïf sentiment.

VII. — **Solvuntur objecta.**

Et mon ami continua :

— Ainsi a répondu la Méditerranée aux « grands barbares blancs » issus en tourbillons pressés de la forêt d'Ardennes où naquit Paul Verlaine et des glaces baltiques d'où nous vinrent, avec Rossetti, Swinburne et Shelley, Ibsen et Tolstoï. Elle a dépêché vers Paris un homme d'Athènes. Et sa souple parole de poète et de grammairien tente déjà une harmonie.

Elle rêve déjà de renouveler l'antique synthèse romane où la force gauloise et la tradition de « Rome la Grant » vivaient l'une de l'autre. Je ne sais si tous les symbolistes s'y rangeront de bonne grâce. On me dit que M. Ernest Raynaud est tout rallié. Pour M. Henri de Régnier, il paraît avoir retrouvé, à travers les poèmes antiques de Shakespeare, les mêmes sources helléno-latines où boit Jean Moréas (1).

(1) Optimiste, excès d'optimisme. Le temps s'est chargé de nous en faire revenir ! L'action de Moréas ne fut profonde que sur une génération moins gâtée (note de 1922).

Quoi qu'il arrive, celui-ci aura, tout au moins, accompli cette formalité que, suivant un humoriste, nos jeunes gens dédaignent volontiers : il aura fait une œuvre. Et il est loin de s'endormir dessus. Des confrères l'ont rencontré, l'autre nuit, qui disait gravement à un pilier de l'Odéon :

Quand vient sur la forêt l'extrême automne

Et c'est le premier vers du livre qui suivra *le Pèlerin passionné* (1).

Charles Maurras.

(1) Non. Ce beau vers résume seulement l'esprit du développement moral qui suivit (1922).

Une maman sous la Terreur[1]

Madame de Sérilly et ses enfants.

II

Après un séjour de quelques semaines à Paris, Mme de Sérilly dut repartir pour la Bourgogne. Elle laissait Victor aux soins de sa cousine Mme de Beaumont, qui était chez Mme Pourrat, et Aline chez la citoyenne Thomas, Amédée toujours chez Mme Pastoret. Mais elle avait emmené Armand, dont la santé continuait de n'être pas très bonne. « Armand n'est pas bien, écrit-elle à Mme de Beaumont le 16 février ; il m'inquiète réellement. Je crains que ses entrailles ne soient fort attaquées... » Ce petit garçon a subi de trop rudes émotions. Elle écrit à Mme de Beaumont, le 28 février : « Je suis bien aise qu'Amédée soit venu vous voir et je vous remercie de l'avoir moralisé. Il est vrai que sa figure est charmante ; il serait affreux qu'il n'eût pas la franchise qu'elle promet... » Amédée, qu'il fallait moraliser, a dix ans !...

Au mois de mars, Mme de Beaumont passa quelque temps au château de Passy. Et, le jour qu'elle s'en alla, Mme de Sérilly ne l'accompagna même pas jusqu'à la voiture. Pourquoi? Mais c'était le matin, de bonne heure : elle avait grand sommeil ! La vie qu'elle menait, depuis un an, de toutes les manières les plus fatigantes, l'aurait exténuée si, dans la détente de quelque repos, sa vive nature ne s'était refaite.

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er novembre 1922.

Elle écrit à sa cousine : « Je crois n'avoir jamais eu une telle envie de dormir ; je l'ai satisfaite après votre départ, malgré les allées et venues de la servante et des enfants qui sont bien entrés dix fois dans ma chambre, me réveillant chaque fois, malgré leurs prétendues précautions, et le sommeil me reprenant toujours... » Je cite ce passage de sa lettre, pour la gentille familiarité qu'il montre.

Mme de Sérilly, au printemps, dut aller à Paris pour le procès de Fouquier-Tinville, où elle avait à témoigner. Elle laissait à Passy Armand, sérieux, attentif et qui, à quinze ans bientôt, commençait de la seconder dans ses affaires. Elle le charge de veiller à ce qu'on lui envoie, une ou deux fois par décade, quand elle sera installée à Paris, du pain : car on manque de pain dans les villes, en 1795, et à Paris principalement. Elle écrira, du reste, et commandera qu'on lui envoie un dindon : cela voudra dire du pain.

Aline changea de pension au mois de mai. Sa mère la retira de chez la citoyenne Thomas et la mit chez Mme Campan. Cette ancienne première femme de chambre de la reine venait de fonder, à Saint-Germain près de Paris, une institution de jeunes filles et qui eut vite un grand succès. Peu de semaines après le 9 Thermidor, elle avait lancé une centaine de prospectus manuscrits : faute d'argent pour les faire imprimer ; il lui restait alors un assignat de quatre cents livres, dit-elle, et c'est tout. Saint-Germain lui plaisait, de n'être ni Versailles ni Paris où les affreux souvenirs l'eussent alarmée. A Saint-Germain, le quartier qui descend vers la jolie vallée au delà de laquelle s'élève Marly était le plus tranquille : c'est le quartier qu'elle choisit, la calme rue des Ursulines et, dans cette rue, un bel hôtel avec un grand jardin. Les élèves affluèrent. Elle promettait une éducation tout à la fois élégante et pratique ; elle promettait les talents agréables qui distinguent, dans la société, une jeune personne et qui, en cas de besoin, lui sont une ressource. Elle eut la petite de Beauharnais, qui sera la reine Hortense, Émilie de Beauharnais, qui sera bientôt Mme de Lavalette, Aimée Leclerc, un « ange de douceur » et qui sera la maréchale Davoust, d'autres qui seront la parure de la cour impériale. Voilà les nouvelles compagnes de la petite Aline. Sa mère lui écrit le 19 mai :

Je t'envoie ta cassette, ma chère amie ; elle n'est pas aussi pleine

qu'elle devrait l'être, parce que tes chemises et tes bas ont le plus grand besoin d'être raccommodés : tu les recevras incessamment... Tu recevras les livres dont tu auras besoin. Je n'ai pas encore la grammaire de Sirey; j'avais chargé de l'acheter quelqu'un qui l'a oubliée ; sûrement je te l'enverrai avant mon départ. Dis à Mme Campan que mon intention était de lui écrire en faisant partir ton petit bagage ; mais j'ai été surprise, la voiture ne devait venir que demain ; j'ai du monde et je suis pressée ; fais-lui bien des compliments de ma part. Adieu, ma chère enfant, je t'embrasse ; profite bien du temps destiné à ton éducation...

Mais la petite Aline était inquiète de savoir sa maman mêlée à cette affaire Fouquier-Tinville et aux tracas divers qui en étaient la suite. Elle le lui écrivait.

Il ne m'est rien arrivé, répondait la maman. Le mouvement a été violent, dangereux même, mais il s'est heureusement terminé. La journée d'hier a réparé le mal de la veille. Hier au soir, tout était calme, et tout continue de l'être ; il faut espérer que la crise est terminée...

Mme de Sérilly était sur le point de partir pour l'Auvergne, où elle avait à recueillir, au milieu d'incroyables difficultés, l'héritage de son frère. Avant cela, elle devait retourner à Passy pour d'autres affaires. Elle écrit à sa fille, le 1er juin, veille de son départ : elle lui envoie « une robe, six paires de bas et une grammaire anglaise ». Petit trousseau ! « Je crains que les pieds de tes bas ne soient trop grands ; mais il y a sûrement des ouvrières à Saint-Germain et tu pourras les faire arranger. Je t'envoie un billet de deux cent cinquante livres, que tu remettras à Mme Campan en la priant de vouloir bien prendre dessus ce qu'elle voudra pour tes menus plaisirs. Je la prie d'arranger cela d'après l'usage de la maison ; le surplus serait pour les souliers et autres dépenses dont tu pourras avoir besoin. » La pauvre Aline eut mille ennuis là-dessus. Le concierge de Mme Le Coudeulx s'était chargé de transporter la cassette ; il traîna : de sorte qu'au bout de plusieurs jours, Aline se plaignait de n'avoir plus de linge de rechange.

A Passy, Mme de Sérilly a emmené Victor, qui était un peu souffrant, de coliques, et que voici promptement redevenu « aussi gai que jamais ; il rit, il court, il est aussi heureux qu'enfant puisse l'être ». A Paris, les deux autres garçons, Armand et Amédée, ne sont pas heureux, en pension tous les deux, non plus chez le citoyen Jumel, maintenant

chez une Mme Berthaud. Mme de Sérilly écrit à Mme de Beaumont, le 8 juin : « La lettre d'Armand tire les larmes des yeux. Il ne demande pas à venir, mais il demande du pain. On les fait dormir plus tard, afin qu'ils mangent moins... » Alors, Mme de Sérilly voudrait faire venir à Passy les deux pauvres garçons. Seulement, elle est obligée à l'économie. Elle prie qu'on aille demander à Mme Berthaud si elle pourrait ne point payer leur pension pendant qu'ils seraient à Passy, jusqu'après la moisson... « J'ai bien suivi leur éducation ici dans un temps où j'avais moins de liberté qu'à présent ; je la suivrai bien encore pendant six semaines ou deux mois. » Elle est fort instruite et toute dévouée. Ce qui la tente d'avoir auprès d'elle ses deux aînés est de voir comme Victor se trouve à merveille de la campagne et du grand air : il devient « un petit sauvage, toujours dehors ; il est déjà tout brûlé, mais j'abandonne son teint pour sa force... » Un jour, Victor eut un grand émoi.

Le 9 juin, vers la fin de l'après-midi, un terrible orage éclate et la foudre tombe sur le château, attaque l'horloge, suit la ligne du balancier, perce les planchers et démolit la porte d'en bas, fait du vacarme et des dégâts. Mme de Sérilly était au piano dans le salon. Victor était à regarder, avec un domestique, par la fenêtre de l'antichambre le jardin ravagé. Au plus fort coup de tonnerre, il se jette dans les bras de ce domestique, en appelant sa mère et en pleurant. Mme de Sérilly, n'ayant peur de rien, ne craint pas l'orage. Mais on lui apporte Victor, qui lui paraît sans mouvement : quelle vue ! Elle a bientôt vérifié qu'il n'a aucun mal ; et alors voici ce qu'elle fait, qui est la raison même, pour apaiser le petit diable : « J'ai voulu effacer promptement une impression trop vive et, sans rien lui dire pour le rassurer, — car ces raisonnements-là supposent toujours des motifs de crainte, — je l'ai pris par la main et l'ai conduit jusqu'à l'horloge pour voir comment la porte était tombée. Il s'est laissé conduire sans rien dire, quoique le tonnerre continuât à gronder. Je crois cette leçon meilleure que tout ce que j'aurais pu dire... » C'est très bien : c'est la leçon de choses du courage.

Mme de Beaumont s'est occupée d'Armand et d'Amédée. En attendant que l'arrangement soit conclu avec Mme Berthaud, elle les fait sortir. Mme de Sérilly la prie d'envoyer Amédée voir Mme Pastoret, comptant que ces petites visites

accoutument les enfants à quelque mondanité. S'ils viennent à Passy, on réglera ainsi leur voyage. On leur donnera « un morceau à manger en route » ; puis on les « emballera dans le coche avec défense d'en sortir jusqu'à Sens ; ils sont assez grands pour qu'il n'y ait rien à craindre pour eux de cette manière de voyager. De Sens à Passy, ils viendront très bien à pied... » Autrefois, ils auraient eu des gouverneurs pour les accompagner ; la vie a changé : leur mère entend les accoutumer à leur condition nouvelle.

Aline est maintenant en possession de ses effets. « Je suis sensible aux inquiétudes que tu me témoignes pour ma santé, lui écrit sa mère. Elle est très bonne. Celle de Victor s'est raccommodée ici. Il court beaucoup, cela le fortifie ; il me charge de t'embrasser. J'ai eu des nouvelles de tes frères. J'imagine qu'ils t'écrivent aussi. Ils ne sont pas trop bien dans leur pension : ils souffrent de la disette. Si je peux, comme je l'espère, m'assurer ma provision... » de nourriture... « je les ferai venir jusqu'après la moisson. Je regrette bien pour leur éducation le temps qu'ils passeront ici. Tu n'éprouves pas les mêmes inconvénients, ma chère Aline, tu dois t'en féliciter. Je sens que tu aurais du plaisir à venir à la campagne ; mais ce plaisir sera plus vif quand tu auras la certitude qu'il ne nuira pas à ton éducation... Il n'est pas impossible que j'aille à Paris dans six semaines. Alors, ma chère Aline, j'aurai le plaisir de te voir et de t'embrasser tendrement... » La petite Aline, on le devine, regretta d'être si bien chez Mme Campan que l'on n'eût pas à la tirer de la disette en compagnie de ses frères.

Elle est imprudente, aussi ! Elle dit, trop loyalement, qu'elle est si bien, chez Mme Campan, « qu'elle ne peut pas se persuader qu'elle soit en pension ». Tandis qu'Armand et Amédée vont souvent trouver Mme de Beaumont, et demandent du pain... « S'ils souffrent trop, ma chère amie, envoyez-les-moi. » L'arrangement qu'aurait voulu Mme de Sérilly ne se fait pas : Mme Berthaud, qui a reçu d'avance un quartier, le quartier courant, pour la pension des petits Sérilly, refuse de rendre cet argent : Mme de Sérilly, du reste, s'y attendait : « Aussi je ne le demandais pas ! » dit-elle. Je ne sais pas au juste ce qu'elle demandait ; et elle écrit à sa cousine : « Veuillez bien faire embarquer mes enfants comme vous le croirez le mieux. Il me paraît difficile qu'ils partent avant le 15... » Elle écrit le

6 messidor; et le 15 messidor est le 3 juillet... « Le coche d'Auxerre est bien lent; et les autres ne viennent pas jusqu'à Sens. Vous arrangerez cela comme vous voudrez... » Elle est dans le tracas de ses affaires et d'une vente de divers objets qui fait qu'on entre chez elle à tout instant.

Mais, quatre jours plus tard, une occasion se présente : une Mme Gopillon, de Sens, est à Paris, et doit rentrer le 15 probablement. Mme de Serilly écrit à ses enfants de s'en assurer; ils partiraient avec Mme Gopillon : « Prenez suffisamment de linge pour en pouvoir changer; faites un état de ce que vous prendrez et de ce que vous laisserez. Apportez aussi quelques livres, ceux qui vous sont nécessaires pour travailler. Priez Mme Saint-Germain... » Les Saint-Germain, mari et femme, qui avaient été au service de Montmorin, continuaient à Mme de Beaumont leur fidélité... « de vous aider à vos petits paquets et convenez avec votre cousine de la manière dont vous joindrez Mme Gopillon, si ce sera la veille du départ ou si ce sera dans le coche. Mme Gopillon ne pourra probablement pas vous loger à votre arrivée à Sens; mais vous trouverez de mes nouvelles à l'Écu... » C'était l'auberge de Sens où l'on s'arrêtait ordinairement... « soit pour y coucher, car vous arriverez dans la nuit, soit pour aller dans quelque maison de la ville. Comme je doute que vous ayez de quoi payer le coche, je joins à ma lettre deux billets de cinquante livres qui vous serviront à cela. Si vous avez quelque petite dette, priez Mme Saint-Germain de l'acquitter : je lui en tiendrai compte ici. Votre sœur, qui vous y croit déjà, m'y a adressé une lettre pour vous. Elle se plaint amèrement du silence d'Amédée... » Je crois que les petits voyageurs sont joliment contents et un peu fiers.

Mais enfin, de venir passer la fin de l'été à la campagne, ce n'était qu'un remède contre la disette : et il restait à organiser tout de bon l'éducation de ces enfants, qui tout de même grandissaient.

Mme de Sérilly est résolue à ne les pas remettre chez Mme Berthaud. Que faire alors? Elle hésite. Un M. Baruel, qui a été au service des Sérilly, l'informe de ceci. Mme de La Briffe s'est adressée à ce M. Baruel et l'a prié de chercher un maître excellent qui voulût se charger de son fils et l'élever en compagnie d'un petit nombre d'autres enfants. M. Baruel a trouvé le pédagogue, un maître de mathéma-

tiques, un homme parfait, qui renoncerait à ses occupations ordinaires et qui demeurerait avec six élèves dans une maison appartenant à Mme de La Briffe. Les écoles sont déplorables au point qu'il faut recourir à de tels arrangements. Mme de Sérilly ne veut-elle pas confier ses deux fils à cet honnête homme? La proposition la séduit. Mais il y a des inconvénients. D'abord, le prix de la pension, qui serait de quatre mille francs, plus le pain. C'est extrêmement cher! M. Baruel fait observer qu'un instituteur que Mme de Sérilly prendrait chez elle pour ses deux fils ne lui coûterait pas moins : « S'il a du talent, répond-elle, cela se peut, quoique je n'en sois pas bien assurée... » Au surplus, qu'en sait-on? Le prix de toutes choses varie et monte d'une façon que l'on n'ose rien évaluer. Mme de Sérilly caractérise avec beaucoup de justesse une espèce de bohème qui est le résultat de l'aventure économique où l'on s'évertue alors : « Cette disproportion qui se trouve entre les prix et les revenus dispense en quelque sorte de tout calcul; on agit comme les jeunes gens dérangés et, décidé par nécessité à vivre sur ses capitaux, le plus ou le moins arrête peu... » En somme, ce n'est pas le prix élevé de la pension qui trouble davantage Mme de Sérilly. Une autre objection lui paraît grave : le pédagogue annoncé est un mathématicien; l'on ne parle que de ses mathématiques, et l'on ne dit rien du reste, et Mme de Sérilly ne voudrait pas qu'au profit des mathématiques tout le reste fût négligé. Enfin, cette Mme de La Briffe, exactement, qui est-ce? Mme de Sérilly se souvient d'avoir entendu parler d'elle, mais ne se rappelle pas ce qu'on en disait : « et, comme c'est elle qui commence l'établissement, il est probable qu'elle y aura de l'influence et que ses idées en éducation dirigeront un peu la marche... » Il faudrait savoir ce que sont les doctrines pédagogiques, ou les préférences, de Mme de La Briffe. Mme de Sérilly se demande si Mac Dermott ne vaudrait pas mieux.

Patrice Mac Dermott, qui avait peut-être été précepteur du fils de Mme Campan, venait de fonder, également à Saint-Germain, un Collège irlandais qui semblait assez bien pour que Mme de Beauharnais, peu de temps avant d'épouser Bonaparte, lui confiât son fils Eugène.

Mme de Sérilly balance comme suit les éléments de son incertitude : « Ici, — dans la combinaison Baruel, — moins

d'écoliers et la surveillance d'un homme sûr. A Saint-Germain, un prix moins considérable, peut-être, car aujourd'hui plus que jamais on ignore le lendemain, un meilleur air que Paris, un homme qu'on dit universel, la recommandation de Mme Campan... » Comment choisir? « Aidez-moi à me décider », dit-elle à Mme de Beaumont. Et elle ajoute : « Si François était ici, j'en jaserais avec lui, il me déterminerait... » C'est François de Pange ; mais il promet toujours de venir et, en définitive, ne vient pas.

Quand elle a décidé de prendre ses enfants à Passy, Mme de Sérilly comptait éluder le voyage d'Auvergne. Hélas ! les lettres qu'elle reçoit de là-bas la mettent devant l'évidence : rien ne se fait sans elle ; et il faudra partir, prochainement. Elle écrit à sa cousine : « Peut-être êtes-vous étonnée qu'avec la certitude d'être peu de temps ici j'y laisse venir mes enfants. Mais je n'ai cette certitude que d'hier et je les crois partis d'aujourd'hui.. De plus, ils perdent si complètement leur temps que leur séjour ici ne leur fera aucun tort et le voyage ne coûtera pas beaucoup plus cher que ne coûtent les envois de pain. Quand j'accepterais tout de suite l'arrangement que me propose M. Baruel, ils ne pourraient être établis tout de suite, puisqu'il faut que les six élèves soient complets. Ainsi ils resteront ici jusqu'à mon départ. Je suis bien effrayée d'une pension qui équivaut à deux mille écus au moins par enfant, sans compter l'entretien. J'écris à M. Baruel et je me déciderai d'après votre réponse et la sienne. Si vous pouviez avoir quelques renseignements sur Mac Dermott, vous me feriez plaisir de me les donner... » Quel embarras ! et les circonstances font que l'on ne saurait hésiter longtemps.

Mme de Beaumont ne s'était jamais interrogée sur l'éducation des adolescents. Mais elle soumit le problème à François de Pange, lequel écrivit sans retard à Mme de Sérilly. François de Pange avait vu M. Baruel et s'était enquis de la proposition La Briffe : « Je vous invite à l'accepter. Vous ne pouvez pas vous dissimuler que, pour leur âge, vos enfants sont bien peu instruits et que toutes les parties de leur éducation ont été singulièrement négligées. Cette vérité est triste ; mais vous devez l'entendre ; et hésiter de vous la dire serait un ménagement bien déplacé. Vous avez éprouvé tant de malheurs, vous avez été distraite des soins de mère par de si terribles événements, que personne sans doute ne

pourrait être assez injuste pour vous imputer l'état où vos enfants sont restés ; mais enfin cet état est très fâcheux et il est instant de les en retirer. Dans ce moment où ils ont le plus grand besoin d'une bonne éducation, les occasions de la leur donner sont devenues excessivement rares ; l'instruction publique est nulle, et on a perdu presque tous les hommes estimables de la classe des précepteurs : les uns parce qu'ils ont été tués ou proscrits, comme prêtres réfractaires ; les autres parce qu'ayant servi la révolution, ils ont été portés par elle à des emplois plus lucratifs. Le maître qu'on vous propose paraît un homme éclairé. Indépendamment des langues anciennes, il enseignera à ses élèves les mathématiques qu'il possède bien et cette connaissance me paraît être dans ce moment une des plus utiles qu'on puisse recevoir. Le prix vous effraye parce qu'il demande quatre mille livres sans se charger de fournir le pain ; mais pensez donc à l'extrême cherté de toutes les denrées ; je ne crois pas qu'il soit possible à un instituteur de nourrir des enfants et de se payer de ses soins à moins de frais. Mme Campan, dites-vous, a demandé moins... » Le prix de la pension d'Aline, chez cette dame, était de douze cents francs... « Mais, comme les assignats ont beaucoup baissé depuis l'époque où vous avez traité avec elle, je suis persuadé qu'elle ne voudrait plus maintenant se charger de vos enfants pour le même prix. Si vous êtes disposée à accepter, je vous propose, ma bonne amie, d'aller voir le maître et de vous mander quelle idée j'aurai prise de lui... » François de Pange était la sagesse même et le dévouement.

Mme de Sérilly croit partir pour l'Auvergne dans très peu de jours : et ses enfants arrivent? Non : Mme de Beaumont, bien avisée, les a gardés à Paris. Mme de Sérilly l'en remercie : « Le voyage eût été en pure perte. J'étais presque décidée à accepter la proposition de M. Baruel ; votre lettre et celle de François me déterminent. Si l'établissement commençait avant la moisson, la fourniture du pain serait embarrassante ; après la récolte, il me sera fort facile de faire la provision de l'année ; je pense qu'il en sera de même de tous les parents... » Aline est contente à Saint-Germain ; ses lettres sont bonnes. Et Mme Campan se dit enchantée de sa petite élève : « Elle me mande que, sans compliment ni exagération, elle peut passer pour le modèle de vingt-six petites filles qui sont chez elle, par son application et son zèle... » Mme de

Sérilly en est un peu étonnée : « Il est clair, dit-elle, qu'il ne faut jamais désespérer ! » Provisoirement, Armand et Amédée restent chez l'imparfaite Mme Berthaud. S'ils sont déçus, on le devine et l'on n'en sait rien.

Le 7 juillet, Mme de Sérilly écrit à sa fille :

Je suis fâchée, ma chère Aline, de t'avoir causé de l'inquiétude et je m'empresse de la dissiper. Tous mes projets sont changés, ma chère amie. Tu crois tes frères ici : ils n'y sont pas et même n'y viendront pas. Je suis obligée de partir plus tôt que je n'avais cru. Je serai à Paris avant huit jours. Tu penses bien que je t'irai voir tout de suite. J'y passerai peu de temps : je suis obligée d'aller en Auvergne. Je suis fâchée de ce changement pour tes frères qui sont bien mal et perdent leur temps. Heureusement cela ne durera pas et on m'a proposé pour eux un arrangement qui me convient et qui les mettra à l'abri de tous ces inconvénients. J'apprends avec plaisir que Mme Campan est contente de toi. Continue, ma chère Aline. La satisfaction intérieure que tu peux éprouver, en sentant ta bonne conduite, ne surpassera pas la joie qu'elle me cause. Tu sais, chère enfant, quel prix j'attache à ton bonheur. Je t'ai dit souvent que, quelque dépendant qu'il fût des circonstances, dans le cours ordinaire de la vie, le bonheur dépendait encore plus de soi-même. Les lectures utiles, aidées de l'usage de ta raison, te donneront des principes sûrs, invariables, pour ta conduite, lorsque tu auras atteint l'âge d'agir d'après tes propres mouvements. L'application aux talents agréables te mettra à l'abri de l'ennui et du désœuvrement... ce sont nos plus grands ennemis ; et quiconque sait s'occuper est rarement tout à fait malheureux. Je crois que tu le sais, ma chère amie, puisque tu t'appliques ; il me sera bien doux de juger de tes progrès à mon arrivée à Paris. Je m'occuperai tout de suite de t'avoir un piano ; cela m'était impossible ici, où il y en a très peu et qu'on ne veut pas vendre...

Et l'orthographe? Hélas, Aline faisait encore bien des fautes ; et sa mère la suppliait d'y prendre garde.

De retard en retard, Mme de Sérilly ne partit de Paris pour Brioude que le 12 août de cette année 1795.

Ce fut pendant ce voyage qu'elle montra tout ce qu'elle avait d'incroyable endurance et de combativité. Jusqu'au mois de décembre, elle reste là-bas, mal logée, sans cesse en lutte contre les gens de toute sorte qui rendent plus difficile son projet de posséder ce qui est à elle. Par tous les temps et qu'il vente ou qu'il neige, par les pires chemins, à cheval très souvent, elle est en course, va au Puy se quereller avec les politiciens du département, à Meyronne

et à Vernassal voir ses châteaux hypothétiques. Et, dans tout ce tracas, elle garde une sérénité charmante, un entrain de courage, une vivacité d'imagination merveilleuse. Elle écrit à Mme de Beaumont presque tous les jours ; elle écrit plusieurs fois la semaine à ses enfants et ne cesse d'avoir souci d'eux.

Le jour même de son départ, elle écrivait à sa fille : elle espérait alors ne pas être absente plus d'un mois. Elle était allée à Saint-Germain quelques jours plus tôt et avait causé avec Mme Campan. Elle envoyait à la petite pensionnaire de l'étoffe pour se faire une robe.

Elle est arrivée à Brioude le 16 août. Elle écrit à Armand, le lendemain :

Ma route a été fort heureuse et je ne suis pas trop fatiguée. Ce pays est superbe ; il mérite qu'on en fasse le voyage, uniquement pour le voir. Tu le feras probablement un jour, mon ami, et tu en jugeras par toi-même. Écris-moi, donne-moi de tes nouvelles... J'espère que ton frère m'écrira. Embrasse-le pour moi. Travaillez bien l'un et l'autre ; vous savez combien vos progrès me feront plaisir. Réparez le temps perdu : toi surtout, Armand. Ce n'est pas que ton frère soit plus avancé pour son âge que toi pour le tien ; mais il a plus de temps devant lui pour réparer, s'il en veut prendre la peine. Ne te décourage cependant pas. Tu es en bonnes mains et en bon chemin d'apprendre. Je ne doute pas de ta bonne volonté, ni, par conséquent, de tes progrès... Mes compliments à M. Allier.

C'est qu'Armand et Amédée ont enfin quitté la mauvaise pension de Mme Berthaud. M. Allier est le professeur que recommandait François de Pange et qui a réussi à mettre debout sa petite école.

Le 22 août, de Brioude, une lettre encore. Armand n'a pas assez d'argent pour acheter les livres de classe dont il a besoin : qu'il en demande à son cousin François de Pange, plutôt que de s'adresser à Mme de Beaumont, qui est parfois gênée. Mme de Sérilly avertira François de Pange... « Quant à la farine, j'ai écrit pour vous en faire venir ; mais, comme je n'en voulais pas acheter, il a fallu que ma récolte fût faite : vous en recevrez incessamment... » Puis, c'est Aline qui n'écrit pas. Le 5 septembre, Mme de Sérilly n'avait encore aucune lettre d'elle : « Rien n'est venu. Que faut-il que j'en pense? Tu m'écrivais si souvent à Passy et à Paris, c'est-à-dire dans un temps où je pouvais facilement avoir de tes nouvelles et, en deux jours, être l'une

auprès de l'autre; et, à présent qu'un grand intervalle nous sépare, que les occasions de voir des personnes qui, ayant vu l'une de nous, puisse en parler à l'autre n'existent plus, tu gardes le silence!... » C'est aussi que la petite enfant vient de faire sa première communion : Mme Campan, malgré les difficultés du temps, veille à la religion; quand elle a fondé son école, elle a pris avec elle une religieuse de l'Enfant-Jésus, pour donner, a-t-elle dit, la garantie non douteuse de ses principes religieux. Mais il y a quinze jours, de cette première communion... « Et je t'avoue que je suis étonnée de ne pas entendre parler de toi. Tes frères sont plus exacts, j'ai déjà reçu trois lettres d'eux... » Aline aurait-elle perdu l'adresse auvergnate de sa mère? elle pouvait la demander à Mme de Beaumont... « Je veux croire qu'il y a quelque bonne raison que j'ignore; pourvu qu'elle ne vienne pas de ta santé, j'en suis contente. La mienne est bonne. Je viens de faire un petit voyage assez fatigant; mais je n'en suis pas incommodée, et je n'en aurai plus de ce genre à faire avant mon retour. J'espère, d'ici à ce temps, avoir de tes nouvelles... » C'est par Mme de Beaumont qu'elle eut des nouvelles d'Aline : « Je commençais à en être inquiète; je n'ai pas reçu un mot d'elle depuis que je suis ici. Vous a-t-elle dit qu'elle m'eût écrit? Son silence est un peu long. » Mme de Sérilly était un peu inquiète : et la voici un peu fâchée.

Elle écrit à son fils Amédée, le 19 septembre : « J'ai appris avec plaisir que vous étiez contents de votre établissement. Profitez-en, mes enfants; employez bien votre temps et les leçons que M. Allier veut bien vous donner... Fais-tu quelques progrès dans l'anglais, mon cher Amédée? M. Nichols est-il content de toi? Tu sais que je désire que tu apprennes cette langue et que tu parais y avoir quelque facilité; il en faut profiter et bien travailler cette année, afin de pouvoir l'année prochaine passer quelques mois avec moi à la campagne. Tu ne m'as pas mandé si tu avais été chez Mme Pastoret? ne l'oublie pas, si tu n'y as pas été; il ne serait pas mal même d'y retourner. Je n'entends pas plus parler de ta sœur que si elle n'existait pas... Je sais seulement par ma cousine qu'elle se porte bien; je ne sais si elle vous traite mieux que moi... » Enfin, le 27 septembre, Aline s'est décidée à écrire. Mme de Sérilly écrit à sa cousine : « Vous m'avez bien mandé que vous aviez vu ma fille; mais vous ne m'avez pas dit si vous en étiez contente;

je pourrais presque m'expliquer votre silence à cet égard par la négative : dites-m'en deux mots. J'ai enfin reçu une lettre d'elle... » Pourquoi n'écrivait-elle pas? « Elle convient que la paresse seule l'a empêchée de m'écrire. Du reste, sa lettre est bien. » Voilà cette gentille Aline : très nonchalante !

Amédée, ce n'est pas cela. Comme sa mère lui a dit qu'elle désirait de le voir bien assidu à l'anglais, il écrit sa lettre en anglais. Sa maman sera contente ! un peu embarrassée aussi : « J'ai voulu répondre de même, avoue-t-elle ; mais je n'ai pas comme toi un maître pour corriger les fautes ; je n'ai pas même un dictionnaire et j'ai été arrêtée tout court faute de savoir comment on dit farine... » Et c'était indispensable : il fallait demander aux deux garçons s'ils avaient reçu la farine qu'elle avait dit qu'on leur envoyât de Passy.

Mme de Sérilly ne savait pas quand elle rentrerait ; de sorte qu'on l'attendait plus tôt qu'elle ne devait revenir et quelquefois, en l'attendant, on ne lui écrivait pas. Armand lui-même et Amédée, au mois d'octobre, furent une quinzaine de jours aussi paresseux qu'Aline... « J'espère cependant que vous n'êtes malades ni l'un ni l'autre... » Ils n'étaient pas malades ; mais ils avaient un peu de relâche dans le zèle.

Et voici que, le 20 novembre, Amédée a des ennuis : il faut qu'il avoue qu'il a perdu sa redingote. Sa mère ne lui écrit pas, mais à l'aîné : « Amédée mériterait, pour sa négligence, de passer son hiver sans redingote. Il ne peut pas rassembler ses effets : ils ne sont cependant pas considérables ! En sortant de chez Mme Pastoret, il y laisse des culottes ; en quittant sa pension... » la pension Berthaud, « c'est sa redingote qu'il oublie. Son mouchoir, son chapeau, sont toujours traînant de tous côtés. Je l'engage cependant à se corriger de ses distractions, qui sont un peu chères à présent. Au prix actuel des draps, il n'aura pas une redingote pareille à celle qu'il a perdue après l'avoir mise trois fois, pour six mille francs. Au moins eût-il fallu en avertir aussitôt qu'il s'en est aperçu : à présent, il faut attendre. J'espère être dans une quinzaine à Paris et j'ai trouvé ici une étoffe fort commune à la vérité, mais chaude et beaucoup moins chère que tout ce que je pourrais trouver à Paris. Je porterai de quoi vous en habiller tous les deux ; en attendant, mets ta redingote si tu as froid... » Bien !

Seulement, c'est la farine qu'on ne reçoit pas! Comment cela se fait-il? Mme de Sérilly a maintes fois écrit au fidèle Saint-Germain là-dessus. Le fidèle Saint-Germain ne bouge pas : « Je vois, dit la pauvre Sérilly, que mes lettres sont oubliées aussitôt que lues et qu'il n'y a rien de tel que de faire ses affaires soi-même; malheureusement, je ne peux pas être partout à la fois. Adieu, mon cher Armand, continue à soigner ton éducation, qu'au moins le fruit de tous mes soins ne soit pas perdu... » La pauvre Sérilly montre un peu d'impatience avec beaucoup de tendresse. Elle est surmenée de corps et d'esprit.

Quelques jours plus tard, le 27 novembre, elle écrivait à sa cousine, sur la difficile question du ravitaillement. La farine a manqué. Il fallait, au lieu de farine, envoyer des légumes, au moins des pommes de terre : et c'est de quoi ne se sont point avisés les gens de Passy qu'elle avait chargés du soin de ravitailler ses garçons... Maintenant, elle espère que tout s'est arrangé...

***

Mme de Sérilly dut rentrer d'Auvergne à Paris vers la fin de novembre ou le commencement de décembre. Que se passa-t-il pendant les deux mois qui suivirent son retour? Je n'en sais rien, l'on n'en sait rien. Toujours est-il que, le 24 ou le 25 janvier 1796, Mme de Sérilly épousa François de Pange.

Le mariage se fit à Paris.

Aline était toujours en pension chez Mme Campan. Armand et Amédée n'étaient plus confiés à la vigilance de M. Allier. Pourquoi? C'est que, le prix de toutes choses augmentant, M. Allier devait demander davantage et que cela gênait plusieurs parents. M. Allier ne se tirait pas d'affaire s'il n'avait plus six élèves. Armand et Amédée furent envoyés à Passy, avec un précepteur nommé M. Och.

Mme de Sérilly, devenue Mme de Pange, comptait ne pas rester longtemps à Paris; elle avait annoncé son arrivée à Passy pour le 4 février. Mais, à la fin de janvier, elle écrit à Armand que c'est « une vraie douleur » pour elle, de constater qu'il lui faut retarder son départ de dix jours. Elle est retenue à Paris par ses affaires, qui sont les affaires de ses enfants, somme toute, et ils doivent bien le com-

prendre : « Quoique j'eusse beaucoup de plaisir à être avec vous, mes chers enfants, ce serait vous donner une fausse marque d'amitié que de sacrifier votre intérêt, votre bien *réels*, au plaisir d'être quelques jours plus tôt avec vous. Ainsi, je dois différer ce plaisir et terminer, si je puis, vos affaires. Je crains que tu ne négliges l'anglais, en mon absence. Fais-moi le plaisir de t'en occuper et d'y aider ton frère : à mon arrivée, je me chargerai de ce soin... » Elle embrasse tendrement ses deux enfants ; puis, sur le point de fermer sa lettre, elle ajoute : « Mon mari vous fait mille amitiés et vous embrasse. Tu l'appelles encore *ton cousin*, dans ta lettre : ce ne peut être son nom et le mari de ta mère ne peut plus être ton cousin. Il t'aime comme un père. Adieu, mon enfant. » Il fallait organiser à nouveau la vie quotidienne ; et Mme de Pange allait un peu vite : ses enfants avaient peine à la suivre.

Elle ne put arriver à Passy que le 24 février. Elle trouva ses trois enfants — car Victor en était — parfaitement portants : « Armand surtout a pris un teint plus frais qu'à lui n'appartient. Vous savez bien qu'Amédée est une rose et Victor ne lui cède en rien : il est toujours d'une figure charmante, grandi, mais polisson autant qu'il soit possible... » On l'a gâté : « Il est bien difficile de ne pas le gâter ! » Et voici les résultats : « Il commande avec une grande facilité ; et l'habitude est tellement prise que je crains fort d'être forcée d'en venir aux punitions. Malheureusement, ses tournures sont si plaisantes que je ris, et adieu la fâcherie. Hier, il mangeait un œuf, et M. Och lui donna du sel. Victor trouvait qu'il en mettait trop et, du ton le plus grave et en même temps le plus élevé, car il a pris l'habitude de crier, il lui dit : *Mais vous me donnez toujours trop de sel; je m'en ferai donner par un autre.* Comment trouvez-vous cette menace? J'ai grondé ; mais, comme je riais en même temps, cela a fait peu d'effet... » Victor venait d'avoir sept ans, l'âge de raison !

Mme de Pange se demandait un peu comment on agréerait à Passy son mariage. On ne l'agréait pas le mieux du monde ; elle l'écrit à sa cousine, avec bonne foi, le 2 mars : « Mon mari... » le guillotiné... « y était fort aimé et plus connu que moi. On sait seulement de moi que j'ai quatre enfants et suis en âge d'en avoir encore, que mes enfants ont été malheureux, et par les affaires de leur père et par sa mort.

On les plaint et on ne connaît pas leur beau-père ; le temps seul peut détromper à cet égard ; et peut-être, si j'étais le public, penserais-je comme lui... » Mais les enfants « sont à merveille : il est impossible de mettre plus de grâces qu'ils n'en mettent à tout ce qui peut me témoigner, ou à leur beau-père, l'attachement qu'ils ont pour lui. Il y est sensible et leur en donne des marques ; de sorte qu'en supposant qu'il y ait eu au commencement quelque exagération dans leurs démonstrations de tendresse, elles deviendraient vraies par le retour qu'elles ont eu... » Les pauvres gamins en ont mis d'abord un peu trop, comme on dit ; leur maman démêle tout cela de la manière la plus fine. Mais Victor, lui, c'est la perfection : « Mon Victor n'est d'âge ni de savoir ce que c'est qu'un beau-père ni d'exagérer rien. Il a reçu des joujoux qui l'amusent beaucoup ; il est caressé, et caresse, voilà tout. Il a commencé ce matin à écrire des mots latins, ce qui a été accompagné de grands transports de joie... » Victor est magnifique.

Aline est toujours à Saint-Germain. Et elle n'a pas de chance : de trois lettres qu'elle a écrites, une seule est arrivée, jusqu'au milieu d'avril. Mais, à l'imitation d'Amédée, elle a composé sa lettre en anglais : sa mère se demande si ce bel ouvrage est d'elle entièrement ou n'a pas été revu et corrigé par le professeur. Mme Campan n'est pas mécontente d'elle, sauf peut-être sur l'article de la propreté. Il faut donc la chapitrer : « C'est, je t'assure, un point très essentiel pour soi-même, pour la santé, indépendamment de ce que la malpropreté est une des choses qui rend le plus désagréable à la société ; la plus jolie femme déplaira si elle a l'air sale ; et la propreté fait souvent passer la laideur et même la difformité. Je t'engage donc, ma chère amie, à devenir propre, pour toi et pour les autres. C'est une habitude facile à prendre. Mme Campan mande que tu es propre et rangée dans ta chambre. Si tu ne l'es pas sur toi, ce n'est donc pas le goût de la propreté, mais pour paraître l'avoir : eh bien ! il est au moins aussi essentiel de paraître propre sur soi et beaucoup plus de l'être effectivement ; car on n'est pas toujours dans sa chambre, mais le linge et la malpropreté des mains et des dents, si on néglige de les laver, nous accompagne toujours. En voilà assez sur ce chapitre. J'espère que tu en sentiras l'importance et que tu feras ce qu'il faut... » Des nouvelles de Passy : « Tu te plains de la

paresse de tes frères, ils se plaignent de la tienne ; peut-être avez-vous tous raison. Ils travaillent ici et je suis assez contente d'eux. Ils se portent bien. Armand se propose de t'écrire tous les jours ; mais, comme je ne veux pas l'attendre, je termine ma lettre en t'embrassant de tout mon cœur. M. de Pange en fait autant... » Et Mme de Pange envoie à cette petite pensionnaire six fichus doubles de linon, qu'elle laissera doubles, si elle le veut, ou bien coupera en deux, si elle le préfère.

Cela est de la mi-avril. Mais, le 9 juillet, voici ce que Mme de Pange écrit à sa fille, et qui n'est pas gai : « Je me proposais bien, ma chère Aline, d'être auprès de toi le jour de l'examen... » L'examen, ou l'exercice, était, chez Mme Campan, une très grande cérémonie. Elle invitait de grands personnages, des littérateurs fameux, des artistes célèbres, qui jugeaient l'ouvrage des élèves, et ainsi faisaient de la réclame à la maison. L'exercice était longtemps préparé ; le jour de l'exercice était l'année en fleurs... « et je comptais te porter la robe que tu demandes, en arrivant à Paris. Mais je suis forcée de renoncer à ce plaisir : ton papa est fort malade... » François de Pange était poitrinaire ; et les tribulations de la Terreur l'avaient amené à l'extrémité...

Sa maladie s'est encore aggravée depuis que je ne t'ai écrit et il me cause les plus vives inquiétudes. Il m'est impossible de songer à le quitter dans l'état où il est. Tu recevras, j'espère, en même temps que cette lettre, du linon pour te faire une robe. Si j'ai le bonheur de voir la santé de ton papa se rétablir, je t'irai chercher moi-même, car j'aurais bien affaire à Paris ; mais, s'il continue, comme je ne le crains que trop, à être languissant, j'enverrai Mlle Reteau te prendre après l'exercice et t'amener ici. Tu y verras tes frères. Je voudrais que tu y pusses avoir beaucoup de plaisir ; mais malheureusement la maladie de M. de Pange y sera un obstacle. Il est impossible de ne pas souffrir auprès d'un malade et je suis sûre, mon enfant, que tu éprouveras ce sentiment. Plût au ciel qu'il fût en mon pouvoir de te l'épargner ! Mais enfin, ma chère Aline, tu seras avec nous, tu partageras ma satisfaction si ton papa va mieux, ou ma douleur si son mauvais état de santé subsiste. Je te verrai ; ce sera un soulagement pour moi. Adieu, mon enfant... Tes frères, ton papa t'embrassent ; et moi, je les imite du meilleur de mon cœur et t'assure de ma tendre amitié.

Il y a bien de la tristesse dans les mots et dans le ton de cette lettre.

Six jours plus tard, le 15 juillet, M. de Pange mourut, au château de Passy.

Une deuxième fois veuve, après cinq mois et demi de mariage, Mme de Pange arrivait à Paris le 29 juillet. Le lendemain, elle écrivait à sa fille. Sa lettre indique les sentiments très douloureux où elle était, « assez bien portante, mais pas en état d'assister à l'exercice, où j'espère que tu auras du succès ». Mlle Reteau ira chercher Aline après l'exercice et l'amènera passer quelques jours auprès de sa mère : « N'apporte que du blanc, tu es en deuil ; et je te ferai habiller ici. » Elle dit encore à la petite Aline : « J'ai été fort touchée de ce que tu m'as mandé d'aimable sur la perte affreuse que je viens de faire. Mes enfants auraient eu tort de la voir avec indifférence, car cette perte est bien réelle pour eux. M. de Pange les aimait et n'aurait négligé aucune occasion de le leur prouver. Tu veux pleurer avec moi, ma chère enfant ; il est triste, à ton âge, d'avoir des peines à partager et que le temps que tu te promettais de passer agréablement s'écoule sans plaisir pour toi, car je ne puis t'en procurer aucun ; mais au moins nous serons ensemble et je tâcherai de te faire oublier par ma tendresse le peu de divertissement qu'il m'est possible de t'offrir... » Elle a laissé à Passy ses deux fils aînés, elle n'a pris que Victor avec elle. Son désir est de retourner à Passy le plus tôt qu'elle le pourra ; et elle emmènera, cette fois, Aline.

L'exercice fut retardé par la mort de M. Campan. Aline négligea d'en avertir sa mère, qui l'apprit seulement le 4 août : « ...Je t'aurais envoyé de quoi t'habiller en deuil ; il est trop tard à présent. Il suffira que tu mettes des rubans noirs sur ta robe blanche. Je ne peux pas assister à l'examen. J'enverrai Mlle Reteau mardi matin. Apporte avec toi ce qu'il te faudra de linge pour passer huit ou dix jours... » Aline vint donc à Paris, et puis devait retourner à la pension, comme s'il n'y avait pas de vacances cette année-là.

Le 26 août, six semaines après la mort de son mari, Mme de Pange adressait à son fils Armand, qu'elle avait laissé à Passy, une très touchante lettre et qui montre sa fine et tendre sensibilité. Cette femme, qui paraît avoir tant d'élan vers l'avenir, a cependant le goût fidèle du souvenir. En quittant Passy, elle a commandé au menuisier de poser des sièges fixes en divers endroits du parc, et lui a désigné les endroits : le menuisier ne s'en est pas souvenu. Que

faut-il faire? demande le jeune et attentif Armand. De loin, c'est difficile à dire. Mais veuille Armand retrouver les places, y mettre des piquets, de façon qu'il fût possible de les reconnaître « quand bien même les arbres mourraient ou changeraient de forme »; car, n'est-ce pas? tout change ici-bas de forme et d'apparence et déjouerait le souvenir. Dans le bosquet, du côté de la chapelle, au bas de cette touffe de chèvrefeuille si emmêlée : peut-être y a-t-il encore une chaise là ; en tout cas, Mme de Pange y avait mis, comme repère, un fond de chaise cassée. Cela peut avoir été emporté : vite, un piquet ! Dans l'autre bosquet, celui-ci en face de la pièce de blé, sous un lilas qu'ont dévoré les cantharides, près d'un genêt, « on doit voir encore sur l'herbe la place d'une chaise et d'une table. J'ai fait jeter une pierre à la place où était la table : votre papa était assis un peu derrière, entre la table et cette chaise qui est dans le genêt. C'est là que, pour la dernière fois, il a vu le soleil et a formé d'inutiles vœux pour le revoir le lendemain. Une autre place dans le même bosquet est celle où il était le matin ; elle est presque à l'autre bord du bosquet, cependant plus près du milieu que du bout ; elle est assez remarquable par l'espèce de voûte qu'y forment deux ou trois lilas face au blé. C'est sous cette voûte que son fauteuil et le mien étaient placés. Son frère a planté une petite branche à cet endroit ; il y croît un petit baguenaudier qui peut aussi servir de renseignement ; je ne me rappelle pas si j'y ai mis d'autre signe que la petite branche... » Une quatrième place? Dans le même bosquet, tout juste au milieu, sous un grand arbuste : « Votre papa y était placé un peu en avant de quelques broussailles qui environnent la base de cet arbre et tourné du côté du potager. Son frère et moi y étions assis par terre ; je suis persuadée que nos places sont encore marquées sur l'herbe... » Armand notera ces endroits ; et, quand Mme de Pange sera de retour, elle y fera mettre des bancs, où elle viendra se souvenir et rêver. « En voilà bien long sur un article douloureux, qui intéresse mon cœur, sans cependant lui porter aucun soulagement... » La pauvre femme est pathétique, dans ce désir de résister à l'œuvre de l'oubli : elle lutte comme elle peut contre la nature, et ne songe pas que les cœurs sont oublieux comme la nature.

(A suivre.) ANDRÉ BEAUNIER.

Ode à la divine Gloire

A Jacques Maritain.

La splendeur de la lumière,
La gloire de la clarté,
Sont dans leur force première
Au solstice de l'été.
Pour que notre amour renaisse,
Dans l'éternelle jeunesse
Où revit l'essentiel,
Sous l'or de sa même robe,
De nouveau la première aube
A cette heure brille au ciel!

Vois le premier jour éclore
Sous la flamme que, pareil,
Pour que Dieu le crée encore
Verse sur lui le soleil.
La terre est illuminée!
Et cette autre matinée,
Comme inaugurant le temps,
Chante la magnificence
De Celui dont la puissance
S'exerce au delà des ans.

Vers l'astre en feu qui rutile,
Quel œil sitôt ébloui
Lève un regard inutile?
Cette immense ardeur qui luit
Dans l'inconnaissable espace,
Tant que le monde ne passe,
Rayonne au plus haut des cieux :
Sans que jamais, cette cible,
L'atteignît par impossible
La flèche qui part des yeux.

— Mais Celui qui par sa bouche
D'un mot créa le soleil,
Quel regard jamais le touche
Sur son trône nonpareil?
La seule aile d'un archange,
La chevelure d'un ange
Aveuglerait l'imprudent
De qui l'orgueil dérisoire
Dans le feu de cette gloire
Veut regarder fixement!

N'ayant cure de la nue
Qui le voilait au Thabor,
Dieu se cache à notre vue
Sous la flamme d'un tel or.
L'éclat de sa propre gloire,
Comme un céleste ciboire,
Le dissimule à nos yeux,
Selon que fait la lumière
Dont l'éclair absorbe, entière,
Jusqu'à la couleur des cieux.

*
* *

Astre créé par le Père,
Fournaise de Charité,
Feu de l'Esprit-Saint, lumière!
De l'ardente Trinité
D'où vient toute grâce insigne,
N'es-tu pas toi-même signe,
O soleil, dans la hauteur?
La vie aussi que propagent
Ta lumière et ta chaleur,
N'est-elle encore une image?

Ta moindre étincelle allume,
Pareil à l'astre embrasé,
Un foyer qui se consume
Sous le soleil inusé!
Nul rayon qui le divise
Portant ce feu, ne l'épuise.
Et, pareil au Roi des rois,
Il ne perd pas ce qu'il donne,
Selon que d'une Personne
Le pouvoir s'égale aux trois.

Comme ne sont séparables
L'éclair, la flamme et le feu,
Également adorables,
Ces Trois qui sont un seul Dieu.
L'amour ni l'esprit choisissent
Que Trois à la fois ravissent :
O divine Trinité,
Trinité d'une substance,
Une, certes, dans l'essence,
Égale en la majesté!

Si le visage solaire
Sous le masque ardent qui luit
Couvre l'homme sur la terre,
Étant inconnu de lui :
Ainsi la beauté divine
Que nul même n'imagine;
Car aucun ne pourra voir
Dieu, ce Soleil ineffable,
Que le soleil périssable
N'ait rougi le dernier soir.

*
* *

Mais déjà l'amour sublime
Que Dieu sait nous inspirer,
Franchissant bientôt l'abîme
Qui de nous l'a séparé,
Nous abreuve à l'Amour même
Où le moindre amour qui l'aime
A puisé ses propres feux;
Et le merveilleux Visage,
Dans un lumineux nuage,
Se voit en fermant les yeux.

Hélas, l'amour imparfaite
Que je pense offrir à Dieu,
Quelle insuffisante fête!
Si Dieu lui-même ne veut,
L'unissant à ces louanges
Qu'au ciel les saints et les anges
Chantent pour l'éternité,
Achever de la parfaire
Par sa grâce et le mystère
De sa propre charité.

Mais Dieu lui-même s'honore
Au secret du firmament :
La Trinité que j'adore
Sait se louer dignement;
Trois Personnes et Chacune
Comblent l'immense lacune
Que n'emplit l'amour créé,
Leur propre béatitude
Ignorant la servitude,
Et l'Amour est contenté!

Ainsi rien de ce qu'éclaire
L'ardent soleil de l'été
Ne se vante de lui faire
L'hommage de sa beauté.
De tout or il participe,
De tant de gloires principe
Qui sans lui ne sont plus rien!
Qu'offre, sinon sa misère,
Le pauvre homme sur la terre
A Dieu, maître de tout bien?

— Cependant là-haut rayonne
L'astre éclatant et vermeil;
Les anges du ciel entonnent
Du Dieu qui fit le soleil
La louange qui jubile;
Au temps même qu'inutile,
Impuissant à le louer,
En silence, le poète,
Vers son Dieu levant la tête,
Voit le beau soleil d'été.

JEAN-PIERRE ALTERMANN.

La véritable Histoire de Christophe Colomb

Écrire la vie d'un homme illustre est une besogne séduisante, mais ingrate. Parfois les documents font totalement défaut. En d'autres cas, ils sont insuffisants ou difficiles à interpréter. L'histoire vraie des hommes et des choses est recouverte et obscurcie par des légendes et des traditions qui finissent par s'imposer comme articles de foi au grand public. Ne reposant sur aucune argumentation sérieuse, nées d'un besoin de merveilleux, d'une propagande intéressée, d'une confusion même, elles sont ancrées dans toutes les mémoires, plus solides, plus stables, mieux défendues que la vérité.

Il semble au premier abord que la vie de Christophe Colomb doive être une des plus faciles à connaître, une de celles qui prêtent le moins au doute et à la controverse. Ne possède-t-on point sur elle une foule de témoignages contemporains et de textes de première main? Le Découvreur a écrit sur lui-même, sur son enfance, sur ses idées, sur ses projets, sur ses entreprises, des lettres, des rapports et des mémoires qui forment plusieurs gros volumes (1). Son

(1) *Scritti di Cristoforo Colombo*, publicati ed illustrati da Cesare de Lollis (Roma, 1892, 2 vol. in-fol.). — *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb pour la découverte du Nouveau Monde* (rédigées par Christophe Colomb, Pierre Martyr et Diego de Porras)..., publiées par don M. F. de

histoire et celle de ses voyages ont été faites par son fils Fernand (1) et son ami Las Casas (2), renseignés par lui.

Après eux et d'après eux, Washington Irving (3) et Roselly de Lorgues (4) ont fixé dans ses traits immuables la figure de Colomb, figure admirable, figure de savant, de génie, de saint, qui arrachait à Léon Bloy ces lyriques exclamations : « Ce fut un des hommes les plus inouïs qu'on ait jamais vus, un prédestiné dont la grandeur colossale déconcerte l'imagination, un patriarche et un prophète à la façon de Moïse et du Précurseur... Le plus grand chrétien de l'histoire... Ce prodigieux témoin du Verbe qui fut, en même temps, la gigantesque victime des mauvais rois et des mauvais peuples... La majesté surnaturelle de Christophe Colomb (5)... »

Tout cela est-il bien vrai? Ce portrait est-il bien exact? L'histoire de Colomb n'est-elle, elle aussi, qu'une légende, voire une mystification?

La critique en a été faite d'une manière irréfutable, écrasante, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, à partir de 1880 surtout, par des érudits éminents, au premier rang desquels, il faut placer un Nord-Américain d'origine française, Henry Vignaud (6), conseiller à l'ambassade des États-Unis à Paris, décédé récemment après une longue existence de labeur, en grande partie consacrée à l'étude des problèmes colombiens. Tout récemment, M. Carlos Pereyra (7) a donné une synthèse de tous les travaux modernes relatifs à la découverte de l'Amérique, en y joignant les résultats de ses propres études. Son livre, plus âpre, plus brutal, que ceux de M. Henry Vignaud, nous

NAVARRETE... Ouvrage traduit de l'espagnol par MM. F.-T.-A. CHALUMEAU DE VERNEUIL... et DE LA ROQUETTE (Paris, 1828, 3 vol. in-8°).

(1) *La Vie de Christofe Colomb et la découverte qu'il a faite des Indes occidentales, vulgairement appelées le Nouveau Monde*, composée par Fernand COLOMB son fils, et traduite en français par G. COTOLENDY (Paris, 1681, 2 vol. in-18).

(2) Bartolomé DE LAS CASAS, *Historia de las Indias* (Madrid, 1875, 5 vol. in-4°).

(3) Washington IRVING, *A History of the life and voyages of Christopher Columbus* (Londres, 1828, 4 vol. in-8°).

(4) ROSELLY DE LORGUES, *Christophe Colomb* (Paris, 1856, 2 vol.).

(5) Léon BLOY, *Christophe Colomb devant les taureaux* (1 vol., Paris, 1890).

(6) Henry VIGNAUD, *Études critiques sur la vie de Christophe Colomb avant ses découvertes* (1 vol. in-8°, Paris, 1905) ; *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb* (Paris, 1911, 2 vol. in-8°).

(7) Carlos PEREYRA, *Historia de America española.* Tomo I, « Descubrimiento y exploracion del Nuevo Mundo » (Madrid, 1920).

aidera, lui aussi, à reconstituer la véritable physionomie de notre héros.

* * *

Christophe Colomb, nous dit-on, est Génois. Sa famille, affirme Las Casas, descendait de ce Colonius, dont parle Tacite, qui amena à Rome Mithridate prisonnier et qui reçut les insignes consulaires en échange de ses services. Les parents de Colomb « étaient des personnes nobles qui avaient été riches et dont le genre de vie devait consister dans le commerce maritime ainsi que lui-même le donne à entendre dans une de ses lettres ». Pendant la jeunesse de Christophe, il y a eu deux amiraux dans la famille, ce qui est une raison pour qu'il y en ait un troisième.

Le moment venu, le jeune Christophe est envoyé à l'Université de Pavie, où il s'applique à l'étude de la cosmographie, de l'astrologie et de la géométrie. Il entre dans la marine de guerre, fait des campagnes sous les ordres de ses cousins les amiraux, et devient commandant d'une galère du roi René. Puis il s'adonne à la grande navigation de commerce et d'exploration, s'arrête au Portugal, s'y marie, se perfectionne dans la connaissance de la cosmographie et de l'astronomie, conçoit le dessein d'aller découvrir des îles dont il sait l'existence certaine et, ses offres repoussées par le gouvernement portugais, passe en Espagne.

Très grands Rois, écrivait-il en 1501 à Ferdinand et à Isabelle, j'étais encore en bas âge lorsque j'ai commencé à naviguer et je n'ai plus cessé de le faire jusqu'à ce jour. L'art de la navigation porte ceux qui le pratiquent à désirer connaître les secrets de ce monde. Voilà plus de quarante années que je me livre à ce penchant. Toutes les mers fréquentées par les navigateurs, je les ai parcourues. Je me suis trouvé en relations et je me suis entretenu avec des hommes savants, clercs et séculiers, latins et grecs, juifs et maures, et de beaucoup d'autres sectes. Notre-Seigneur m'a beaucoup favorisé, dans la satisfaction de ce désir, car il m'a donné pour cela l'esprit d'intelligence. Pour ce qui est de l'art de la navigation, il m'en a donné amplement connaissance ; de l'astrologie, il m'a appris ce qu'il suffisait et aussi de la géométrie et de l'arithmétique ; il m'a donné intelligence dans l'esprit et adresse dans les mains pour dessiner cette sphère et y marquer les villes, les rivières, les montagnes, les îles et les ports, chacun à sa vraie place. Pendant ce

temps, j'ai vu et je me suis appliqué à parcourir tout ce qui avait été écrit sur la cosmographie, l'histoire, les chroniques, la philosophie et sur d'autres arts, en sorte que Notre-Seigneur m'a fait croire d'une façon palpable à la possibilité qu'il y a de naviguer d'ici aux Indes, et m'a enflammé du désir de faire ce voyage et c'est avec ce désir que je suis venu vers Vos Altesses.

Eh bien, tout cela est faux ! tout cela est inventé ! C'est un tissu de mensonges, une véritable mystification, dont l'auteur est Colomb lui-même.

Colomb était bien originaire de la République de Gênes, mais d'une très humble famille de tisserands, qui n'avait rien de commun avec Colonius, qui ne comptait point d'amiraux et qui, très probablement, ignorait Tacite. A vingt-deux ans, il exerçait encore le métier paternel. Par la suite, il a fait, comme marchand, quelques voyages en Méditerranée et le long des côtes de l'Atlantique, mais il n'a pas parcouru « toutes les mers fréquentées par les navigateurs » et, en particulier, il n'a pas été en Guinée, où il prétend avoir rencontré des sirènes, comme il affirmera, plus tard, en avoir vu sur les plages des Antilles. Ce n'est que vers 1478 ou 1479, lorsqu'il a épousé à Lisbonne la fille du grand navigateur Perestrello, qu'il abandonne le négoce et qu'il songe à devenir lui aussi un explorateur. Il étudie les papiers de son défunt beau-père, s'entretient avec d'autres maîtres et lit quelques livres.

Christophe Colomb n'est pas un ignorant, mais il n'est pas non plus un savant et encore moins un savant de génie. Il n'a jamais été à l'Université de Pavie. C'est un autodidacte. Il y a dans ses mémoires une abondance impressionnante de références d'auteurs de l'antiquité. Il ne les a pas lus. Il a pris les citations dans quatre ou cinq ouvrages, les seuls qu'il ait connus, ceux, d'ailleurs, qui étaient passés par les mains de tous les curieux de géographie et dont le principal est l'*Imago mundi* du cardinal Pierre d'Ailly.

Dans l'art de la mer, il n'est pas supérieur à la moyenne des navigateurs de son temps. Il semble que nous allons émettre un paradoxe et pourtant, la vérité entière est que Colomb fut un mauvais navigateur. Sans entrer dans des discussions techniques, citons une preuve, une seule, mais bien caractéristique : il ne sait pas se servir de l'astrolabe ! Il ne sait pas faire le point. Deux ou trois fois, au cours de

ses expéditions, il a essayé de déterminer la longitude et la latitude ; chaque fois, il s'est trompé et l'écart est considérable. Nous ignorons — et l'on ne saura jamais — quelle est la première terre insulaire du Nouveau Monde où il aborda : il a omis d'en marquer la place exacte sur une carte ou il n'a pas su le faire. A un voyage suivant, les Rois Catholiques durent le faire accompagner par un technicien — un moine ! — chargé des observations astronomiques.

D'après Colomb lui-même, comme d'après ses biographes anciens et modernes, sa première expédition avait un caractère hautement scientifique. Se fondant sur des théories relatives à la sphéricité et à la petitesse relative de la terre, Colomb cherchait par l'ouest une nouvelle route destinée à mettre l'Europe en communication avec le monde oriental. Lorsqu'il aborda dans l'Amérique centrale, il se croyait de très bonne foi en Asie.

Encore une fois, que faut-il penser de ce récit? M. Henry Vignaud, qui s'est livré à une étude infiniment minutieuse de tous les documents, n'a pu en découvrir un seul qui permette d'affirmer que le plan de Colomb en Portugal et en Espagne comportait réellement la recherche de la route des Indes par l'ouest. La vérité pourrait bien être tout autre. Au moment où Colomb étudiait les papiers de son beau-père, le Portugal était en pleine effervescence, bouleversé par le récit des merveilleuses aventures de terre et de mer qui, peu à peu, révélaient le monde aux humains. L'imagination de Colomb s'enflamme. Il partira, lui aussi ; il découvrira... quoi? Il ne peut continuer ce que d'autres ont commencé sur les côtes d'Afrique. On parle d'une île mystérieuse d'Antilia, située dans l'Atlantique occidental. On raconte que des barques égarées y ont déjà abordé. On la porte même sur les cartes. Au couvent de la Rabida, des moines géographes confirment Colomb dans sa croyance à l'existence de cette terre. Le Découvreur aurait donc trouvé ce qu'il avait véritablement cherché : les Antilles.

Mais tout aussitôt son imagination tumultueuse fera la plus surprenante volte-face « Non ! lui criera-t-elle. Tu n'as pas découvert Antilia. Cuba n'est pas une île ; c'est le continent asiatique. » Et pendant tout le reste de sa vie, il affirmera que son projet était d'aller en Asie et qu'il y est parvenu. Il demandera à son équipage — et ceci est d'une mora-

lité plus que douteuse — de jurer, le cas échéant, que Cuba n'est pas une île, mais la terre ferme d'Asie.

La légende veut que Colomb, homme de science et de progrès, en avance sur son siècle, ait été persécuté par des moines plongés dans les « ténèbres du moyen âge ». La chose contraire eût été possible, c'est-à-dire que ces moines, parmi lesquels les vrais savants, les géographes et les astronomes étaient nombreux, auraient pu être effrayés par les ignorances de Colomb, par ses conceptions arriérées et par les théories bizarres qu'il tirait, bien à tort d'ailleurs, de la Bible. La vérité est qu'il n'y eut de la part des religieux comme de celle des laïques ni persécutions, ni méchanceté, ni hostilité têtue. Il y eut exactement l'opposé.

Transposons à notre époque l'histoire de Christophe Coen en excluant les aventures postérieures à ces premières démarches. Supposons qu'un étranger sans pièces d'identité arrive dans un pays où personne ne le connaît, personne ne le cautionne. Il s'adresse à des personnages haut placés, puis au chef de l'État. Il offre de découvrir, pour le compte de ce pays, des îles lointaines ; il affirme même qu'il a déjà fait des découvertes (car Colomb commit ce mensonge). Il demande naturellement qu'on lui donne de l'argent et des navires pour l'expédition. Mais il demande aussi qu'on lui confère, avant même son départ, et immédiatement, le grade d'amiral ! Il demande, en cas de réussite, pour lui et ses héritiers, à perpétuité, des titres, des privilèges, des avantages pécuniaires et autres qui feront des nouveaux territoires un État dans l'État. Il est presque certain que le gouvernement ne répondra même pas à la requête ; et il est absolument certain que les conditions ne seront pas acceptées, surtout la nomination préalable au grade d'amiral. Il est possible aussi que le gouvernement fasse prendre, par ses agents consulaires, des renseignements au pays d'origine de l'étranger. Oh ! alors, l'affaire sera vite réglée : la preuve sera faite que Christophe Colomb est un mystificateur ; il sera surveillé par la police, et il y aura des chances pour que l'aventure se termine par une expulsion.

Pour que Colomb réussît, il fallut l'Espagne de la fin du quinzième siècle, cette Espagne courtoise, généreuse, ardente qui, l'année même où la reconquête sur les Maures est achevée, veut, elle aussi, s'élancer dans la voie des décou-

vertes qui agrandissent le monde. Il fallut que Colomb rencontrât les Rois Catholiques, la reine surtout, cette Isabelle qui est une des plus nobles figures de l'histoire, génie pondéré de conquérant et d'administrateur, mais féminine quand même, sensible aux charmes de la poésie et un brin romanesque.

En somme — et cette juste conclusion est de M. Carlos Pereyra — l'Espagne adopta Christophe Colomb dans un élan de romantique générosité.

* * *

Du 3 août 1492, date du départ des trois caravelles de Palos de Moguer jusqu'à son débarquement, le 12 octobre, sur une terre inconnue, l'amiral Christophe Colomb a tenu son journal de bord régulier. Malheureusement le texte intégral en est perdu ; nous n'en avons qu'un résumé rédigé par Las Casas ; mais ce résumé est assez détaillé, il donne de nombreuses citations textuelles et contient l'essentiel. Singulier journal dans lequel le Découvreur a mis, à côté d'excellentes observations de professionnel, des maladresses d'amateur et une sobre, charmante et émouvante poésie. Lorsque les caravelles arrivent dans la mer des Antilles, qu'elles sont enveloppées d'un air tiède et doucement enivrant et qu'en même temps on a des indices de la proximité des terres, rien n'égale les phrases par lesquelles l'amiral note ses impressions et celles de son équipage, le tendre regret de la patrie éloignée, l'attirance des rivages inconnus, le charme de la mer et l'élan vers la terre qu'annoncent des bandes d'oiseaux. La veille, on avait assisté à un phénomène que Colomb décrit en quelques mots fulgurants et d'une magnifique imprécision : « On vit tomber du ciel une merveilleuse branche de feu. » Chute d'un bolide? Passage d'une grande étoile filante?

Puis :

L'air était très doux et très agréable ; il ne manquait que d'entendre le chant du rossignol ; et la mer était unie comme une rivière...

...La mer était comme le fleuve de Séville. « Grâce à Dieu ! » dit l'amiral. L'air était si embaumé que c'était plaisir de le respirer.

...On entendit toute la nuit passer des oiseaux.

...L'impression des matinées était un plaisir très grand ; il n'y manquait que le chant du rossignol.

...Ils allaient tous très allègres, et les trois navires luttaient de vitesse, chacun voulant être le premier à voir la terre.

...Au point du jour, deux ou trois petits oiseaux de terre vinrent en chantant vers le navire et disparurent avant le lever du soleil.

Mais au milieu de cette fraîcheur et de cette simplicité, l'orgueil biblique fait une apparition. Le calme persistant de l'océan fait croire à l'équipage qu'on est dans une vaste région maritime où le vent ne souffle jamais et qu'il sera impossible de retourner en Espagne à la voile. Tout à coup la mer devient houleuse. Fait providentiel, dit Colomb, qui ne s'était produit encore qu'une fois dans l'histoire ; et ici Las Casas cite textuellement :

La grosse mer me fut très nécessaire, ce qui n'était pas encore arrivé, si ce n'est du temps des juifs quand les Égyptiens partirent d'Égypte à la poursuite de Moïse qui délivrait les Hébreux de l'esclavage.

Moïse et moi ! Le rapprochement ne sera pas perdu. Pour ses apologistes, pour la postérité, Christophe Colomb sera un nouveau Moïse.

Enfin, l'amiral touche au but : il débarque sur une terre inconnue. Il ne lui faut pas longtemps pour s'apercevoir qu'il est dans un pays pauvre, habité par une population clairsemée de sauvages miséreux et physiquement déchus.

Dans un drame de Lope de Vega, *la Découverte du Nouveau Monde*, il y a une scène aussi bizarre qu'ingénieuse : Colomb est découragé par l'insuccès de ses démarches auprès des rois. Alors son imagination s'extériorise.

L'Imagination. — A quoi penses-tu, Colomb? Pourquoi promener ainsi ton compas sur ces cartes?

Colomb. — Qui es-tu, toi qui m'interroges?

L'Imagination. — Ta propre imagination... J'entends d'ici retentir la trompette de la renommée qui t'appelle....

Colomb. — Laisse-moi aller enfin goûter quelque repos.

L'Imagination. — Je ne puis te laisser. Il faut que je t'emmène avec moi.

Colomb. — Où veux-tu me conduire?

L'Imagination. — Attache-toi fortement à moi.

Dans les petites Lucayes, puis, peu après, dans les grandes Antilles, le Découvreur s'attache fortement à son imagination. L'île n'est pas ce qu'il croyait, celle que l'Espagne attend de lui. Qu'importe ! il en créera une autre pour son plaisir de poète, pour le plaisir de la reine, et aussi pour tromper les armateurs et les capitalistes espagnols, car ce mystique, qui se dit l'ambassadeur de Dieu, est aussi un homme d'affaires matois, âpre au gain, qui songe sans cesse à rouler ses contemporains. La première île qu'il a découverte ne peut pas être une île comme les autres ; c'est pourquoi, dans son journal qu'il continue après son débarquement, — et où Las Casas a pris, pour cette seconde partie, des citations textuelles plus nombreuses et plus longues, — la description de la pauvre petite Lucaye commence par cette phrase :

J'avais sous les yeux un immense rocher de pierre qui borde cette île tout autour. Il forme néanmoins une cavité et un port capable de contenir tous les vaisseaux de la chrétienté, mais l'entrée en est fort étroite.

Et maintenant, savants scrupuleux, spécialistes méticuleux, vous pouvez pendant quatre cents ans, vous pouvez jusqu'à la fin des siècles, étudier, des semaines et des mois, sur place, la topographie des nombreuses Lucayes, l'une après l'autre ; vous n'en trouverez pas une qui possède ce port grandiose, pas une qui soit entièrement entourée d'une immense — ni même d'une petite — ceinture de récifs. L'île n'existe que dans son journal. Nous sommes tous mystifiés.

Et les sauvages, ces derniers représentants d'une race épuisée qui va achever de mourir au contact des Espagnols, mais se serait éteinte, quoiqu'un peu plus lentement, sans eux? Christophe Colomb va découvrir en eux les hommes de la nature, pacifiques, candides, sans vice, tels que durent être le premier homme et la première femme sortant des mains de Dieu. Des sauvages qu'auraient aimés les philosophes et les âmes sensibles du dix-huitième siècle...

Je vois et je sais que ces gens n'ont aucun culte ; qu'ils ne sont pas idolâtres, mais au contraire très doux ; qu'ils ignorent le mal, ne savent pas se tuer les uns les autres, ni se priver de leur liberté.

...Qu'on ne dise pas qu'ils donnent si libéralement parce que ce sont des objets de peu de valeur, car ceux qui donnaient des mor-

ceaux d'or les donnaient d'aussi bon gré que ceux qui n'avaient à donner qu'une gourde pleine d'eau, et il est facile de voir quand on donne de bon cœur.... Ces gens-là n'ont ni zagaies, ni aucune arme, non plus que les habitants de toute cette île que je crois très grande. Hommes et femmes vont tout nus comme quand ils sortirent du sein de leur mère.

...Je prie Vos Altesses de croire que, dans le monde entier, il ne peut y avoir des hommes meilleurs, ni plus doux. Vos Altesses doivent être remplies de joie parce qu'elles en auront bientôt fait des chrétiens....

...J'assure en vérité que c'est une merveille que les choses et les peuples de cette île... Tous sont d'un commerce singulièrement affable et tendre.

...Les bourgades et les maisons sont fort jolies et ils sont gouvernés par des seigneurs ou des juges auxquels ils obéissent, que c'est merveille ; et tous ces seigneurs parlent peu, et ils ont des mœurs très pures.

...Ils aiment leur prochain comme eux-mêmes ; ils ont une manière de parler, la plus douce et la plus affable du monde, toujours avec un sourire aimable.

Il cause avec ces hommes les plus doux et les meilleurs du monde, avec leurs femmes si gracieuses et si pudiques dans la nudité d'Ève avant le péché ; il apprend d'eux des tas d'histoires dont il ne perd pas un mot. Il comprend tout, bien que la conversation ait lieu par gestes, et s'il ne comprend pas, il invente. Il apprend ainsi qu'il y a une autre île dont les habitants ne sont pas des hommes de la nature ; ce sont de terribles anthropophages qui viennent, parfois, faire des incursions dans les îles paradisiaques, ravir des femmes et des enfants pour les manger. Ils n'ont qu'un œil. Nous voilà en pleine *Odyssée*.

Colomb a déjà découvert des sirènes. Cela ne lui suffit point. Il lui faut aussi des amazones. Il se fait raconter qu'il y a une île uniquement habitée par des femmes. Une fois par an, les hommes d'une île voisine viennent leur rendre visite. Quand un enfant mâle naît dans l'île des femmes, il est aussitôt expédié dans celle des hommes.

Il y a bien d'autres histoires dans les lettres à Ferdinand et à Isabelle incorporées au journal ; il y a aussi des descriptions de la cour des rois sauvages « qui ont de superbes représentations et des cortèges merveilleux ».

Enfin le poète découvre la belle nature ; dans les bois et sur les collines il se laisse aller à la plus douce rêverie ; le chant des oiseaux, les éclatantes couleurs des perroquets le transportent de joie ; et il fait, pour son plaisir, pour celui de la reine et de la postérité, de délicieuses descriptions :

Pendant ce temps, je me promenai au milieu de ces arbres, qui étaient bien la chose la plus belle qu'on eût jamais vue. La verdure était là aussi abondante et aussi fraîche qu'elle l'est au mois de mai en Andalousie, et tous les arbres y sont aussi différents des nôtres que le jour l'est de la nuit. Il en est de même des fruits, des herbes, des pierres et de toutes les autres choses.

...Les montagnes sont belles et hautes comme la Roche des Amoureux ; l'une d'elles est surmontée d'un monticule qui ressemble de loin à une belle mosquée.

...Il monta sur une colline pour découvrir un peu le pays, mais il ne put rien voir à cause des grandes futaies qui étaient très fraîches et très odoriférantes.

Tout ce qu'il voyait était si magnifique que ses yeux ne pouvaient se lasser d'admirer tant de beautés, et ses oreilles d'entendre le chant des oiseaux.

Tout le journal, dont nous ne venons de donner qu'une faible idée, forme un des plus merveilleux romans et poèmes d'aventure et d'exotisme qui aient été écrits pour le soulas des petits et des grands enfants. S'ils l'avaient lu, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand auraient reconnu en Christophe Colomb un précurseur.

* * *

Tout cela est très beau, le Découvreur est un grand artiste, un metteur en scène sans pareil. Mais il faut rentrer en Espagne, rendre compte de la mission, en présenter les résultats positifs, ne fût-ce que pour obtenir de l'argent, d'autres navires, des hommes et reprendre la belle aventure. Sans doute, le port qui peut abriter toutes les escadres de l'Europe, la ceinture de récifs, les sauvages candides, les sirènes et les amazones, les oiseaux des îles, les grandes futaies odoriférantes, c'est bien intéressant, mais ce n'est pas ce qu'on attend de lui. On attend des aromates, des épices, des pierres précieuses, un traité avec le grand Khan

du pays aux richesses inouïes, de l'or surtout, de grandes quantités de ce métal dont le mystique « ambassadeur de Dieu » célèbre lui-même les vertus en ces termes :

L'or est ce qu'il y a de mieux. Avec de l'or on constitue des trésors, et celui qui les possède fait, par leur moyen, tout ce qu'il veut au monde. Il envoie même les âmes au paradis.

De l'or, il n'en a que quelques poignées, une misère. Des autres trésors de Cypango, rien. Il ne peut pas ne point se douter que son retour provoquera une déception générale.

Eh bien ! non. L'imagination et une publicité bien organisée peuvent suppléer à tout. Et puis, au fait ! n'a-t-il pas à portée de la main un produit du pays dont on peut faire une bonne marchandise d'exportation? Ces sauvages candides, doux, honnêtes, on pourrait, en les convertissant, acquérir la plus pure des gloires et attirer sur l'Espagne entière les bénédictions du ciel, mais on peut aussi gagner beaucoup d'argent en les vendant comme esclaves. Et il en emmène quelques-uns pour les présenter aux rois comme échantillons.

Qu'on ne dise pas en manière d'excuse que Colomb est de son siècle, d'un siècle où l'esclavage était admis par tous comme une chose naturelle et juste. Cela est faux. Le projet d'amener des Indiens esclaves en Europe et même celui de les réduire en esclavage chez eux soulevèrent des oppositions et des indignations dans tous les milieux. Le père Las Casas se séparera de son héros sur ce point et proclamera les Droits de l'Homme dont toutefois il exclura les nègres. Les Rois Catholiques et leurs successeurs immédiats décréteront que leurs sujets d'outre-mer sont et resteront libres. Bien mieux, il leur faudra lutter contre l'entêtement de Colomb, acharné à faire venir en Europe les hommes de la nature. Les instructions royales pour le quatrième voyage contiennent cette phrase sèche, impérative : « Vous n'emmènerez point d'esclaves. » Défense utile, car, de son côté, le Découvreur avait écrit, de Yaquimo, le 6 mars 1496 : « De ce lieu on peut, avec l'aide de la Sainte-Trinité, exporter autant d'esclaves qu'il est possible d'en vendre, soit quatre mille, valant vingt millions de maravédis. »

Avec l'aide de la Sainte-Trinité ! Le marchand de chair humaine implore le secours des trois Personnes divines pour la réussite de son commerce. Est-ce de l'inconscience, de

la perversité, du cynisme? On ne sait pas. Colomb est un des personnages les plus complexes de l'histoire. Les idées et les sentiments les plus contradictoires, ceux dont on jurerait qu'il est impossible de les voir réunis en un même individu, se trouvent chez lui ; ils ne se heurtent pas, il n'y a pas lutte dans le cœur et l'esprit pour le triomphe des uns et l'expulsion des autres ; chacun est à sa place sur un plan différent, chacun intervient à son heure, au moment de l'utilisation. Il fait penser à certains adeptes de sectes religieuses des États-Unis qui sont des mystiques exaltés et désordonnés, des visionnaires puérils et aussi des hommes d'affaires habiles, des banquiers rusés et même des escrocs.

A son premier retour, il veut que son imagination exalte l'Espagne et l'Europe entière, avant même qu'il ne paraisse devant les rois. Quand l'enthousiasme sera déchaîné, quand le coup de la publicité aura bien réussi, on ne pourra plus se dégager. Le rêve aura pris la place de la réalité.

Colomb se fait précéder de documents, entre autres de cette fantastique lettre au trésorier des Rois Catholiques :

...Que le roi, la reine, les princes et leurs royaumes très heureux, de concert avec la chrétienté, rendent grâce à notre Sauveur Jésus-Christ, qui nous a accordé une semblable victoire et de si grands succès. Qu'on fasse des processions, qu'on célèbre des fêtes solennelles, que les temples se parent de rameaux et de fleurs ; que Jésus-Christ tressaille de joie sur la terre comme il se réjouit dans les cieux, en voyant le prochain salut de tant de peuples dévoués jusqu'à présent à la perdition ; réjouissons-nous, en même temps, tant à cause de l'exaltation de notre foi qu'à cause de l'augmentation de biens temporels dont non seulement l'Espagne, mais toute la chrétienté recueillera les fruits !

Il n'y eut pas de processions préalables, les temples ne se parèrent point de rameaux et de fleurs : les rois avaient le sentiment de la mesure. Et puis les résultats étaient bien maigres. Un des mémorialistes de l'époque, André Bernaldez, écrivait : « Les dépenses étaient tellement considérables et les produits si minimes qu'on arriva à soupçonner qu'il n'y avait point d'or là-bas. »

Quoi qu'il en soit, Ferdinand et Isabelle accueillent Colomb avec la plus grande bienveillance. Il les charme, car il a le don de la persuasion. Il commente son journal, il l'amplifie.

Il fait miroiter à leurs yeux de fabuleuses espérances. Mais on lui réclame des précisions. Le 6 septembre 1493, la reine lui écrit :

Si la carte marine que vous deviez faire est achevée, envoyez-la-moi.

Le même jour, nouveau billet signé du roi et de la reine :

...Et, comme pour mieux entendre votre livre, nous avons besoin des degrés où se trouvent les îles et la terre que vous avez découvertes, ainsi que les degrés de la route par laquelle vous avez été pour notre service, envoyez-nous-les sur-le-champ ; et, de même, la carte que nous vous avons prié de nous envoyer avant votre départ, et s'il vous paraît que nous ne devons pas la montrer, écrivez-nous-le.

Ah ! ils peuvent l'attendre, la carte bien complète ! Ils ne l'auront jamais. L'amiral ne l'a pas faite : il en est incapable. Et puis quelle importance peut avoir cette carte marine avec ses longitudes et ses latitudes quand on offre de hautes futaies odoriférantes, un monticule qui ressemble à une mosquée, l'île aux femmes et l'île aux Cyclopes !

La vérité éclate : l'amiral est un amateur. Les ports d'Espagne et de Portugal contiennent une foule de marins qui connaissent mieux que lui l'art de la navigation. Mais enfin Colomb plaît aux rois ; il a trouvé des îles, il peut en trouver d'autres. On lui fera à nouveau crédit, en lui adjoignant un homme de métier spécialement chargé des détails prosaïques de l'aventure, de ces diablesses de longitudes et de latitudes que le grand amiral ne sait pas tracer. En quels termes les Rois Catholiques lui communiquent cette décision !

Et ces choses ayant été déterminées ici, il nous paraît qu'il serait bien que vous prissiez avec vous un bon astronome ; et il nous semble que frère Antonio de Marchena serait ce qu'il faut pour cela, parce qu'il est bon astronome et qu'il nous a paru que son avis était toujours conforme au vôtre.

Ce paragraphe n'est-il pas un chef-d'œuvre de bonté, de tact et de délicatesse? Cette grande et généreuse Isabelle — car la lettre porte sa marque personnelle — s'ingénie pour ne pas froisser l'orgueil d'un homme, coupable au moins de mensonges répétés.

Or, cet orgueil va grandir jusqu'à la folie.

*
* *

Passons sur le second voyage au cours duquel il poursuit la découverte et l'exploration des Antilles, bien incomplète d'ailleurs, puisqu'il s'entête à croire que Cuba est le continent asiatique. Il n'a pas tenu de journal de cette expédition. Le récit en a été fait par Las Casas et Pierre Martyr d'Aughiera. Passons sur l'organisation, le peuplement des colonies et sur l'administration de l'amiral ; il fut le pire des gouverneurs. Par sa faute, tout faillit sombrer dans des catastrophes. L'accueil, au retour, fut froid. Pourtant, les Rois Catholiques lui confièrent une troisième, puis une quatrième expédition.

Désormais, Christophe Colomb est un possédé. La Bible — sa Bible, à lui, car il l'interprète singulièrement — est un étau qui le serre à la gorge, ne le lâchera jamais plus. Avant de tomber dans le délire apocalyptique, il écrira encore des pages qui ne manquent pas d'une certaine grandeur romantique et qui font penser, parfois, à Chateaubriand. Mais le divorce avec la réalité est complet, définitif.

Son récit du troisième voyage débute par une manifestation d'orgueil. Le prophète se présente devant les souverains et les domine de toute la grandeur qu'il tient de Dieu.

Sérénissimes, très hauts et très puissants princes, roi et reine, nos seigneurs, la Sainte-Trinité inspira à Vos Altesses cette entreprise des Indes et, par sa bonté infinie, elle me choisit pour vous l'annoncer ; c'est pourquoi je me rendis comme ambassadeur du Très-Haut en votre présence royale...

. . . .

Malgré tous les désagréments que j'éprouvais, j'étais bien sûr que mes prédictions se réaliseraient, et je continue à être du même avis, parce qu'il est vrai que tout passera, excepté la parole de Dieu et que tout ce que je dis s'accomplira. En effet, Dieu parle bien clairement de ces contrées par la bouche d'Isaïe, en plusieurs endroits de l'Écriture, quand il assure que c'est de l'Espagne que son saint nom sera répandu.

Il est vrai qu'Isaïe a dit : « Le Seigneur annonce qu'il créera de nouveaux cieux et une nouvelle terre. » Et, dans

un autre passage de l'Écriture : « Le salut doit venir de Sion. » Christophe Colomb traduisit : « Le salut doit venir de l'Espagne. »

Nous allons, maintenant, donner de longues citations : il est des pages, les plus caractéristiques du génie littéraire de Colomb, qu'on ne peut ni analyser ni résumer. Voici un romantique et grandiose poème maritime :

Je mouillais à la pointe de l'Arenal, hors du canal ou embouchure, et je trouvais que l'eau venait de l'orient au couchant, avec autant d'impétuosité que le Guadalquivir dans ses débordements, et cela nuit et jour, sans discontinuer. Je crus que je ne pourrais ni retourner sur mes pas à cause des courants, ni aller en avant à cause des bas-fonds ; et très tard dans la nuit, étant à bord du navire, j'entendis un rugissement ou bruit terrible qui venait du côté du midi vers le navire. J'examinai et je vis la mer qui s'élevait du couchant au levant, formant une espèce de colline aussi haute que le navire et qui venait peu à peu vers nous. Au-dessus de cette élévation de la mer était un courant qui venait en rugissant avec un grand fracas, et avec ce bruit effroyable des autres courants que j'ai déjà comparés aux flots de la mer qui se brisent sur des rochers. Aujourd'hui même, je me ressens encore du sentiment que j'éprouvai d'être submergé lorsqu'ils arriveraient sur mon navire ; il passa cependant et atteignit l'embouchure ou canal où il s'arrêta longtemps. Le lendemain j'envoyai des embarcations pour sonder, et je trouvai dans l'endroit le moins profond de l'embouchure qu'il y avait six ou sept brasses de fond et que ces courants allaient continuellement, l'un pour entrer, et l'autre pour sortir. Il plut à Notre-Seigneur de me donner un bon vent, et je traversai l'intérieur de cette embouchure, après quoi, je retrouvai la tranquillité.

Christophe Colomb est devant l'embouchure de l'Orénoque qui se précipite dans l'Atlantique par sept grandes bouches et quarante issues. Il proclame qu'il est à l'embouchure d'un des quatre fleuves du Paradis terrestre qui est au sommet de la terre, laquelle a la forme d'une poire. Il invoque l'autorité de la Bible, de saint Isidore, de Beda, de Strabon, de saint Thomas d'Aquin, de saint Ambroise, de Scot et conclut :

...Je suis assuré en mon âme, que le Paradis terrestre se trouve sur ces terres que j'ai nouvellement découvertes...

Il a des visions. Dieu lui parle, Jésus-Christ lui apparaît. Il raconte ces miracles à la nourrice du prince Juan, dans une lettre de la fin de l'année 1500 :

L'espérance dans Celui qui nous a tous créés me soutient ; son secours fut toujours prompt. Une autre fois, et il n'y a pas longtemps, étant encore plus abaissé, il me releva de son bras divin en me disant : « O homme de peu de foi, relève-toi, c'est moi, sois sans crainte ! » ...Dieu me fit le messager du nouveau ciel et de la nouvelle terre dont il parlait dans l'Apocalypse par la bouche de saint Jean, après en avoir parlé par celle d'Isaïe et il me montra le lieu où on devait le trouver.

Jésus-Christ lui promet de l'or !

Les nouvelles de l'or que j'ai dit que je donnerais sont que le jour de la Nativité, étant très affligé et tourmenté par les mauvais chrétiens et par les Indiens, au moment de tout quitter pour sauver ma vie, s'il était possible, Notre-Seigneur me consola miraculeusement et me dit : « Prends courage, ne t'abandonne pas à la tristesse et à la crainte, je pourvoirai à tout. Les sept années du terme de l'or ne sont pas passées et, en ceci comme dans le reste, je te donnerai remède. »

Rentré en Espagne, il écrit le *Livre des prophéties*, composé, pour les trois quarts, de citations d'ouvrages profanes et sacrés, de la Bible surtout, par quoi il prouve que Dieu l'a élu pour l'accomplissement de ce qu'ont prédit les prophètes. La fin du monde aura lieu dans cent cinquante-cinq ans. Il faut donc se hâter, car il y a encore beaucoup à faire : recueillir des monceaux d'or, organiser une nouvelle croisade, reconquérir Jérusalem et rebâtir le Temple avant la date fatale. C'est lui, Colomb, qui trouvera les richesses nécessaires. Voilà sa mission, voilà sa grande affaire. Il en a déjà parlé ; et, de se voir si peu compris, il a poussé des cris de désespoir ; le poète qui est en lui trouve cette image d'une extraordinaire hardiesse :

L'autre affaire, la merveilleuse affaire, reste là, les bras ouverts, appelant ! On l'a tenue pour étrangère jusqu'à cette heure !

Il s'humilie pour se grandir davantage. Ce n'est pas lui qui a eu l'idée d'aller faire des découvertes ; c'est la très

Sainte-Trinité qui la lui a inspirée. Le Rédempteur lui a montré la route. Lui qui s'est vanté d'être un savant, il renie la science.

Pour l'exécution de l'entreprise des Indes, la raison, les mathématiques et les mappemondes ne m'ont servi de rien. Simplement, ce qu'avait prédit Isaïe s'est accompli.

Il n'a été que l'exécuteur des desseins de Dieu, annoncés par les prophètes.

La reine Isabelle, généreuse et pitoyable à l'excès, confie à ce possédé une quatrième expédition qui sera la dernière, celle au cours de laquelle il confisque les cartes marines de son équipage. Il veut être le seul à savoir où l'on va, où l'on est, les routes qu'on suit. C'est un secret entre Dieu et lui. Mais il y a, à bord, des gens avertis et l'on aura une relation autre que la sienne.

Et c'est toujours l'obsession biblique.

Le monde est peu de chose : sur sept parties, ce qui est sec en a six, et la septième seulement est couverte d'eau. L'expérience l'a déjà montré, et je l'ai écrit avec des citations de l'Écriture sacrée dans d'autres lettres où je parlais de la situation du Paradis terrestre qu'approuve la Sainte Église.

Mais quelles descriptions de tempêtes il écrit ! Chateaubriand et Victor Hugo ne feront pas mieux.

...J'avais déjà fait quatre lieues lorsque la tempête recommença et elle me fatigua tant et tant, que je ne savais absolument que faire. Ma plaie se rouvrit et pendant neuf jours on perdit toute espérance de me conserver la vie. On ne vit jamais la mer aussi haute, aussi horrible et aussi couverte d'écume. Le vent s'opposait à ce qu'on allât en avant, et il ne permettait même pas de gagner quelque cap ; il me retenait dans cette mer qui semblait être du sang et paraissait bouillonner comme une chaudière sur un grand feu. On ne vit jamais le ciel avec un aspect aussi effrayant ; il brûla un jour et une nuit comme une fournaise, et il lançait des rayons tellement enflammés qu'à chaque instant je regardais si mes mâts et mes voiles n'étaient pas emportés. Ces foudres tombaient avec une si épouvantable furie que nous croyions tous qu'ils allaient engloutir les vaisseaux. Pendant tout ce temps l'eau du ciel ne cessa pas de tomber ; on ne peut appeler cela pleuvoir ; c'était comme un autre déluge. Les

équipages étaient tellement harassés qu'ils souhaitaient la mort pour être délivrés de tant de maux. Les navires avaient deux fois perdu leurs chaloupes, leurs ancres, leurs cordages, et ils étaient ouverts et sans voiles...

Le 14 août 1502, il aborde, pour la seconde fois, sur la terre ferme ; mais alors il est dans l'Isthme. La réalité, la vérité, la grande découverte s'offrent à lui. Il n'a qu'à s'avancer dans l'intérieur des terres ; bientôt, du haut d'une colline, il verra un autre océan, celui qui sépare l'Asie de son chimérique Paradis. Un grand voile se déchirera. Il sera vraiment le Découvreur du Nouveau Monde, — et il le saura. Mais il s'entête dans son rêve biblique. Il croit que le mont Sapora près duquel la flotte du roi Salomon séjourna trois ans est dans Haïti. Salomon et David qui ont tiré de l'or, beaucoup d'or de cette île, en ont trouvé plus encore à Veragua. Et les trésors du Temple de Jérusalem provenaient de l'isthme de Panama : c'est dans Josèphe !

Mais Colomb tombe malade. Dieu lui parle et le réconforte dans ses souffrances.

Mon frère et le reste de notre monde étaient tous dans un navire qui resta en dedans du fleuve, et moi j'étais seul en dehors, sur une côte aussi dangereuse avec une forte fièvre, au milieu de tant de fatigues. Tout espoir de salut était évanoui. Je gagnai, dans cet état et avec effort, le point le plus élevé, appelant d'une voix lamentable les quatre vents à mon secours ; mais ce fut vainement.

C'est d'une belle allure. Quel grand romantique n'eût été heureux de faire une pareille trouvaille : un héros atteint de la fièvre, montant sur une colline et appelant les quatre vents à son secours !

Je voyais autour de moi pleurer à chaudes larmes tous les capitaines de Vos Altesses. Accablé de fatigue, je m'endormis, en poussant des gémissements, et j'entendis une voix compatissante qui me disait : « O insensé ! lent à croire et à servir ton Dieu, le Dieu de tous les hommes. Que fit-il de plus pour Moïse et pour David son serviteur? Depuis ta naissance, il a toujours eu le plus grand soin de toi... »

La voix divine tient tout un discours au malade. Elle lui parle des « clefs des barrières de l'Océan fermées jusque-là de chaînes si fortes » qu'il a reçues de Dieu, de l'Égypte, du

trône de Judée, d'« Abraham qui avait plus de cent ans lorsqu'il engendra Isaac », de Sara qui elle-même n'était plus jeune. La scène se termine ainsi :

J'étais comme à demi mort en entendant tout cela ; mais je ne pus trouver aucune réponse à des paroles aussi vraies, je ne pus que pleurer mes erreurs. Celui qui me parlait, quel qu'il fût, termina en disant : « Ne crains pas, prends confiance, toutes ces tribulations sont écrites sur le marbre, et ce n'est pas sans raison. »

Et il termine :

J'ai pleuré jusqu'à présent sur les autres ; maintenant, que le ciel me fasse miséricorde et que la terre pleure sur moi !... Qu'il pleure sur moi celui qui aime la charité, la vérité et la justice !

« Quel mortel osa jamais tenir un tel langage? » s'écrie Roselly de Lorgues, extasié devant son saint. En effet, quel mortel?...

L'Espagne des géographes, des astronomes, des mathématiciens et des hommes de l'art de la mer ne prêtait aucune attention au lyrisme déraisonnable et aux visions du Christophore. Ses voyages même ne l'intéressaient plus. Elle avait autre chose à faire que d'identifier le Vénézuéla avec le Paradis terrestre, Haïti et Veragua avec les mines de Salomon et de David. De hardis navigateurs, qui ne se soucient ni des prophéties d'Isaïe ni des opinions de Scot et de saint Isidore, sillonnent l'Océan et continuent l'œuvre de la découverte qui n'a été opérée ni par un seul homme, ni en une seule matinée, dans une atmosphère embaumée, comme celle de l'Andalousie au printemps. Les Alonso de Ojeda, les Pedro Alonso Niño, les Vicente Yanez Pinzon, les Pedro Alvarez Cabral et d'autres moins illustres sont déjà engagés dans la route ouverte par Christophe Colomb, et en trouvent de nouvelles, tandis que le grand halluciné, réduit à l'impuissance par sa chimère biblique, cherche l'entrée du Paradis terrestre, aux quatre grands fleuves impétueux...

MARIUS ANDRÉ.

Le Catalan de la Manche[1]

XX

Nous ne trouvons pas de mots pour décrire ce qui se passa parmi ces hommes, d'un côté comme de l'autre, quand ils virent le cafetier à terre, tué par une balle si mystérieuse qu'on aurait pu dire qu'elle était tombée du ciel si le ciel n'eût été aussi bleu. Il leur sembla que le soleil s'était éclipsé un instant. D'un côté, ceux de l'aire n'osaient s'approcher, de peur de se voir compromis, et de l'autre, les partisans de la grève, craignant d'être pris pour les coupables, le regardaient de loin. Seul le Catalan vint s'accroupir devant le mort, l'ausculta, l'appela, et le sentant froid et sans pouls, devint aussi pâle que lui ; il serra les dents de colère, il trembla des pieds à la tête, ses yeux s'injectèrent de sang et devaient rester ainsi tous les jours qu'il avait encore à vivre.

La nouvelle courut par le village comme une traînée de poudre. Personne ne savait comment le malheur s'était produit. Personne encore n'avait eu connaissance qu'il eût été question de faire vraiment une grève qui n'avait existé que dans la pensée du Catalan. Tout le monde demandait pourquoi, comment tout cela s'était produit et qui en était responsable. Le maître d'école, le maréchal ferrant, l'aubergiste, et quelques membres de la *Lyre agricole* étaient

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 août, 1er et 15 septembre, 1er et 15 octobre 1er novembre 1922.

consternés d'être allés au meeting ; se croyant compromis par ce seul fait, ils n'osaient sortir de leurs maisons et ils se demandaient s'ils ne devaient pas prendre la fuite, tant ils avaient peur d'être arrêtés. Il y avait des femmes qui pleuraient comme si quelqu'un de leur famille était mort ; le curé disait que c'était un châtiment, qu'il n'y avait pas à chercher le coupable et que la balle était tombée de la divine Providence.

Celle qui pleurait le plus était la Nati. Quand elle reçut la mauvaise nouvelle, il lui sembla que son cœur se brisait ou qu'on lui donnait un coup de massue sur le cerveau. Elle courut auprès de sa mère qui ne se rendit compte de rien ; elle voulait aller trouver son père, l'embrasser, le ramener à la maison ; deux voisines la retinrent. Elle se mit à trembler comme une feuille d'automne, elle voulait pleurer et, après avoir déjà versé tant de larmes elle ne pouvait plus. Enfin, Carmen, la femme du Catalan, arriva qui, trouvant la pauvre victime sans connaissance, la prit dans ses bras, la transporta dans son lit, s'assit à son chevet comme une sœur laïque et se remit à ses travaux de ravaudage : ravauder là ou chez elle, il n'y avait pas grande différence.

Cependant, le juge municipal s'était rendu à l'aire, sur le lieu du crime, pour procéder à l'enquête. En présence de deux gendarmes, il commença les interrogatoires. Personne ne savait rien. Personne n'avait été présent aux incidents. Aucun ouvrier n'avait rien remarqué, aucun n'avait entendu le coup de fusil. Il semblait, comme le répétait le curé, que c'était un événement providentiel, et, la Providence ne venant pas témoigner, le pauvre juge ne savait qui inculper. Il n'avait qu'une certitude : le mort était mort, tué d'une balle qui lui avait traversé la tempe.

N'ayant aucun renseignement qui lui permît de dresser un rapport sur les circonstances dans lesquelles le crime avait été commis, le juge du village décida d'attendre l'arrivée du juge de la ville pour que l'œuvre de la justice suivît son cours. Comme au cimetière du village il n'y avait pas de local pour les autopsies, il fit transporter le cadavre dans une pièce obscure de la mairie où l'on pourrait procéder à cette opération chirurgicale, car s'il est vrai qu'on voyait bien le trou par lequel la balle était entrée, il n'en fallait pas moins faire l'autopsie, ainsi que l'ordonne la loi, pour savoir si c'était vraiment la balle qui avait occasionné la mort.

Le Catalan qui, seul, avait fait une déclaration devant le juge, protesta contre le transport du corps de son ami — ce martyr de la Pensée, disait-il — qu'il aurait voulu faire conduire à sa maison. S'il avait pu, il l'aurait exposé sur la place du village, en un grand

catafalque, en pleine lumière, sous un drapeau rouge, pour servir d'exemple aux lâches et leur apprendre à mourir comme doivent mourir les défenseurs des libertés du peuple. Il l'aurait porté de rue en rue et de maison en maison pour demander une aumône de vengeance en faveur de son ami. S'il avait pu, il l'aurait vengé lui-même ; mais le coup de fusil était parti de l'anonyme, de cet anonyme qui fait le mal comme la grêle sans qu'on puisse se défendre contre lui.

Notre grand pacifiste commençait à douter ; il se demandait s'il est possible, par les voies de la paix, de régénérer le peuple et l'individu. Le propagandiste du bien se mettait à craindre le mal. En allant au café pour donner des conseils aux deux femmes désemparées, il lui semblait que les passants lui jetaient des regards qui, s'ils avaient pu, l'auraient tué ; qu'aux carrefours on espionnait ses allées et ses venues, qu'on le prenait pour un homme dangereux. Le plus triste est qu'on n'avait même pas de pareilles pensées. Personne ne songeait à l'incriminer ; tous croyaient que la mort était le fait d'une vengeance de joueur, ou de toute autre cause qui n'avait rien à voir avec la politique sociale.

Au café, devant le tableau de tristesse et de désolation que la maison était devenue, se rappelant le temps où il avait été employé par Ignace comme garçon, il se mit au comptoir et servit les clients en attendant que la Nati se consolât un peu du grand malheur qui l'accablait et pût prendre la direction de l'établissement. Les paysans y venaient toujours, comme avaient dû y venir leurs ancêtres de tous les temps depuis la création de la Manche, comme si rien ne s'était passé. Après avoir demandé où en était l'affaire du défunt patron, ils se mettaient à jouer aux cartes conformément à une coutume qui devait remonter aussi à la préhistoire. Si l'excitation du cerveau ne l'avait empêché de voir les choses comme elles sont, notre Catalan se serait rendu compte de ce qu'il peut arriver de plus triste à un apôtre : ne plus être pris au sérieux. On haussait les épaules et on évitait de discuter avec lui.

Lui, tout bouleversé qu'il était, et persécuté par lui-même, il eut tout à coup une idée lumineuse. Puisque la main des réactionnaires avait tué son ami, qu'il n'y avait aucune inscription lapidaire pour rappeler à la postérité la mort héroïque d'un compagnon et le premier sang versé pour la libération consciente des intellects enfoncés dans ce bourbier des siècles, puisqu'il fallait l'enterrer dans une tombe où il serait peut-être oublié, il fallait au moins que l'enterrement fût une manifestation populaire, le dernier acte de révolte contre la vie future. Il fallait tirer profit de ce qui restait du défunt :

la Matière sans la Force, et l'accompagner civilement à la dernière évolution afin que le mort fût une « éphéméride » marquée dans le calendrier de l'avenir de cette Manche.

— A cette manifestation de paix, dit-il aux clients et à ceux très rares mais bienvenus qui voulurent l'écouter, nous nous compterons ! Nous saurons qui nous sommes ! Nous dresserons la liste civile de ceux qui sont libres de pensée ! Nous connaîtrons les douteux ! les arriérés ! les hypocrites ! Nous saurons combien il y a, ici, d'âmes qui croient qu'elles n'ont point d'âme ! Et, en un groupe compact, comme un seul corps, sans symboles ni curés, nous formerons une barrière de prêtres du civisme, consciente, ferme et raisonnée ! J'espère que vous viendrez, compagnons !

Et les compagnons, pour ne pas discuter, lui répondaient : « Suffit... nous y serons. » Aussitôt il commence à tirer des plans, à préparer le cortège, à choisir, à méditer un discours social qu'il prononcerait devant la fosse, lorsque arrive le vicaire qui avait son plan aussi : faire l'enterrement comme à l'accoutumée, avec la croix et l'enfant de chœur, en passant par l'église, ne fût-ce que pour ne pas donner un scandale devant toute la population. Et une fois de plus, pour la dernière fois, éclata l'opposition entre l'Église et la Maison du Peuple, le missel et la linotypie, les ruines plateresques et les constructions en ciment Portland.

En entrant, le vicaire dit à notre Catalan qu'il venait pour causer avec la femme et la fille du défunt. Se doutant de quoi il s'agissait, il répondit, les yeux enflammés, que ce n'était pas aux femmes qu'il fallait s'adresser mais à lui, lui qui, étant le dépositaire des idées du mort, l'était aussi du reste : de la Matière sans Force.

— Le mort, lui répond le vicaire, n'avait pas rompu avec l'Église ; il ne fréquentait pas les sacrements, mais il ne se livrait à aucun acte d'hostilité contre elle. L'Église est grande, elle pardonne. Demain, avec la croix et l'enfant de chœur, j'accompagnerai le corps de votre ami.

— Demain, vous n'accompagnerez ni lui, ni moi, ni personne ! s'écrie le Catalan furieux. Nous irons seuls ! Nous irons, nous autres ! Lui, l'ami, parce qu'il est devenu un atome ! A son enterrement il n'y aura que des laïques, avec moi qui suis déterministe.

— Qu'est-ce que cela? demande le vicaire avec un sourire aux lèvres.

— Je suis déterministe et moniste.

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est? je vous le demande.

— Le monisme est notre religion à nous qui cherchons au moyen de la raison les trois idéals : Vérité, Beauté, et Vertu ! répond le

Catalan comme s'il eût chanté une absoute de chevalerie laïque. C'est l'unique religion prouvée par la science. C'est ce qui vous tuera, vous autres, sachez-le! C'est l'au-delà. L'éternité mesurée des énigmes de l'univers, par Haeckel! Par notre grand Haeckel! Voilà ce que c'est que le monisme!

— Cet Haeckel est un fanatique, dit le vicaire.

— Et les vôtres? réplique le Catalan.

— Les nôtres, non! Ce sont des hommes de foi.

— Et les nôtres, de *comprobation*. Je ne crois qu'à la science. Je ne suis assailli par aucun doute, je n'ai jamais douté.

Et il mit la main sur son cœur. Le vicaire essaya de le calmer.

— Vous êtes un homme sincère, lui dit-il; la sincérité est une force, mais non un guide.

— Je suis pour l'Idée!

— Comment dites-vous?

— Je dis que je suis pour l'Idée.

— Et qu'est-ce que l'Idée?

— L'Idée, c'est... l'Idée. C'est... la foi.

— Sainte parole! Enfin nous sommes d'accord sur un point.

— Non! nous ne le sommes pas et nous ne le serons jamais. Vos livres et les miens ne sont pas dans la même voie! dit le Catalan en se levant.

— Ne parlons pas des livres, et laissons ces discussions qui n'en finiraient jamais. Je vous confirme notre résolution d'accompagner votre ami, que Dieu veuille accueillir en sa gloire.

— Mon ami n'est pas dans la gloire et vous n'irez pas à son enterrement! réplique le Catalan hors de lui. Je sais que demain on me tuera, que je serai livré aux bêtes qu'on a réunies dans un enclos; mais je mourrai en tuant! Oui, en tuant, pour une noble cause, pour la libération des consciences! En tuant pour cette Idée dont vous dites que vous ne savez pas ce que c'est, mais que je sens dans mon Tout!

En entendant ces cris, ces menaces de mort, ce « mon Tout », le vicaire crut prudent de prendre son chapeau et de s'en aller. Sur le pas de la porte il s'arrêta et dit au Catalan :

— Du calme, du calme! Je ne veux pas de scandale. Ai-je parlé de vous tuer? Mais prenez garde au châtiment céleste. Tout se paie. Adieu. Ah! un conseil : soignez-vous!

— Merci.

— Adieu. Et soignez-vous!

Cette nuit-là, le Catalan ne put se reposer. Le rêve qu'il eut fut si magnifique, tellement immense que, tandis que ses yeux se fer-

maient, son imagination l'enflammait et l'exaltait. On avait transporté le corps du cafetier dans une Maison du Peuple colossale comme une grande gare et symétrique comme une caserne. On avait posé le cercueil sous une claire-voie au milieu de cent drapeaux rouges et un rayon de lumière verte descendait d'un nuage sur le front d'Ignace transformé en symbole. Dans le fond des milliers de trompettes jouant l'*Internationale* appelaient les ouvriers de tous les pays du monde qui arrivaient et entraient dans la nef sous des arcs de triomphe faits d'étoiles et de niveaux. L'enterrement commence. Une procession d'Asiatiques formée de milliers d'Européens, une foule d'Américains, d'Africains et d'Océaniens défilent comme des automates et, à part la couleur du visage, tous se ressemblent : la même démarche, le même vêtement, la même casquette brillante, la même physionomie d'ouvriers qui ont travaillé un nombre d'heures égal et chronométré, et ont la même mesure et le même degré d'intelligence. Derrière, venaient mille enfants du même âge qui, d'un pas de gymnastique rythmique allaient, jetant chacun une fleur de papier découpé à la machine. Toutes les deux minutes exactement et derrière les enfants, le mort dans un char-fourgon-automobile, d'une austérité parfaite : une ancre, une cheminée, l'enclume, la roue dentée, la ruche d'abeilles et la palette ; avec l'ordre et la symétrie dont ils illustrent les factures, ces dessins formaient l'ornement du char qui précédait les femmes. Celles-ci, qui marchaient aussi en procession, vêtues comme des suffragettes, chantaient un grand hymne au suffrage universel. On arrive enfin au cimetière où l'on brûle le cafetier. On se partage ses cendres avec une symétrique égalité. Enfin, tous, avec le même ordre, s'en allaient en Asie ou en Amérique incinérer un autre compagnon mort aussi pour la Cause.

Ce rêve le plongea dans un tel vertige qu'à son réveil, lorsqu'il alla à l'enterrement, qu'il avait obtenu des autorités la permission de faire civilement, il était si bouleversé qu'il ne savait plus si le rêve était ce qu'il avait vu pendant la nuit ou ce qu'il commençait à voir ; car — ô désillusions de la mort pour ceux qui sont encore en vie, ô froide réalité qui glace les images créées par l'imagination ! ô vérité, cruelle vérité qui arrache les voiles sacrés pour nous montrer tant de laideurs ! — il n'y avait ni trompettes, ni cantiques, ni ouvriers, ni théories de vierges, pas même de simples dévots ! Personne ! Le pauvre cafetier s'en allait bien civilement, mais bien peu accompagné, et si le Catalan en avait décidé ainsi « pour se compter », le compte était vite fait : deux fossoyeurs, lui, les deux jeunes gens du meeting, deux amis de ceux-ci, deux autres qui avaient apporté

des guitares parce qu'on leur avait dit que les enterrements civils se font en musique et qui, par pudeur naturelle, n'osèrent pas sortir les instruments de leurs taies ; total : neuf personnes, car dans un enterrement le défunt n'entre pas en compte.

En route, pas de protestations non plus. Tout en cheminant, le Catalan regardait d'un côté et de l'autre, espérant voir, du moins, la révolte de la vieille conscience contre la Raison. Pas même cela ! Personne ne protestait, personne même ne s'arrêtait. Personne ne se trouvait pour remarquer que c'était un enterrement civil qui passait. Tout le monde devait être occupé à battre le blé, à veiller sur cette terre qui ne donnait pas assez de fruits pour vivre à ceux qui l'arrosaient de leur sueur ; car les chemins étaient déserts comme ceux d'un village abandonné dont toute la population aurait émigré en Amérique. Ceux qui suivaient le cercueil paraissaient plutôt des curieux que des manifestants. L'enterrement était pauvre, triste, d'une si insignifiante tristesse que le Catalan, sentant le froid envahir jusqu'au brasier de son cerveau, allait murmurant : « Lâches ! Imbéciles ! Esclaves ! Tout pour toi, peuple ! Tout ce que nous faisons est pour toi ! Et tu ne t'avises même pas que nous passons ! Tu ne fais aucun cas de ceux qui t'aimaient ! S'il te faut encore des victimes, nous voici ! Ne me plains pas, prends-moi ! Je te jure que je saurai être un martyr ! » Et, jetant des regards de tous côtés, avec la peur d'être poursuivi, et découragé de ne pas l'être, on arrive au cimetière.

Le cimetière de Cantalafuente était poussière, comme tout le reste, avec, en plus, celle qu'on y apportait. La terre y paraissait faite aussi d'ossements calcinés, elle était aussi pauvre et dépouillée d'arbres : pas un plant, pas une touffe d'herbe, pas un de ces petits cyprès maigres et déliés que surmonte un plumet de verdure, de ceux qui ne peuvent vivre qu'au pied de la mort. Rien que le soleil, un soleil brûlant, enfermé entre quatre murs au milieu de croix, de tombes et d'ossements qui, en s'effritant, prenaient la couleur de la Manche.

Les fossoyeurs creusèrent un trou contre un des murs, à l'écart des autres tombes qui étaient en terre bénie. Lorsqu'ils y descendirent le cercueil, le Catalan dut comprendre combien loin de tout on ensevelissait son ami, dans cette plaine sans arbres, dans ce coin sans fleurs, contre ce mur sans mousse, dans cette terre si étrangère, car lui, le farouche sans-patrie, il dit à l'un des deux jeunes gens : « Comme c'est loin ! Comme c'est loin de son pays ! » Et deux larmes coulèrent de ses yeux.

Deux larmes qui furent les dernières ; ses yeux étaient encore plus

injectés de sang; il embrassa les deux jeunes gens qui l'avaient suivi sans défaillance et il leur dit :

— A vous, maintenant! Je suis fatigué de faire le bien au moyen de la fraternité et de l'amour de l'humanité! L'humanité est anonyme... elle doit se réveiller avec l'anonyme...

Et il resta rêveur... disant des noms inintelligibles.

XXI

Les premiers mois qui suivirent la mort du cafetier furent sombres pour le moulin. Les plaines de la Manche avaient perdu leur peu de verdure et elles étaient si sèches et si pauvres avec leur couleur d'ossements qu'on aurait dit que la terre était toute dépouillée. Comme, faute d'arbres, il n'y avait pas de chute de feuilles on ne s'apercevait de la venue de l'automne qu'à la solitude, au silence, à la froideur des mottes de terre qui commençaient à se geler et prenaient un aspect de pierres. Vers le soir, on voyait passer dans le ciel des bandes de corbeaux qui se perdaient dans l'infini de l'horizon. Le village paraissait se contracter et les ailes du moulin attachées au sommet de la tour tremblaient comme de grands oiseaux qui se seraient arrêtés dans un désert. C'était un automne qui arrivait sans vêtements pour se couvrir.

Au village, comme auparavant, comme l'année précédente, comme toujours, rien n'était changé. Tout au plus quelques poignées de moins de poussière sur les murs de pisé, quelques pierres de plus qui étaient tombées de l'église, quelques nids d'hirondelles de plus sous les barbacanes, quelques rides de plus au visage brun des hommes; tout le reste, comme immortel. Pas un sillage, pas une empreinte de pied qui signalât au voyageur que là vivait un apôtre qui voulait réformer les lois des créatures.

L'affaire du mort était morte par manque de témoignages, morte de consomption, d'oubli, de maladie et de lassitude. On en était arrivé à ne plus même inculper la divine Providence. Entre mourir de vieillesse ou d'un coup de fusil il n'y avait qu'une différence : dans le second cas, la mort était plus prompte. Vivre un peu plus longtemps, *pourquoi?* Ce *pourquoi* régnait en maître à Cantalafuente; les jours étaient des grains d'un chapelet qu'on égrenait sans prier.

Le maréchal ferrant présidait toujours, à la *Lyre agricole*, le même nombre de membres du cercle et faisait retentir aux mêmes heures la plainte douloureuse de l'enclume; le maître d'école continuait d'enseigner aux gamins ce que ceux-ci voulaient apprendre, c'est-

à-dire peu de choses et mal apprises ; les enfants de M. Prepedigno continuaient de présenter à leur père des verres de ce vin qui ne finissait pas non plus ; don Juan-Antonio Ruiz y Pérez de Castrovido devenait un lierre ou une mousse collée à son palais, le lévrier un dragon et Mme Dionisia l'olivier muet de ces nobles ruines ; le médecin allait visiter les mêmes malades qui avaient toujours la même maladie ; chez l'apothicaire on recevait des cordiaux et de bons conseils, les conseils pour vivre en ce monde et les cordiaux pour s'en aller dans l'autre.

Après le malheur qui l'avait laissée quelque temps dans la prostration, Nati finit par reprendre courage ; elle se redressa comme si elle sortait d'un songe, soit que son cœur lui eût dit que son Joanet, une fois fatigué de toréer, reviendrait dans ses bras, soit que, voyant sa mère toujours si malade qu'elle n'était plus de ce monde, elle prît conscience de ses devoirs. Elle prit la direction du café. Et c'était un beau spectacle que celui de cette jeune fille, brune et svelte comme un jonc, installée au comptoir et servant les clients, les mêmes hommes qui, religieusement, traditionnellement, de père en fils, venaient faire la même partie de cartes, toujours assis aux mêmes tables. Quant au moulin, vu du dehors, il avait l'air du phare éteint sur une mer desséchée et, à l'intérieur une barque échouée dans une glacière de terre.

Frascuelo, Frascuelo lui-même n'y allait que rarement, quand il ne pouvait dormir contre le mur civil où reposait le pauvre Ignace. La femme du Catalan ne cessait de penser à son fils dont elle entendait conter merveilles mais qui n'était plus là pour la caresser ; elle vivait, les yeux dans le vague, dans l'attente de bras qui ne venaient point. Quant au Catalan, naguère si hardi, il passait tout son temps près de la meule, immobile, la regardant tourner sans la voir.

Le Catalan, maintenant, souffrait de la misère, ce qui ne lui était jamais arrivé. Il avait de moins en moins du travail. On avait conté tant d'hérésies sur son moulin qu'il finissait par avoir une légende et que beaucoup le fuyaient. Quand un lieu a une légende il appartient plus aux araignées qu'aux travailleurs, et quand un homme est dans la misère il n'est pas loin de passer pour un fou.

On le tenait pour fou ; pour un fou qui n'a pas su s'arranger ; c'est la forme de folie que le peuple est le moins enclin à pardonner. Comment ! Il avait son fils destiné à devenir un phénomène de la tauromachie, à gagner plus d'argent qu'il n'y en avait d'enterré dans le palais, et il l'abandonne, et il n'avait pas même eu le cœur d'aller le voir toréer quand tant d'autres pères, à sa place, y seraient allés à genoux et pieds nus ! Ayant loué un moulin à l'homme le plus riche

du village, il avait eu l'audace de se dresser contre lui au lieu de lui prodiguer des marques de respect ! Pouvant suivre les bons exemples qui se présentaient partout à lui, il prêchait des sermons qui n'étaient ni pratiques ni chrétiens ! Pouvant pénétrer dans les maisons des riches, il les fuyait comme la peste ! Lorsqu'un homme pourrait bien vivre en gagnant de l'argent, s'il n'en gagne pas sans que ce soit la faute des autres, c'est la sienne propre : il s'est fermé lui-même les maisons prudentes où il aurait pu trouver protection.

Le Catalan passait pour un fou ; mais sa folie n'était pas dangereuse. Elle aurait pu l'être si on l'avait écouté. Mais personne ne prêtait la moindre attention à ses propos. Les livres de chevalerie qu'il avait lus si passionnément n'avaient servi qu'à le troubler ; ils avaient donné une fleur mais non des fruits. Au bout de quatre ans de lutte, non seulement il n'avait pas délivré ses disciples de ce milieu, mais le milieu l'avait étouffé, lui volant ses journées et ses années, lui volant jusqu'à son fils unique pour le lancer dans la lutte contre les bêtes fauves. Or, c'est de ce fils que devait lui venir le coup mortel qui achèverait d'égarer sa raison.

Joanet poursuivait sa carrière de *torero* à travers bourgs et villages de la Manche, tombant ici, se relevant là, porté, un jour, en triomphe, le lendemain injurié, lapidé, moqué. Il ne songeait qu'à se venger, à avoir l'occasion de dire à Nieves : « Tu m'as trahi, tu as préféré un autre à cause de la grâce de son jeu dans l'arène, mais je te prouverai que le courage vaut plus que l'ingéniosité, et que devant un cœur brave ce n'est l'ingéniosité qui triomphe ni la trahison ». Ce jour tant désiré arriva enfin : les deux rivaux, jadis si amis, Joanet et Faustino, étaient engagés pour toréer ensemble.

La lutte eut lieu dans un bourg à une heure de chemin de Cantalafuente. Tous les habitants de notre village y allèrent, précédés de Frascuelo. Tous y étaient, à l'exception des parents, qui n'avaient pas été avertis. Il y avait les autorités, les membres de la *Lyre agricole*, et ceux de toujours, et tous ces amateurs villageois que nous avons rencontrés au cours de cette histoire. Et surtout elle y était, Elle. Elle y était, vêtue d'un manteau et d'une robe de soie et réfléchissant dans ses yeux toute la vie de l'arène ; elle y était comme un rayon de soleil, comme une reine, comme la fleur naturelle des taureaux pour la conquête de laquelle deux hommes allaient jouer leur vie.

Faustino fut merveilleux. Le mot *toréer* ne suffit pas pour exprimer ce qu'il fit. La cape en main, il se moqua du taureau, le tourna en dérision et le laissa tout honteux. Jamais jeune Apollon ne trouva des poses d'une plastique aussi belle que celles du fils de l'auber-

giste. Jamais Bacchus n'avait couru avec autant de grâce et de légèreté que cet enfant de la Manche, et jamais en aucun jeu olympique on n'avait vu une jeunesse plus radieuse de beauté que sur cette place de village. Le public criait d'admiration. L'arène s'emplissait des éventails, des casquettes et des chapeaux qu'on lançait au jeune torero. Il y avait des amis qui s'embrassaient. Il y avait des hommes qui faisaient des ovations à tout ce qui leur passait par la tête : au vin, à l'alcade, au taureau, à la vache, à la famille. La danseuse, assise sur un banc qui lui servait de trône, était si resplendissante qu'une clarté émanait d'elle, tandis que Joanet, accoté à la barrière, pâle d'émotion et de jalousie, semblait dire : « Attendez un peu ! Je ne vous ferai pas des filigranes, moi... Mais vous saurez ce que vaut le sang d'un homme qui a de la dignité et qui méprise la vie ! »

Ce fut enfin son tour. Sa manière de toréer, comme une cérémonie liturgique, fut empreinte de la plus grande dignité. Devant le taureau il restait ferme, immobile, comme s'il exigeait que l'animal lui demandât pardon ; quand la bête fauve avançait, il la regardait et il semblait que ce regard suffisait pour qu'elle reculât comme en lui rendant hommage. Il y eut un moment où par dépit il lança sa cape contre la barrière et, la poitrine ouverte, ne voulut pas d'autre défense que son courage et son air impérieux. Le peuple surpris, au comble de l'admiration, se taisait comme à la messe. Il devinait que le cœur du jeune torero préparait quelque geste incompréhensible, il voyait le péril, pressentait la tragédie qui venait, silencieuse, et il retenait son haleine.

Le fils du propagandiste crut que c'était de l'indifférence ou de l'ingratitude. Il saisit l'épée, marcha droit au taureau, lui fit deux passes de *muleta;* puis, ne voyant plus que la danseuse qui riait nonchalamment, il la regarda comme pour prendre congé d'elle et lui offrir sa vie ; il resta immobile, raide, attendant que vînt le taureau.

Un cri monta de la place et l'on vit le pauvre torero saisi au-dessous du cœur ; il avait plongé l'épée jusqu'à la garde mais le fauve lui avait enfoncé sa corne jusqu'à l'âme. Les spectateurs hurlaient ; quelques-uns prirent la fuite. On vit un pauvre boiteux courir derrière le taureau puis rouler dans la poussière ; mais l'animal vainqueur fit le tour de l'arène comme pour montrer un trophée de guerre, jusqu'à ce que, acculé dans un coin, il vacilla sur ses jambes, tomba en vomissant des caillots de sang.

Joanet vivait encore. Frascuelo désespéré, pleurant, criant et tremblant, lui déchira la veste. Il avait une blessure à la poitrine, mais il disait qu'il n'avait rien et voulait continuer la course. Le médecin, qui était accouru, ne savait que faire ; il introduisait la

sonde dans la blessure, la bandait, la débandait et demandait où il fallait porter le blessé. Frascuelo criait qu'on devait le porter au moulin, qu'il avait vu beaucoup de blessures semblables et qu'il se chargeait de le soigner. Tout le monde fut de cet avis ; on alla chercher une charrette sur laquelle Joanet fut hissé. Si impossible que cela paraisse, la course continua et, pendant que le blessé, accompagné de deux amis et de Frascuelo, était ramené au village, on entendait des applaudissements s'élever des gradins de l'arène.

Le chemin fut un calvaire. Jamais les plaines de la Manche n'avaient vu une charrette plus désolée et plus triste, et jamais un fils ne retourna à la maison paternelle d'une manière plus douloureuse. La mère versa un torrent de larmes : toutes celles de l'espoir et de l'absence qui n'avaient pas encore coulé, toutes celles que son cœur réservait pour le retour de l'enfant, toutes celles que lui arracha la vue de la blessure ; elle pleurait de désespoir et de joie, mourante et vivante à la fois, elle pleurait de revoir son fils et elle pleurait de la peur de le perdre. La Nati, qu'on était allé aviser, vint en courant au moulin ; il semblait que tout le passé s'était effacé de son souvenir, que ce Joanet n'était pas celui de jadis, un fiancé, mais son mari, et elle l'embrassait de tout son cœur. Le père, notre Catalan, embrassa aussi son fils, puis il le regarda sans le voir et se mit à proférer des phrases incohérentes que personne ne comprenait : la Force pouvait disparaître, la Matière resterait... L'évolution super-organique finirait par triompher... Les cellules finiraient par se réunir... Puis, serrant les poings : « Les livres le disent bien... L'anonyme... Il faut détruire l'anonyme ! »

Cependant, Joanet souriait, regardait tous les visiteurs, disait qu'il serait bientôt guéri et, pour calmer sa famille, ajoutait qu'il renoncerait à la tauromachie. On le porta sur le grand lit. Frascuelo s'assit à ses pieds comme un chien fidèle. Le médecin vint le voir ; tout le village défila dans la chambre. Un torero blessé, dans ce Cantalafuente, cela ne s'était jamais vu. Si quelqu'un s'en occupait, qui sait si un journal illustré de Madrid ne publierait son portrait avec ses amis autour de son lit ! Le maître d'école était tout en larmes ; les membres de la *Lyre agricole* venaient, tour à tour, lui tenir compagnie ; l'alcade envoyait un messager au nom du conseil municipal. A cause du fils on pardonnait les folies du père.

Au bout de quelques jours, le malade allait beaucoup mieux, sa blessure se refermait. Frascuelo parcourait le village, répandant la bonne nouvelle et expliquant aux amis comment l'accident s'était produit. La Nati, le cœur tout à la joie, volait du café au moulin, pareille à une hirondelle. La mère, près du lit, comme une doulou-

reuse au pied de la croix, se remettait à ravauder, et le Catalan, près de la meule, ne disait plus d'incohérences. On croyait la guérison certaine ; mais, hélas ! la mort veille toujours, et quand elle veut saisir une proie rien ne la retient, elle n'écoute ni l'amitié, ni l'amour, ni les plaintes d'une mère. Sans qu'on sût pourquoi, la blessure s'enflamma de nouveau et la fièvre revint. Le médecin accourt, la mort aussi et c'est elle qui l'emporte. Elle se saisit de cet enfant qui n'avait fait pas d'autre mal que s'enivrer d'amour et délirer de gloire.

Cris, pleurs, désespoir. Cœurs qui s'arrêtent de battre, yeux voilés par les larmes, âmes qui tremblent. Les hommes, les femmes, tout le monde vient au moulin. La fontaine d'amour de cette mère qui s'était tarie pour toujours, le nid d'illusions de la Nati emporté par le vent, furent le triste épisode de cette courte histoire, pendant que le père criait : « On me l'a pris, on me l'a volé ! On m'a volé jusqu'à mon fils ! L'anonyme ! C'est l'anonyme ! »... Le lendemain, l'enterrement.

On demanda au Catalan de la Manche s'il voulait que la croix l'accompagnât.

— Civil ! cria-t-il. Moi, je ne me plie pas. Que ceux qui ne veulent pas venir ne viennent pas ! J'irai seul ! Si on me l'a volé quand il était en vie, maintenant il est à moi et il peut servir d'exemple !

Et il y alla presque seul. En apprenant que l'enterrement serait civil, on s'abstint, soit par croyance, soit par crainte, de l'accompagner. A part les deux fossoyeurs, Frascuelo et les deux jeunes gens qui étaient la graine de martyrs restant dans le village, pas un de ceux qui, la veille encore, manifestaient leur enthousiasme, ne suivit le convoi.

Joanet fut enterré à côté du cafetier. La Nati pouvait, désormais, pleurer à la fois sur le corps de son fiancé et sur celui de son père.

Frascuelo, agenouillé, tira son scapulaire et le posa sur le cœur de son disciple. Et ce fut tout ; le père, le pauvre exalté, ne pouvait plus parler.

Le jour suivant, au moulin, le Catalan de la Manche fit un paquet d'émigrant pareil à celui qu'il portait à son arrivée à Cantalafuente. Il dit à sa femme : « Allons ! » et elle, comme toujours, le suivit sans lui demander où ils allaient.

.....Où vont-ils? Personne ne le sait. Dans ces immenses plaines tout est chemin. Ils vont guidés par une pensée que les livres de chevalerie et les apôtres de la régénération sociale ont fait jaillir. Je vous dirai seulement que si, un jour, vous entendez dire qu'un Catalan a lancé une bombe... anonyme sur une foule d'anonymes, puis s'est rendu pour être exécuté, il ne faudra pas vous étonner que ce soit

le Catalan de la Manche... Ne vous étonnez pas, non plus, qu'après leur départ, Frascuelo ait coupé les cordes des ailes du moulin qui avaient été retenues quatre ans par les chaînes du Progrès, qu'il ait déployé toutes les voiles et se soit couché à leur ombre.

Les antennes vont, tournant, cadencées et solennelles, devant cette immensité, comme si rien ne s'était passé ; et cette horloge à vent, cette rose blanche du désert reprend le cours habituel et séculaire de l'existence selon le rythme de la Manche.

Santiago Rusiñol.

(Traduit du catalan par Marius André.)

FIN

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE COUP D'ÉTAT FASCISTE

La politique ne craint vraiment pas la concurrence des romans d'aventure. Quelle richesse d'invention ! Quels retours ! Quelles mises en demeure ! Quelles évasions !

Rappelez-vous l'Italie de 1920. Giolitti, le représentant-type peut-être de ce matérialisme radical, autoritaire et sceptique, patient et avide, cynique, — borné, — est revenu au pouvoir à la faveur du défaitisme ambiant. L'Italie, fourbue de son effort, désillusionnée, amère, *amarissima*, se déchire la poitrine, comme une vocératrice orientale. C'est l'année de la grande peur aux bourgeois. L' « ouvrier » gouverne.

(Ce qu'on appelle un gouvernement ouvrier consiste en deux gestes. Premier geste : parler à tout propos, et hors de propos, du *travail* et des travailleurs, comme si tout le monde à l'heure qu'il est ne travaillait pas. Deuxième geste : diminuer l'effort, le travail réel. Proclamer le droit au loisir, exiger une perpétuelle augmentation de salaire. Trouve-t-on autre chose au fond du socialisme et du travaillisme?)

En Italie, le « travail » bat son plein, c'est-à-dire que la grève générale sévit du haut en bas. Les petits boutiquiers, affolés par la menace, par les pillages, ferment leurs échoppes et en remettent la clef aux *Bourses du travail* triomphantes. Les usines sont occupées. Giolitti se croit très actif en ne faisant rien, en laissant faire. La lire

dégringole. Le marasme s'étend. La vie chère devient plus chère. Bref, c'est un gouvernement *ouvrier* dans toute sa splendeur.

Un esprit de folie parcourt la péninsule de Turin à Palerme, de Naples à Venise. Les catholiques, au lieu de réagir, prennent la suite du cortège, le devancent même et agitent le drapeau rouge. Miglioli est un bolcheviste ensoutané. Grave symptôme : il a au Vatican de Benoît XV ses grandes et ses petites entrées. Le pape lui sait gré d'avoir, presque seul, fait écho en 1917 à ses propositions de paix. Les forces de gauche en profitent pour décrire au Saint-Père une Italie dans le goût de Jaurès, irrésistiblement « avancée ». On occupe les grandes propriétés au chant des cantiques, ou presque.

La force de redressement, qui allait infliger au socialisme la défaite la plus sanglante qu'il ait jamais soufferte, au point que peut-être on datera du fascisme le déclin de ce mouvement dans l'Europe occidentale, était pourtant organisée depuis 1915.

C'est en effet à cette date qu'il faut remonter pour rencontrer les *fasci d'azione*, dressés contre le neutralisme plus ou moins germanophile, en faveur de l'intervention guerrière. Ils se sont colletés, le 1er mai, avec les agents des Empires centraux et le sang a coulé. Bientôt, grâce à eux pour beaucoup, l'Italie prend part à la lutte.

N'est-il pas remarquable que les hommes d'action les plus en vue de l'Italie contemporaine soient deux intellectuels? On ne refusera pas, je pense, ce double titre à Gabriel d'Annunzio. On ne le refusera pas davantage à Benito Mussolini. Cette révolution, qui écarte la pensée moderne des voies du moindre effort socialiste, instaure un type entièrement nouveau. Elle donne raison aux écrivains qui consument leurs forces à fabriquer d'abord des idées justes : une fois le moral guéri, l'acte sain jaillit comme un éclair.

L'aventure de Mussolini a d'autant plus de signification qu'avec lui la débâcle du socialisme affecte ses deux aspects, externe et interne. En 1914, Mussolini était socialiste ; mieux : il dirigeait l'*Avanti*. Le parti ne le suivit pas dans son évolution. Il dut quitter son journal, fonder le *Popolo d'Italia*, pour pouvoir exprimer enfin en liberté les idées qui s'imposaient à son intelligence. On sait qu'il s'engagea, fut blessé : le pendant exact de d'Annunzio.

Jusqu'ici l'histoire de cet homme n'offrait rien de très original et nous lui trouverions des symétries en Angleterre, en Allemagne, en France. L'extraordinaire commence en 1919, avec la vague de défaitisme socialiste : le parti *officiel* était passé de 42 000 à 100 000 membres, la C. G. T. de 300 000 à 1 200 000, l'*Avanti* écrivait : « Vaincue et justement parce qu'elle est vaincue, l'Allemagne

tend à devenir l'arbitre des destinées du monde. » Le germanophile don Sturzo fondait le *popolarisme*, conçu comme une dérivation sournoise du socialisme. Quand la Chambre s'ouvrit, trois cents députés crièrent : *Vive le roi*, mais cent quatre-vingts hurlèrent : *Vive Lénine*. Les collectivistes se crurent à Moscou. « Malheur, écrit un publiciste, à ceux qui portaient un uniforme ou qui voyageaient en automobile. A Milan on insulta des officiers ; on en dévêtit un pour le mieux bâtonner ; tout ce qui était habillé avec décence pouvait être molesté. » Les catholiques crurent habile de hurler avec les loups. En août 1920, Giolitti répondit aux industriels, qui montraient leurs usines où flottait le drapeau rouge : « Je reste neutre. » Et cet homme, qui passe pour très fort, démontrait, pour la seconde fois, qu'il ne comprenait absolument rien aux grandes crises.

Renan a dit quelque part que, lorsque deux peuples s'affrontent, le but secret de l'antagonisme est de faire passer, de façon ou d'autre, dans celui des deux qui en est diminué, les qualités de l'autre. Les contestations civiles n'échappent pas à cette espèce de loi. Quand un État ne remplit pas son rôle, — et c'était le cas de l'État giolittien, — il se constitue en dehors de lui un organisme quelconque pour assumer ses fonctions.

Le *fascio* joua ce rôle dans l'Italie de 1920. Comme la situation comportait d'étranges recoupements ! On en voulait à Nitti, à Giolitti d'avoir sacrifié les intérêts du pays à Fiume, en Dalmatie. En même temps on leur reprochait d'avoir toléré l'expédition de d'Annunzio, puis de l'avoir brutalisé avec le général Caviglia. Le mépris d'esprits fiers pour l'incompétence socialiste s'ajoutait à ces sentiments déjà complexes. On exigeait un « État moins veule » en face des inepties bolchevistes.

La lutte s'était engagée dès 1919 entre le communisme quasi gouvernemental et le *fascio*. Bourgeois, aristocrates, patriotes, officiers mécontents, se cherchaient dans d'épaisses ténèbres. Çà et là s'organisaient des milices pour assurer les services publics perpétuellement paralysés par la grève générale. Cheminots et postiers, au début de 1920, s'étaient par trop moqués du monde. On en avait assez. Le retour des *arditi* de Fiume précipita ce vaste mélange autour de ses multiples noyaux.

Nous pouvons à cette date déjà regarder en arrière. Cette guerre, qui avait failli perdre l'Italie, la sauve. En tout cas, elle occupe tout le fond de la perspective fasciste : Mussolini, le *Popolo d'Italia*, l'intervention, d'Annunzio, Fiume, les *smobilizzati*, tout cela, qui fait les trois quarts du fascisme, tout cela sort de la guerre. L'autre quart, qui va prendre bientôt une importance inouïe, la lutte contre

le communisme, en sort également, par ricochet, puisque le communisme, c'est le défaitisme, c'est Lénine, c'est l'informe lassitude de trois années de combats. De tous les pays vainqueurs, c'est sans doute l'Italie que la guerre a le plus influencée.

Des luttes nationales on avait obliqué presque insensiblement aux luttes civiles. Trieste se soulevait, les Pouilles s'insurgeaient. Le 1er mars 1921, à Florence, des bombes furent lancées sur un cortège patriotique, tuant deux personnes. Le soir, à la tombée de la nuit, un groupe de fascistes se rendit au syndicat des cheminots, dont le chef, un communiste bon teint, Spartacus Lavaguini, se trouvait là : ils lui brûlèrent la cervelle. C'est ainsi, *et non autrement*, qu'en dix-huit mois, les fascistes se débarrassèrent de la vermine bolcheviste.

Leurs gestes se feront plus fréquents ; leur action s'étendra ; leur nombre se multipliera ; le type de leur action était établi *ne varietur*. Sorel, qui eut tant d'influence en Italie, Sorel, qui, avant 1914, espérait tout du socialisme italien, avait-il prévu ce détour? Il disait, avant 1914, qu'après la guerre imminente, il faudrait « une fameuse dose de brutalité pour rétablir l'ordre en Europe ». Il est mort, avant de s'être aperçu que son héros, ce n'était pas Lénine, c'était Mussolini.

On est parfois stupéfait et l'on crie à l'exagération, quand on lit de très anciennes histoires. A l'époque de sa conversion, l'Égypte passa ainsi par des attitudes soudaines, tour à tour du paganisme au christianisme et du christianisme au paganisme. Le spectacle de l'Italie, transportée; par la volonté de quelques hommes, d'une croyance politique dans une autre à peu près diamétralement opposée, doit nous aider à comprendre ces volte-face.

Le socialisme est l'école de la sottise. Incapables de saisir le réel, impuissants devant les idées, les socialistes se mettent au-dessous de la discussion. Présenter des arguments au socialisme, forme contemporaine de la dégénérescence intellectuelle collective, c'est perdre son temps. Les fascistes eurent les premiers en Europe le mérite de ne pas prendre au sérieux les *idées* socialistes, mais de prendre leurs menées au tragique. C'est à coups de grenades qu'ils leur réglèrent leur compte. Certes on ne demandait pas aux catholiques d'en faire autant. On leur sait pourtant mauvais gré d'avoir trahi, par peur, par snobisme, la cause éternelle de l'ordre.

Les amis de Lavaguini avaient défié le *fascio*. En trois jours, le *fascio* de Florence les força de courber la tête, à coups de fusil. L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme. Il était prouvé que la force, qui n'est pas tout, mais sans laquelle la raison n'est rien,

ne se trouvait pas de leur côté. Cette nouvelle ne mit qu'un an, les coups aidant, à faire son tour d'Italie.

Quand les libéraux, quand les conservateurs se figurent qu'un de leurs désavantages, vis-à-vis des « classes laborieuses », est de ne pouvoir leur tenir des discours démagogiques, ils prouvent leur insuffisance intellectuelle. Le peuple est comme Martine, il ne déteste pas qu'on le rudoie. Seulement il exige de ses maîtres qu'ils aient du prestige, qu'ils assurent l'ordre et qu'ils ne reculent pas devant la casse. Autrement dit, le peuple veut être gouverné.

Or, il est de l'essence du socialisme de détruire toute possibilité de gouvernement. Où qu'il croie aller, quel qu'il soit, le socialisme n'a de sens que par la réaction qu'il prépare. Dans l'opposition il fait merveille. Au pouvoir, il s'aplatit. Maître, somme toute, des destinées italiennes depuis les élections du 16 novembre 1919, il avait étalé à loisir, sous Giolitti, sa royale incapacité. Pouvait-on attendre de lui autre chose? Certaines bonnes âmes en furent pourtant désillusionnées.

Tandis que Giolitti, dont l'incapacité, depuis 1914, éclate et fulgure, dépose un projet de *contrôle des usines*, les fascistes cognent sur les socialistes pour les faire travailler. Qu'en résulte-t-il? Giolitti tombe et, peu à peu, à mesure que la correction s'accentue, à mesure que flambent, dans le beau ciel italien, les clairs incendies des *Chambres de travail*, les ouvriers conscients et disciplinés émigrent du socialisme au fascisme. On dira ce qu'on voudra : pour nous, qui avons contemplé les ignominies moscovites et l'effondrement d'un peuple, le régime fasciste fait plaisir à voir. Les élections d'avril 1921 n'accordèrent pourtant au *fascio* qu'une quarantaine de sièges. Mais son action n'est pas parlementaire, elle est nationale. Toujours ballotté de la gauche catholique à l'extrême gauche communiste, le Parlement continue d'ailleurs de se discréditer.

Pareto a dernièrement regardé de près cette décadence du parlementarisme italien. Il montre que l'impuissance législative, dans la péninsule, a provoqué la floraison des décrets-lois. Les représentants du peuple n'interviennent plus guère que pour contrôler, retoucher, et certes non toujours avec bonheur, cette législation bureaucratique.

De leur côté, les fascistes ne restaient pas inactifs. La période électorale avait été pour eux l'occasion d'une propagande intense. Hissés sur leurs camions, ils allaient, créant des *fasci* locaux, obligeant les municipalités contaminées à hisser le drapeau tricolore, forçant la Bête à crier : *vive l'Italie!* Parfois la Bête se défendait. La tournée se changeait alors en *expédition punitive,* mais il fut vite démontré

que les ouvriers, qui avaient passé la guerre dans les usines, n'étaient pas bons au feu. Notons-le encore : c'est *avec des étudiants, des intellectuels armés que Mussolini a surtout jeté par terre le travaillisme italien*. Les bourgeois, qui ont peur du socialisme, — y en a-t-il encore? — ne savent pas qu'ils n'ont qu'à se réunir quatre ou cinq, à tirer les armes et à être, tout simplement, les plus forts.

Le système fasciste fit merveille. De citadelle communiste, Milan fut la première, il y a quelques mois, à devenir une citadelle fasciste. Toutes les grandes villes, les unes après les autres, suivirent le mouvement. Aujourd'hui Mussolini est au pouvoir. Voilà ce qu'il a fait avec du courage physique, l'amour du risque, une organisation disciplinée et une quarantaine de députés! Il a sauvé l'État italien. Ses commanditaires n'ont pas mal placé leur argent.

Aussi bien a-t-il su opérer un savant dosage de souplesse et de violence. Pendant longtemps on put croire que le mouvement visait à la République. Au moment de marcher sur Rome, Mussolini s'est dégagé à temps de cette liaison dangereuse. Victor-Emmanuel l'en a récompensé en refusant de sanctionner les mesures de défense que le cabinet Facta, sommé de démissionner, envisageait de prendre pour son impossible défense.

Étrange aventure, n'est-il pas vrai? Et que va-t-il en résulter? Loin de nous l'idée de faire le prophète! Tout ce qu'on peut noter c'est ceci :

1° A certains égards le fascisme épouse, en plus large et en plus virulent, les formes du nationalisme. Dans le Trentin, il a entrepris l'extermination du germanisme. Dans l'Adriatique, il se heurtera délibérément au slavisme tôt ou tard. Au Tessin, il n'a pas tenu à M. Mussolini, en 1921, de déclencher un irrédentisme mortel pour la Suisse. Sans ménager notre admiration au *fascio*, perdrons-nous notre temps à nous méfier de lui un tout petit peu?

2° Le socialisme a l'air fini en Italie, au moins momentanément. Pour la première fois depuis qu'il y a un socialisme italien, aucun congrès n'a eu lieu cette année. Le *fascio* a rendu ainsi à l'ordre européen un service de premier ordre. Si nous avions eu, au Havre, il n'y a pas longtemps, quelque chose de semblable à opposer aux fantaisies réclamières de M. Léon Meyer, les affaires iraient un peu mieux dans notre grand port et, en général, chez les inscrits. Le jour où l'État français, déjà bien faible vis-à-vis des perturbateurs, prendrait la suite de l'État italien, les gros industriels, car ce sont eux, avec quelques aristocrates, qui ont financé les succès fascistes, sauraient comment s'y prendre pour casser net l'injurieuse tutelle des syndicats rouges.

3° Le fascisme prend donc place dans ce vaste mouvement de réaction, qui affecte toute l'Europe depuis 1919 : victoire des bourgeois finlandais ; écrasement des soviets hongrois et bavarois ; échec de la grève générale anglaise, tout cela procède du même esprit, et du même besoin : *prius vivere*, mais les Italiens vont, dans ce sens, plus loin que n'importe qui, semble-t-il. Le bruit a d'ailleurs couru, à diverses reprises, qu'il existait, entre le *fascio*, les réactionnaires de Berlin et ceux de Budapest, une entente étroite, aux fins de surveiller les menées révolutionnaires. S'il en est ainsi, en résultera-t-il quelque chose à la *Consulta?* Peut-être.

4° Le fascisme ne va pas sans présenter des analogies avec le boulangisme. Comme le boulangisme, il procède d'éléments disparates et ce déséquilibre fondamental, on le sait, ne contraria pas légèrement les visées de Boulanger et de ses amis. Mais Mussolini, plus jeune, a l'air autrement énergique que la pauvre loque du cimetière d'Ixelles. Néanmoins l'exercice du pouvoir va soumettre le *fascio* à une rude épreuve. Comment la supportera-t-il? Don Sturzo, Giolitti, Turati font déjà, soyez-en sûrs, des calculs à ce sujet.

Il y a en linguistique une théorie, qui s'appelle la théorie du *substrat*, qui a des correspondances en politique. Un peuple, qui change de langue, continue souvent à prononcer son nouvel idiome avec ses habitudes articulatoires antérieures et cette négligence est l'origine de profonde perturbation. Ne sera-ce pas un peu le sort du fascisme? Tous ces syndicats socialistes sont-ils tant touchés que cela par la grâce? Ne vont-ils pas, à la première difficulté, reprendre, sans y penser, leurs manies et leurs vices? Faudra-t-il que Mussolini mène de front deux besognes : l'épuration intérieure et le redressement au dehors?

5° Le spectacle du *fascio* à l'œuvre sera d'autant plus passionnant à observer que Mussolini, tout en prétendant rentrer dans la légalité, restera sans doute fidèle a ses procédés antilibéraux. A cet égard il retourne élégamment contre le communisme les méthodes léniniennes les plus authentiques. Il a supprimé sans phrases l'*Avanti*. Qui se plaindrait? Il est excellent, à mon avis, que des bourgeois fassent la démonstration qu'ils sont mieux à même que le « prolétariat » d'exercer la dictature.

Pour remettre d'aplomb l'État italien, rouillé, disloqué, il ne faut pas moins que cette rude poigne. Chemins de fer, postes, usines, rien ne va plus. Mussolini en est excédé. Il prend la cravache. Au fond, qui lui refuserait sa sympathie?

René Johannet.

LES LETTRES

LE PRIX BALZAC

L'aventure du prix Balzac est pour le critique un beau prétexte à réflexions sur l'état actuel des lettres françaises, — je veux dire, sur le genre littéraire qui tend à les absorber tous : le roman. Ce prix, après tant d'autres, ne fut fondé que pour susciter, par l'appât d'une somme imposante, la naissance d'œuvres romanesques dont la pénurie ne laissait pas d'inquiéter les éditeurs soucieux de satisfaire au goût de leur public ; car la multiplication de ces prix a une origine commerciale qu'on s'efforce de dissimuler sous de nobles prétextes, mais cela même est significatif et vaut qu'on s'y arrête.

Après la guerre, les éditeurs français ont été frappés de certains faits qui ont orienté leur activité professionnelle. Dès l'abord, leur clientèle s'est accrue, — on lit beaucoup plus qu'avant 1914 ; par ailleurs, cette clientèle nouvelle, encore mal définie, semblait se détourner des livres et des auteurs qui avaient naguère la faveur du public ; elle voulait du *nouveau* et le succès qu'elle fit à tels jeunes romanciers montrait bien et son envie de se distraire par des œuvres d'imagination et le peu de prestige que trouvaient à ses yeux les renommées de jadis. Là, comme ailleurs, comme dans le personnel politique, par exemple, il fallait des visages inconnus, jeunes, qu'accompagnait un espoir, un désir frémissant. Chaque mois, chaque semaine, devait signaler l'apparition de quelque astre merveilleux dans notre ciel littéraire. Au fond de cela la croyance obscure, instinctive, qu'il *devait* en être ainsi ; une sorte d'attente messianique, devant quoi la

critique inquiète, déroutée, mieux informée aussi des conditions de la production littéraire, restait songeuse. Mais un commerce actif ne s'embarrasse pas de ces scrupules : il doit fournir à la demande. Le public voulait des romans, des romanciers nouveaux : il fallait lui en fournir et c'est alors que la chasse aux romans s'organisa par tous les moyens.

D' « illustres écrivains » — à qui l'éclipse de la gloire valut au moins cet ironique dédommagement — furent d'abord commis aux soins d'en découvrir. Des « collections de romans » furent créées sous leur prestigieux patronage ; on utilisa leur titre académique, leur droit d'aînesse et leur « maîtrise » — désormais sans emploi — à promouvoir de jeunes talents ; et chaque éditeur se doubla d'un conseil des Anciens de la littérature. Mais la découverte était rare et la concurrence nombreuse. C'est alors qu'on parla en termes équivoques de la crise de la culture, mais par malheur on mit l'accent sur les difficultés matérielles qu'éprouve aujourd'hui un jeune écrivain à vivre de sa plume. « Économique d'abord », disaient les « intellectuels » déroutés. Qu'à cela ne tienne, répondirent les éditeurs, et, transformés en banquiers, ils ouvrirent leur caisse avec une libéralité qui rend assez plaisantes les doléances de ceux qui s'apitoient sur l'impossibilité où est un « jeune » de se faire imprimer. Des traités « extravagants », tant par l'importance des droits d'auteur que par le chiffre des tirages, furent passés avec des inconnus, dont un article de revue d'avant-garde ou une rumeur confuse de cénacle avaient porté le nom jusqu'aux oreilles avides des rabatteurs aux aguets. Dès qu'un jeune apprenti de lettres manifestait le moindre don, dix éditeurs hypothéquaient aussitôt son roman futur et l'accablaient de promesses propres à faire défaillir une personnalité moins précaire. On en eut de fâcheuses déconvenues : il fallait trouver autre chose. Mais le postulat ne changeait point : on posait, en principe, qu'il y avait quelque chose à trouver.

C'est alors qu'un libraire, soucieux de voir affluer vers sa propre entreprise tout ce que le pays *devait* recéler de chefs-d'œuvre inconnus, fonda un prix dont le montant (30 000 francs) allait agir comme la baguette du sourcier. Il y eut, parmi ses confrères et dans toute la corporation du livre, un moment de désarroi et d'angoisse ; ne parlait-on pas de « boycotter » l'accapareur? puis, la colère passée, on songea à faire front et quelques éditeurs proposèrent aussitôt de créer un prix collectif : de 50 000 francs, dirent les plus timides, de 100 000 francs surenchérirent les autres. « Attendons les résultats du prix Balzac », suggérèrent les prudents. On a attendu le prix Balzac et l'expérience a révélé ce que la raison seule eût pu découvrir, à

savoir qu'offrît-on un million ou davantage, on ne pourrait faire naître ni un talent ni un chef-d'œuvre, si celui-ci n'existait déjà. Mais quel étonnant chapitre de nos mœurs littéraires !

Trois cents manuscrits furent soumis à un jury qui comprend des écrivains tels que MM. Paul Bourget, Maurice Barrès, René Boylesve, Élémir Bourges, Léon Daudet, Marcel Boulenger, Edmond Jaloux, Gaston Chérau, Henri Duvernois, Fortunat Strowski, Jean de Pierrefeu, Daniel Halévy. Ces messieurs, après six mois de travail, retinrent dix romans, et si l'on en juge par ceux-là, on ne saurait vraiment mettre en doute leur bienveillance. Au reste, ce premier choix était significatif, en sa médiocrité multiforme, de la production littéraire d'aujourd'hui : des récits d'aventures artificiellement conçus et grossièrement bâclés, des romans d'universitaires, écrits il y a quinze ans selon la formule naturaliste et que le « prix » avait fait ressortir des tiroirs provinciaux où ils étaient amèrement relégués, d'inévitables autobiographies romancées à la première personne, un ou deux livres de jeunes où il y avait « quelque chose », mais si embryonnaire encore qu'il eût été dérisoire de les imposer au grand public avec un tel éclat, et j'ajouterai immoral du point de vue de leurs auteurs que ces consécrations avant terme risquent de gâter à tout jamais. Aussi bien l'embarras des juges était-il extrême. *Nous n'avons rien!* faisaient-ils avec un touchant désespoir.

C'est alors que des écrivains charitables qui n'étaient pas des « inconnus », hélas ! mais qui, bien que notoires déjà, n'avaient pas été lauréats des grands tournois littéraires, profitèrent de la carence du génie devant l'appel de la Fortune. M. Jean Giraudoux, d'abord, M. Émile Baumann ensuite, s'avisèrent de poser leur candidature. En l'occurrence, l'attitude du jury mérite qu'on s'y arrête. Dès l'abord, il sentit bien que le dessein original du prix, — découvrir un auteur sans renom, favoriser ses débuts, lui donner les moyens de produire, — allait être faussé du coup dans ses conditions essentielles : la logique voulait que le concours de 1922, n'ayant pas fait surgir l'inconnu qu'il se flattait de susciter en dépit de la nature des choses, l'on renonçât à décerner le prix jusqu'à des temps meilleurs. D'aucuns là-dessus soutinrent que ce serait respecter davantage le principe de la fondation Zaharoff que d'en attribuer le montant à une œuvre de jeune, si imparfaite fût-elle encore : à quoi l'on opposa l'importance morale et matérielle d'un tel prix, le prestige qu'il devait avoir devant l'opinion française et étrangère, qui ne comprendrait pas qu'on lui soumît les ébauches d'un débutant, — toutes objections parfaitement saines, au reste, mais qui montraient bien que l'entreprise à quoi ce jury s'était voué était profondément dérai-

sonnable. Et l'on revint à M. Giraudoux, que les « jeunes » saluent précisément comme un maître et qui est le moins inintelligible des écrivains « avancés ». On lut *Siegfried et le Limousin;* la plupart des membres du jury n'y comprirent pas grand'chose ; les amis de l'auteur citèrent quelques images d'un rare humour verbal, et se rabattant sur les livres de jadis, *l'Ecole des indifférents* ou *Simon le pathétique*, ils conclurent : « Giraudoux a une œuvre derrière lui : c'est l'œuvre et l'artiste que nous consacrerons. » Mais un grand romancier aussitôt répliqua : « N'empêche que c'est à *Siegfried et le Limousin* que nous donnerons le prix *Balzac*, et rien que le nom sous le signe de qui nous avons placé nos travaux devrait nous faire sentir le scandale d'un tel choix. Il y a trois choses à considérer dans un roman : les caractères, l'action, la composition. M. Giraudoux les ignore : et je crois qu'il n'en a nul souci... » Ainsi, au sein du jury Balzac, fut rouverte la querelle des « artistes » et des « romanciers », de ceux qui veulent qu'un roman ait une ordonnance, un sujet, des éléments de vérité humaine, et de ceux qui n'ont souci que des curiosités de la forme et des subtilités de l'expression, bref des écrivains pour qui le public existe et des littérateurs qui ne songent qu'aux littérateurs.

Le nom de Balzac était, en effet, plein d'indications bienfaisantes : nul exemple plus fécond pour promouvoir et orienter ce renouveau de *réalisme* où nous mettons tous nos espoirs. Puisque le prix Balzac ne pouvait nous révéler un inconnu et que l'on consentait à le transformer en hommage académique, à tout le moins devait-il aller à un auteur qui fît œuvre de véritable romancier, afin de conserver sa signification littéraire et morale. Certains s'en avisèrent alors qui mirent en avant le nom d'Émile Baumann : le choix était excellent. Mais M. Baumann est un romancier catholique, le seul peut-être que nous ayons : cela suffit à rendre plus irréductible l'opposition des « artistes » qui ne permettent à un écrivain de se convertir « qu'une fois octogénaire ». Bref la querelle s'envenima ; certains membres du jury menacèrent de se démettre et, pour apaiser les uns et les autres, on en vint à ce compromis que vous savez : le prix fut partagé entre M. Baumann et M. Giraudoux, — ce qui n'avait plus aucun sens.

Mais que cette histoire, pour l'observateur des mœurs littéraires actuelles, est donc pleine de philosophie ; qu'on y saisit bien sur le vif l'impuissance à juger, à vouloir, de ceux qui ont mission de diriger le goût public, de conseiller les jeunes ; et par ailleurs, le malaise, l'incertitude des débutants, leur précipitation, le désir qu'ils ont d'être célèbre en un an, comme d'autres font fortune en six mois. Le jeune écrivain d'aujourd'hui, moralement, intellectuellement, maté-

riellement, se développe dans des conditions anormales, aggravées par les mœurs de la spéculation littéraire. Les Tharaud ont mis plus de vingt ans à se former, à mûrir, à se faire un public, à acquérir la notoriété ; un Paul Morand, de qui je ne conteste ni les dons, ni le talent, a connu du premier coup un succès matériel que Barrès attendit des années. Cela n'est pas sain, n'est pas conforme à la nature des choses, au développement harmonieux d'une personnalité littéraire. Il y a là quelque chose d'artificiel et j'oserais dire d'immoral. Les conséquences logiques d'une telle tendance, nous les voyons : l'absurde prétention de faire naître, par un gros chèque, des chefs-d'œuvre, comme si l'argent pouvait violenter l'inspiration ; les officines de librairie, transformées en « forceries » de romans ; la critique littéraire indépendante supplantée par les « lancements » d'une publicité avide de surenchère ; le public, ignorant de ces mœurs, étourdi par tout ce bruit, qui se prend à la montre et dont la curiosité accueillante bientôt se dégoûtera ; et, ce qui est pire encore, les consciences d'écrivains troublées, compromises, dépravées, je dirai plus, avilies. Une telle époque fait plus que d'abaisser l'artiste : elle le compromet avant même qu'il ne se soit révélé.

Il y a eu, on peut l'affirmer, solution de continuité en littérature entre l'avant et l'après-guerre. « Les talents nouveaux et les jeunes espoirs n'ont plus trouvé de groupes déjà formés et expérimentés auxquels ils se pussent rallier : chacun a cherché fortune et a frayé sa voie au hasard ; plusieurs ont dérivé vers des systèmes tout à fait excentriques... ; beaucoup, sur ce sol peu sûr, en proie à toutes les causes d'excitation et de corruption, ont été plus ou moins gâtés et n'ont plus su ce que c'était que de l'être. De là, une littérature à physionomie jusqu'à présent inouïe dans son ensemble, effervescente, osant tout, menant les passions les plus raffinées de la civilisation avec le sans-façon de l'état de nature ; perdant un premier enjeu de générosité et de talent dans des gouffres d'égoïsme et de cupidité qui s'élargissent en s'enorgueillissant ; et, au milieu de ses prétentions, de ses animosités intestines, n'ayant pu trouver jusqu'ici d'apparence d'unité que dans des ligues momentanées d'intérêts, dans de pures coalitions qui violent le premier mot de toute morale harmonie. » Je ne sais rien de plus actuel que ces lignes de Sainte-Beuve, tirées d'un article sur la *Littérature industrielle* et datées de 1839 ; il n'y a pas un mot à y reprendre. Voilà les plaies dont nous souffrons. Sans doute faut-il se résigner à des habitudes nouvelles qui ont des causes si profondes qu'on devrait, à leur propos, tout remettre en question. Je sais, par ailleurs, des jeunes hommes qui travaillent, comme il convient, dans le silence et le recueille-

ment : ceux-là ont renoncé à vivre en écrivant : ils ont un métier ; ils publieront en leur saison, à l'heure où l'œuvre sera mûre. Ils seront, d'abord, goûtés d'une élite attentive de gens de goût, qui les imposera peu à peu aux honnêtes gens. Soyez sûrs qu'ils ne feront pas de romans s'ils ne sont pas romanciers, et cela en dépit des prix littéraires qui ne récompensent que cette sorte d'ouvrages, parce que c'est la seule qui rapporte à ceux qui les éditent.

Il est trop évident par exemple, que l'un des lauréats du prix Balzac, M. Jean Giraudoux, n'est rien de moins que romancier : et je ne suis pas certain, tant est obscure l'étrange fantaisie de *Siegfried et le Limousin*, qu'il ne se soit proposé, entre autres « intentions » à multiples secrets, de choisir — par dérision — un sujet de roman d'aventures, sur quoi il a broché les arabesques de son déconcertant vagabondage, tout de même que son héros imagine de se faire passer en Allemagne pour Canadien et de s'appeler Chapdelaine — nom qu'a rendu fameux un roman à succès.

M. Giraudoux s'amuse — mais ses jeux ironiques sont parfois si subtils, ses combinaisons si baroques, ses allusions si bien entortillées qu'il s'amuse tout seul de ses rébus chinois. D'aucuns voient là une marque d'aristocratisme élégant et se vantent de pénétrer les analogies cachées d'un univers irrél, où tous les rapports normaux semblent intervertis par gageure, où les reflets de toutes choses sont brisés, déformés en mille images fragmentaires, puis recomposés par un génie malicieusement absurde. Au regard de M. Giraudoux le monde est une sorte de kaléidoscope, fait d'innombrables petits morceaux polychromes, qu'il agite pendant des heures pour se distraire et qui, à chaque mouvement, lui montre des combinaisons d'un inépuisable et merveilleux imprévu ; l'oculaire, selon qu'il le manie par un bout ou par un autre, diminue ou grossit démesurément tel morceau dont la rencontre avec tel autre produit l'effet le plus déconcertant ; et toutes ces impressions d'une refrangibilité capricieuse il les traduit par des mots, par des images qu'il place, déplace, replace séparément, selon une logique de rêve. Une fois ébranlée, son imagination ne connaît plus de limite : elle supprime les obstacles du temps et de l'espace, nous entraîne simultanément sous toutes les latitudes, nous fait heurter des personnages qui entrent dans le récit, en sortent, reviennent, disparaissent soudain sans qu'on puisse deviner ni comment, ni pourquoi. Sa fantaisie, au reste, prend en pitié les gens qui parlent pour dire quelque chose et qui ne semblent pas s'apercevoir « qu'on peut raconter les mœurs des hippopotames à celui qui vous demande s'il fait beau temps ».

Toute la poétique de M. Jean Giraudoux est contenue dans cette apparente boutade ; pour sa part, il ne fait pas autre chose. Son système — car cet impressionniste est un systématique à rebours — c'est qu'il n'y a rien que des images, des associations d'images, et non pas déroulées selon un dessein intelligible, voire selon l'ordre du souvenir, mais de simples jeux de couleur, de lumière, des reflets brusques et momentanés : « Pour moi, dit-il, chaque être, chaque chose, s'appuie plus fortement sur sa couleur que sur son squelette. De grandes ressemblances balafrent le monde et le marquent çà et là de lumière. Elles rapprochent, elles assortissent ce qui est petit et ce qui est immense. D'elles seules peut naître toute nostalgie, tout esprit, toute émotion. Poète je dois l'être : elles seules me frappent. Je vois dans ce jardin des plantes que nous côtoyons, au faîte des palmiers, les feuilles piquées parcimonieusement comme les plumes sur les autruches ; je vois l'ombre évidée des cyprès comme un parasol après la promenade, un dimanche, comblé de violettes jusqu'à la garde ; je vois le mouchoir de Mme de S... avec ses initiales, comme l'épave d'un navire d'où le nom est presque déjà effacé... » (1)

A cette imagination d'une rare mais redoutable subtilité, nous devons quelques récits pleins d'une grâce délicate et savante. C'était le temps où Giraudoux nous disait sa jeunesse sous le nom de Jacques l'égoïste, de don Manuel le paresseux, du faible Bernard et de ce pathétique Simon qui, comme lui, inventait son passé quand il en avait besoin, y logeant les aventures que son imagination bâtissait sans répit. Il en était d'exquises et de chacune on détachait une phrase, une image éblouissante — piquée là non sans apprêt, mais dont la beauté propre savait faire pardonner l'artifice. En voici quelques-unes que je retrouve encore marquées d'un béquet : « Je courus dans le jardin. Je m'étendis sur le dos. Le soleil brûlant tombait sur moi d'aplomb. Je ne le sentais plus. *Un épervier qui planait là-haut suffisait à éventer le monde.* » Et dans *l'Ecole des indifférents*, ce jeune homme émerveillé du bonheur qui se révèle à lui : « Je suis quelqu'un qui va étouffer, je suis quelqu'un qui va comprendre. *Je suis cet oiseau aveugle dont on ouvrit la cage sur la mer.* » Regardons encore ces oiseaux qui volent au-dessus du miroir d'un étang : « Des éperviers égarés au large, qui convoitaient traîtreusement leur

(1) Dada trouvera là son système et la réalisation sera, par exemple :

Mouchoir
S
Lusitania.

ou quelque chose de semblable.

propre image, se laissaient soudain tomber sur elle, et déconfits, regagnaient la terre d'un vol court et mouillé. » Puis ce fut la virtuosité artificielle, composite de la *Journée portugaise*, où le procédé se fait déjà sentir : « Un nuage voilait le soleil, s'écartait, et Lisbonne se fermait et s'ouvrait comme un éventail... » Et voici que Giraudoux se pastichant lui-même, exagérant sa manière, imitant ses propres imitateurs, écrit désormais comme un mauvais disciple de M. Paul Morand. Faut-il, après ces phrases de peintre-poète et dont les formes semblaient dessinées dans l'air, citer tel fragment de *Siegfried et le Limousin*? J'ouvre au hasard : « Je savais que la vue d'Eva à l'œil nu ressemblait pas mal à la vie des chrysanthèmes au cinématographe, et plus particulièrement de la variété Bourla. Ses cheveux s'ébouriffaient et se calmaient sans autre raison, semblait-il, comme au cinéma, que la contrainte de la durée. Ses mains jouaient sans arrêt entre elles une comédie d'étamines, chacun des glissements de ses yeux sur son visage, de son visage sur le fond de la toile, figurait un épisode dans cette lutte de la jeunesse avec une force qui, pour les films au ralenti plus encore que pour les accélérés, ressemble si fort au dépérissement et à la mort... » Et il y a trois cents pages écrites de ce style heurté, lourd, sans rythme, où chevauchent les anecdotes, les paysages, les portraits les plus inexplicablement assemblés — tout un monde incohérent, hétéroclite, méconnaissable et dont on a hâte de sortir comme d'un cauchemar. Nulle citation, nulle analyse n'en pourrait donner l'idée ; bien au contraire, le détail, le fragment, le tableau, une fois isolés, deviennent relativement intelligibles (1) ; on peut même, par un effort tendu, y discerner un sujet de roman et qui serait fort pathétique, s'il n'avait pas semblé négligeable à M. Giraudoux de le traiter et de l'écrire. A vrai dire, après avoir lu un tel livre jusqu'au bout, on sent le besoin de remettre l'univers au point, de s'assurer que les êtres et les choses sont encore à leur place.

Voilà où son système a conduit M. Giraudoux. Quand il le formulait jadis, d'une plume légère, pour justifier sa poésie capricieuse, il ne savait pas qu'il aurait, un jour, des disciples qui le prendraient à la lettre, qu'une génération sans culture en tirerait les formules brutales d'une esthétique démolisseuse — et que pour n'être pas en reste avec eux, il se mettrait à leur école. M. Giraudoux est faible, étrangement faible : son impressionnabilité, qui est extrême, le

(1) On ne serait pas en peine de citer des morceaux propres à ravir l'amateur ; comme les tableaux de Bavière, ou le portrait de Geneviève, ou le finale en Limousin, — mais des fragments mis bout à bout ne font ni une œuvre d'art ni un roman.

sert bien quand elle le fournit de formes et d'images ; mais elle affecte aussi son esprit et le laisse sans défense contre les modes littéraires, tant elle est accueillante et soumise. Il serait curieux de noter toutes les influences qu'a subies tour à tour M. Giraudoux — et je ne parle que des influences littéraires, encore que la peinture et la musique aient tenu une grande place dans la formation de son art, qu'il soit passé de l'impressionnisme de Monet et de Debussy à l'école des cubistes et des Sept. Pour son style, il a tour à tour emprunté des éléments divers à Jules Renard, à Toulet, à Claudel, à Laforgue, à Rimbaud, à Dada. On voit l'évolution et le sens où elle va. Il entre, en effet, de plus en plus de littérature dans l'art de M. Giraudoux et de moins en moins de fantaisie, d'émotion, de poésie vraie. Il tend vers un humour d'une virtuosité froide, vers un pittoresque du mot qui absorbe tout le reste — sous le prétexte de créer des rapports, des valeurs nouvelles. Quand M. Giraudoux retrouvera-t-il son vrai style, quand cessera-t-il de prendre le ton au café de la Rotonde, ou au « Bœuf sur le toit »? Quand rouvrira-t-il la fenêtre sur la vie, sur le réel et non plus sur ce monde factice et bizarre qui s'agite dans *Siegfried et le Limousin*?

Et c'est ce « roman » que le jury Balzac n'a pas craint de désigner au grand public qui ne connaît ni *Provinciales*, ni *l'Ecole des indifférents*, ni *Lectures pour une Ombre*. Pour Giraudoux, un tel succès qui le livre à l'impromptu aux curiosités impitoyables de la foule est une épreuve absurde et inutile. Voyez-vous Mallarmé ou Rimbaud recevant le grand prix Balzac? Mais tenez d'abord pour certain qu'ils n'eussent pas été candidats : et cela aussi est un signe des temps (1).

HENRI MASSIS.

Le « Flaubert » de M. Thibaudet.

On pourrait diviser les critiques en moralistes et en philosophes, d'après leur tendance majeure, les uns s'attachant surtout, comme Sainte-Beuve, à l'art du portrait, s'appliquant à donner des individus une fidèle image, les autres prenant plus de plaisir à dégager du champ divers de l'expérience les règles immuables du goût, ce que Charles Maurras appelle quelque part des « idées-mères », lois et principes d'où tout découle. Plus généralement, on reconnaîtrait là deux aptitudes différentes, qu'il n'est peut-être pas impossible

(1) Nous parlerons dans notre prochaine chronique du roman de M. Émile Baumann, *Job le prédestiné*, que nous venons seulement de recevoir.

mais qu'il est rare de voir réunies à un haut degré chez un même homme. Elles pourraient servir à distinguer deux familles d'esprits selon qu'on se trouve plus curieux des faits ou des idées, du réel ou du vrai, si l'on veut bien me passer ces oppositions un peu rapides.

M. Albert Thibaudet, qui vient de nous donner un livre excellent sur Flaubert, semble mieux doué pour étudier des idées que pour peindre avec délicatesse et minutie toutes les nuances d'un caractère. Je ne veux pas dire qu'il soit incapable de cette seconde tâche : mais c'est dans la première qu'il excelle, car il possède un tour d'esprit philosophique.

Ainsi les romans de Flaubert lui offraient l'occasion de belles analyses de caractères. Celles qu'il a données d'Emma Bovary, de Frédéric, de Mme Arnoux, toutes justes et intelligentes qu'elles soient, manquent, dirait-on, de cette vertu secrète, sympathie ou divination, qui recréerait ces personnages sous nos yeux. N'est-ce pas à ces pages de son livre qu'il a lui-même songé en s'excusant de son caractère un peu scolaire? Pareillement, sans être faux, son portrait de Flaubert est peut-être simplifié à l'excès ; il en reproduit moins la figure individuelle, concrète, qu'il ne l'élève au type et au symbole. Trait caractéristique : M. Thibaudet ne procède que rarement par le détail ; il ne cerne pas peu à peu et par touches successives le personnage qu'il s'est proposé de nous restituer. Il le construit par le dedans, il l'ordonne, pour ainsi dire, autour de ses génératrices.

Il prend, au reste, d'assez belles revanches. Une longue méditation sur l'œuvre de Flaubert et sur bien d'autres (M. Thibaudet est un esprit admirablement informé) lui a donné plus d'une fois de voir surgir de l'expérience et de toucher comme du doigt les lois de la création littéraire. Pour n'en citer qu'un exemple, on a dit bien souvent, par exemple, que les personnages de Flaubert n'étaient pas si impersonnels qu'il voulait le faire croire, quitte à avouer dans une lettre privée : « Madame Bovary, c'est moi. » Voici le commentaire de M. Thibaudet :

« Peut-être ne serait-il pas trop paradoxal de voir dans *Madame Bovary* comme dans l'*Education* des œuvres plus profondément personnelles, des mises au jour de l'âme de Flaubert plus complètes, plus riches, plus expressives que les *Mémoires d'un Fou* ou que *Novembre.* L'autobiographie, qui paraît au premier abord le plus sincère de tous les genres, en est peut-être le plus faux. Se raconter, c'est se morceler, c'est mettre dans son œuvre la seule partie de soi-même que l'on connaisse, celle qui arrive à la conscience, et non pas même à la franche conscience individuelle, mais à la conscience toute sociale, adultérée par le conformisme, la vanité et le mensonge... L'autobiographie, c'est l'art de ceux qui ne sont pas artistes, le roman de ceux qui ne sont pas romanciers. Et être artiste ou romancier consiste à posséder la lampe de mineur qui permet à l'homme d'aller par delà sa conscience claire chercher les trésors obscurs de sa mé-

moire et de ses possibilités. » Et les pages de cette pénétration ne se comptent pas dans le livre de M. Thibaudet.

Comme il convenait, il a consacré une longue étude au style de Flaubert : étude minutieuse et technique, qui rebutera bien des lecteurs et n'intéressera, au vrai, que les professionnels, et non pas tous, mais qu'il a eu raison de ne pas juger inutile. L'application même que Flaubert mettait à écrire ses phrases exigeait qu'elles ne fussent pas étudiées à la hâte. Ce pourrait être l'occasion de poser après bien d'autres la fameuse question : « Flaubert savait-il écrire? » Il est bien puéril d'y répondre en notant ses fautes de langue. Elles sont certaines. Seraient-elles dix fois plus nombreuses qu'elles ne sont, elles prouveraient tout au plus que Flaubert n'avait pas un sens absolument inné de la langue, ce que M. Thibaudet ne pense pas à contester. Mais langue et style sont deux choses différentes. L'étude de M. Thibaudet contient sur les coupes de Flaubert et sur les effets qu'il tire de certaines formes grammaticales, les remarques les plus perspicaces. On peut douter qu'il ait attaché assez d'importance à ce qui nous empêchera toujours de reconnaître dans Flaubert un écrivain de grande race, son absence de mouvement, son incapacité d'exprimer les sentiments sans images plastiques. Quelque soin qu'il ait pris pour varier ses rythmes, la plupart de ses paragraphes sont construits sur un type identique. Avant même de les avoir lus jusqu'au bout, on sait qu'ils se termineront par la même clausule, cette fameuse phrase ternaire qu'il avait une fois pour toutes dans l'oreille. Rien de plus opposé à la démarche du grand écrivain né ; celui-là, à chaque phrase, crée son rythme, un rythme vivant, intérieur, surgi du mouvement même des idées au lieu de leur être imposé du dehors. D'autre part louer Flaubert de transcrire toujours le monde des sentiments par des images, quelle étrange apologie de son impuissance à exprimer (je ne dis pas à concevoir) un autre domaine que celui des formes et des couleurs ! Ces équivalents plastiques trahissent plus la vérité intérieure que ne ferait une notation abstraite comme celle de Stendhal ou de Sainte-Beuve. La manière d'écrire de Flaubert aboutit à prêter à tous ses personnages son imagination personnelle. Ce n'est nullement du galimatias, c'est un procédé grossier qui laisse échapper nuances et délicatesses. On est surpris que M. Thibaudet n'ait pas été plus sensible à une faiblesse qui n'a pourtant pas échappé à sa clairvoyance, puisqu'il signale justement parmi les adversaires de Flaubert « cette église considérable née des idéologues, Stendhal, Mérimée, Sainte-Beuve ».

Si l'admiration de M. Thibaud et à l'endroit de Flaubert nous semble parfois excessive, son livre, riche en vues originales, est l'un des meilleurs que nous ayons sur un écrivain qui occupe tout de même une place considérable dans l'histoire de la prose et du roman au dix-neuvième siècle.

Henri Rambaud.

LES BEAUX-ARTS

LE SALON D'AUTOMNE

N'AURAIT-IL apporté que les deux beaux tableaux de M. de Segonzac, le Salon d'automne de 1922 nous eût laissé une impression forte et durable, mais par un concours heureux — et non si fortuit qu'on pourrait l'imaginer — de circonstances, il offre assez d'exemples probants et de points de comparaison pour que l'occasion semble propice d'esquisser, à son propos, le bilan de ces douze dernières années de peinture française.

Quiconque a suivi d'un peu près, durant cette période, les travaux, les mouvements, les écrits ou les propos des peintres les mieux doués, éprouve en visitant le Salon d'automne le sentiment très net d'une ère révolue. On n'aperçoit pas clairement ce qui va naître, mais on voit fort bien ce qui est mort. Il serait vain de prétendre « enterrer le cubisme », comme les critiques indépendants sont accusés de le vouloir faire. Les peintres cubistes, MM. Georges Braque et Fernand Léger, s'acquittent en conscience de la besogne, l'un avec une désinvolture aisée, l'autre avec une audace un peu trop calculée. M. Georges Braque, à l'exemple de MM. Picasso et Derain, n'exposait plus aux Salons. Il persista longtemps à fournir l'appoint de son talent, qui est grand, aux expériences en vase clos poursuivies chez M. Léonce Rosenberg, avec une étonnante obstination. Sa « rentrée » a eu tout l'éclat qu'il pouvait souhaiter. Beaucoup de personnes qui ne connaissaient M. Braque et son œuvre que de réputation, et qui s'attendaient à voir des cubes, des damiers ou des losanges ou des emboutissages anatomiques à la manière de nos «constructeurs», ont su gré au

peintre de leur avoir ménagé la surprise de ces natures mortes si délicatement nuancées et de figures à peine plus déformées qu'un panneau décoratif de M. René Piot.

Si le nom d'un élève de Gustave Moreau s'est présenté d'abord à mon esprit, ce n'est certes pas par hasard. Sensible à l'agrément des canéphores de M. Georges Braque, je ne puis me défendre de songer que la discipline cubiste a produit d'étranges effets au point qu'un tableau d'un maître de l'école évoque, en 1922, M. René Piot pour le style et M. Vuillard pour la gamme.

Je m'empresse d'ajouter que ces rapprochements n'impliquent de ma part aucun blâme. Je tiens que M. Braque possède un tempérament assez riche pour n'avoir aucune velléité de prendre chez autrui des effets ou une manière, et je le crois uniquement guidé, dans cet avatar, par sa propre sensibilité. Sa nature, à ce qu'il m'a toujours semblé, est à la fois d'un décorateur et d'un intimiste. Nous le voyons emprunter au répertoire des peintres en bâtiment leurs procédés de trompe-l'œil, tout en cultivant son goût pour les tons rompus et les accords raffinés. En parlant, à propos de M. Georges Braque, de peinture décorative et de tableaux de chevalet, on ne rabaisse nullement son mérite. On fait même tout le contraire si l'on croit d'ailleurs — et tel est bien mon sentiment — que par le double caractère de son talent ce peintre est un des plus purement français de sa génération.

Mais on a le droit de se retourner vers les esthéticiens, abstracteurs de quintessence, entrepreneurs de surconstruction et professeurs de synthèse de tout acabit et de tout jargon pour leur dire, une fois de plus, que l'œuvre d'un Georges Braque n'a rien à voir avec cette cubisterie internationale, article de bazar pour catalogues « d'avant-garde » qui est devenue la monnaie courante, en tout pays, de l'art primaire et faussement intellectuel.

A grand renfort de conférences, de brochures, de manifestes, par tous les artifices d'une publicité habilement graduée depuis le grave article « à idées » dans une revue sérieuse jusqu'au compte rendu de Salon tendancieux, dans un journal étranger, on a pu voir des peintres, à qui l'exercice de leur art laissait d'importants loisirs, tenter et réussir une fructueuse opération en deux temps dont voici le schéma.

D'abord il s'agit de se faire passer à l'étranger pour le propagandiste ou le représentant qualifié d'une formule d'art en vogue à Paris. Avec un peu d'adresse et de bagout cela n'est guère difficile. Cette notoriété lointaine une fois conquise, il ne reste plus qu'à imposer au public français une réputation faite à l'étranger. Les arguments ne manquent pas aux intéressés ; le plus classique insiste sur la honte

que s'attire un pays ignorant de ses propres gloires auxquelles les pays rivaux rendent hommage.

Il est juste d'ajouter que cette manœuvre, trop souvent pratiquée, ne donne plus guère de résultats et les jeunes arrivistes de la peinture devront trouver autre chose.

L'exemple de M. Georges Braque sera suivi. Voici déjà M. Fernand Léger qui paraît vouloir renoncer, avec une prudence toute normande, à sa conception trop exclusivement cylindrique du monde extérieur et de l'art plastique. Il y a, dans sa grande toile, de la gaieté, une réelle aisance dans le jeu des surfaces colorées. Malgré l'aversion légitime que l'on doit éprouver pour de telles comparaisons, son art est musical et tient de l'improvisation. Quel est donc le vice de sa peinture? C'est dans la conception, ou plutôt dans l'absence totale de conception. M. Fernand Léger, à l'encontre de beaucoup de peintres que leur défaut de sensibilité incite à décrier une Nature avare à leur endroit, M. Léger ressent très vivement la qualité matérielle des objets et il sait exprimer ce qu'il sent. Mais il n'a rien, absolument rien à dire ; tout le travail de la conception consiste pour lui à faire choix d'un titre, qui lui tiendra lieu de sujet. Un esprit fait comme le sien est fort mal à l'aise dans le cubisme et j'admire qu'il ait pu y rester enfermé si longtemps. Puisque son tempérament est celui d'un impressionniste, ou, comme l'on disait il y a quelques années, d'un fauve, il a bien tort de se contraindre. A vouloir paraître profond et fertile en intentions secrètes, il se montre inexpressif et privé de naturel. Qu'il se laisse voir comme il est, tenant pour assuré qu'on lui saura plus de gré d'être vulgaire avec éclat et générosité que dandy avec maladresse.

Si j'ai parlé longuement de MM. Braque et Léger, c'est que l'occasion m'était offerte pour la première fois de les situer à leur place, parmi les peintres du Salon d'automne

On a paru s'accorder généralement cette année sur la supériorité, affirmée par ce Salon, des peintres classés avant la guerre sur ceux qui se sont révélés depuis. Sans méconnaître ce qu'il y a de vrai dans ce jugement, je crois que la plupart des critiques qui l'ont porté ont un peu trop perdu de vue un élément purement matériel : le placement des toiles. Il existe au Salon d'automne, par la force même des choses, une hiérarchie dont pâtissent un peu les nouveaux venus, beaucoup plus favorisés par l'équité géométrique qui est — ou qui devrait être — de règle absolue aux Indépendants.

Cela n'est pas mauvais, au reste, et somme toute, dans la nature d'un Salon à jury. Le public qui va au Salon d'automne n'ignore pas qu'un choix a précédé le sien et que la disposition des tableaux est

conçue pour guider son jugement, dans une certaine mesure. Il faut reconnaître que ce classement est pratiqué, en général, avec discrétion et qu'il n'y a pas cette année d'injustices trop criantes. Toutefois, ce n'est pas à M. Picabia, c'est à nous que l'on a fait tort en accrochant les envois de ce peintre hors de la portée des regards. Son génie pictural, comme son génie littéraire, n'est à l'aise que dans l'obscur et dans l'inaccessible. Ce n'est pas le moment d'aller l'y rejoindre, n'en déplaise à M. Hodé et à quelques autres, tardivement touchés de la grâce et néophytes d'un culte en discrédit.

Combien fut plus avisé M. Jean Marchand. Après avoir essayé les formules et fait avec une entière bonne foi l'expérience des nouveautés, soucieux de rendre profitables, par la conscience qu'il y portait, les exercices les plus gratuits en apparence, le voici revenu à son véritable domaine qui est la « peinture de sentiment ». Dans son beau portrait de femme, on ne remarque plus trace d'effort ou d'artifice. Dans l'intention comme dans l'exécution se fait sentir une tendance qui n'appartient guère qu'à lui : une sympathie profonde pour le sujet, — infiniment plus touchante que le dédain amusé des peintres pour qui toutes choses ne sont qu'un prétexte à faire ressortir leur virtuosité.

Chacun en leur genre, diversement éloigné de l'humble et très émouvante vérité que poursuit M. Marchand, M. Charles Guérin et M. Matisse font paraître des ressources toujours aussi brillantes, le premier avec plus de charme, le second avec plus d'accent.

Parmi les jeunes dont on suit l'effort avec le plus d'intérêt, M. Gimmy est cette année l'un des plus heureux. Cet artiste est un des rares qui aient appris d'Ingres et de David à faire autre chose que des figures de trumeaux ou des enluminures agrandies. Ses petits nus ont une enveloppe très séduisante et une grâce décente d'un charme très particulier. Par contre, les figures de M. Yves Alix, contractées et peu plaisantes, font regretter les baigneurs de son *Ruisseau du village* aux Indépendants. Non pas que les qualités exceptionnelles de ce peintre en soient absentes, au contraire. A n'envisager que le détail, peu de tableaux sont peints avec un métier aussi solide et aussi sûr. M. Alix est momentanément victime de la crise intellectuelle aggravée par tous les professeurs d'esthétique improvisée. Alors que d'instinct sa sensibilité se tourne vers la nature, son intelligence s'embarrasse des scrupules et des distinctions inventés à l'usage de ceux qui ne voient ni ne sentent, pour expliquer ou excuser leur infirmité. Ce qu'il prend pour de la hardiesse n'est qu'adresse concertée, pour de la grandeur, une amplification de rhétorique, pour le rythme plastique un jeu sans imprévu d'oppositions brutales. Ce qu'il aime, ce qu'il sent, ce

qu'il peindrait naturellement vaut mille fois mieux que ce qu'il se contraint de voir et d'exprimer peut-être à son insu.

Il admire Daumier et c'est fort bien ; mais Daumier peintre est toujours resté caricaturiste et n'évite la monstruosité que par un miracle du génie, qu'il ne faut pas essayer d'imiter. Si M. Yves Alix veut abandonner tout parti pris, ne pas s'obstiner dans un emploi qui n'est pas le sien, et ne pas gonfler des biceps pour soulever des poids creux, il se trouvera tout d'un coup et sans l'avoir cherché porté au premier rang.

Le cas de M. Gromaire est un peu différent, et sa timidité est d'autre sorte. Il ne peint guère que des morceaux qui sont d'une facture achevée, mais d'un intérêt très faible, et dès qu'il compose un tableau, c'est pour le traiter en esquisse. Mais, ici encore, il y a défaut d'équilibre, disproportion entre l'effort et l'objet, entre la fin et les moyens.

Il n'est pas jusqu'à Mme Jeanne Rosoy de qui j'ai vu d'exquises peintures de fleurs, d'une gamme riche, et sonore et sensuelle, qui n'arrondisse exagérément les croupes, grossisse ou amincisse à l'envi telle ou telle partie de figure ou de paysage, sans se rendre compte que la déformation pratiquée d'une manière systématique perd toute vertu expressive. Si sa *Liseuse* n'en pâtit point davantage, ce n'est pas de la faute de Mme Jeanne Rosoy, qui serait moins que toute autre excusable de forcer un talent qui est fait justement de grâce vigoureuse et sans afféterie.

M. Favory, qui nous avait habitués à de vastes surfaces, a envoyé un tableau de petite dimension où il y a des morceaux brillamment enlevés, mais qui s'efforce à rappeler le *Bain turc* par la composition, sinon par la couleur. On lui reprochera le côté « anecdotique » de son tableau. Cela m'est fort indifférent ; pour ma part, j'estime qu'il faut un sujet et que tous les sujets sont bons quand ils sont plastiquement traités, mais non également favorables à tous les talents. Malgré tout son éclat, la peinture de M. Favory sent trop l'atelier et ne se trouverait pas mal d'un séjour en plein air. Au risque de passer pour un « naturaliste », qu'il essaye un peu de se mettre au vert.

Je voulais alléguer des exemples et j'ai cité des noms. Comment passerais-je sous silence ceux de MM. Barat-Lecroux, Asselin, Lotiron, Valdo-Barbey, André Mare et d'autres que je n'oublie pas mais que je retrouverai ailleurs, et qui contribuent pour beaucoup à la bonne tenue de l'exposition de cette année. On sait en quelle estime je tiens MM. Dufy et Othon Friesz. Le grand tableau des *Baigneuses*, du premier, a un peu l'aspect d'un carton de fresque ; les formes y sont indiquées avec esprit et vigueur, mais les vastes proportions de cet ouvrage font que la répétition des effets de hachures y est

plus monotone que dans les paysages de petite dimension. Mais M. Dufy, s'il a l'ambition de dépasser son succès, a aussi les moyens de la réaliser prochainement.

Ce Salon d'automne, ai-je dit, a été marqué par le triomphe de M. Dunoyer de Segonzac. Au vrai, cet artiste avait depuis longtemps emporté l'estime des amateurs de vraie peinture, de tous ceux qu'émeut la jouissance physique d'un artifice qui retient dans ses jeux savants tous les reflets de la vie. Mais son succès est remarquable parce qu'il renferme un exemple et une leçon. Dunoyer de Segonzac arrivait à la pleine conscience de ses forces au moment où le cubisme imposait sa loi à presque tous les jeunes peintres. Il eut l'habileté de prodiguer aux cubistes les agréments de son commerce et de sa charmante fantaisie, en se tenant soigneusement à l'écart de toute influence, s'enfermant plus étroitement dans son naturalisme. Son amour des objets les plus denses, les plus riches de substance vitale, une miche de pain doré, un quartier de viande fraîche posé sur le traditionnel papier jaune des boucheries, de lourdes cuisses nues écrasant un gazon d'été, de beaux troncs gonflés de sève, cette sensualité franche et pleine de santé, il eût pu comme tant d'autres l'exprimer avec une redondance outrée, un éclat artificiel. C'est de l'intérieur même des objets qu'il a voulu, semble-t-il, faire sourdre la lumière qui accuse leur forme, c'est leur essence la plus intime qu'il s'est efforcé de dégager, retenant volontairement sa fougue dans le domaine des gris et des bruns. Dès cet *Accouchement à la Maternité* qui fit scandale jadis aux Indépendants, nous avions senti ce que cette violence désordonnée cachait de concentration fervente, et quel coloriste magicien ordonnait ces accords monotones de tons crayeux. Peu à peu la féerie des couleurs s'est librement épanouie. Tous les ans, chaque exposition nouvelle nous montrait un Segonzac enrichi d'une nuance, d'un accent nouveau, aussi personnel, mais plus rare et plus souple.

Je ne parle pas ici de ses dessins. Rien ne leur est comparable aujourd'hui, et les visiteurs du Salon d'automne qui admireront à la section du livre ses eaux-fortes, merveilleuses de vigueur et de délicatesse, ne se douteront qu'une telle maîtrise dans un art aussi particulier a été acquise en quelques heures. En revanche, c'est avec une lenteur scrupuleuse que le peintre a développé toutes les ressources qu'il découvrait en lui. Et par un phénomène singulier, chacun de ses tableaux, au lieu de frapper brusquement et d'arrêter l'esprit sur une vision définitive, se laisse progressivement deviner et pénétrer. Quand l'éclat des parties lumineuses commence à s'adoucir et

retombe autour des formes nourries par l'observation la plus patiente et la plus sagace, l'œil voit s'animer les demi-teintes, puis les zones les plus obscures. Loin d'en épuiser le charme du premier coup, le spectateur éprouve un plaisir qui reproduit toutes les phases magiques de la création.

Déjà M. de Segonzac avait peint des nus dans des paysages de verdures, mais jamais encore il n'était parvenu à une telle unité, à une harmonie si juste, si vibrante, où pas un ton, pas une ombre ne paraît arbitraire, où l'ingéniosité de l'imitation n'est jamais obtenue aux dépens de la grandeur de l'ensemble. On a rapproché Segonzac de Courbet et non sans raison ; mais Segonzac, à la faveur de ses œuvres récentes, paraît devoir moins aux musées qu'à un sentiment lyrique de la nature et du corps humain, qui dépasse singulièrement les limites du « naturalisme » dont on lui a fait un grief.

Cet heureux dénouement, je l'avais pour ma part toujours prévu et depuis les paysages de l'an dernier je le savais tout proche. Quelle leçon pour ceux qui passent leur temps à courir après le style, à en imiter l'extérieur et à en assimiler l'apparence, éternels pasticheurs d'eux-mêmes et velléitaires de tout ce qui réussit, continuellement jetés hors d'eux-mêmes par le besoin de regarder s'ils sont bien comme certains voudraient qu'ils fussent. M. de Segonzac ne s'est soucié que d'être, puissamment, cordialement, simplement, ce qu'il était. Sans tournées de conférences, sans académies, il est devenu le premier peintre de son temps et l'honneur de la jeune école française (1).

ROGER ALLARD.

Le divorce de la peinture et du public.

Tout un peuple, le florentin, si émerveillé de la Madone peinte par Cimabué pour l'église Sainte-Marie-Nouvelle, qu'il se forme en procession et porte en triomphe le tableau de la maison de l'artiste à l'autel où il est destiné : voilà le récit de Vasari — un beau volet de diptyque. Sur l'autre, je voudrais qu'il me fût possible de représenter un souvenir personnel. J'assistais, devant l'écran d'un cinématographe, à l'inauguration d'une exposition de peinture. Après que l'on nous eut montré les notabilités officielles parcourant les salles, on fit défiler quelques-unes des œuvres les plus marquantes : les rires, les murmures, les sifflets firent à l'instant explosion. Ils ne s'adressaient point seulement à des toiles que nous qualifions d'avan-

(1) Dans un prochain article il sera parlé de la sculpture, de l'exposition d'art religieux, très importante, et des autres sections du Salon.

cées, mais à celles mêmes qui nous paraissent le plus sages. C'est un fait, que, bon gré mal gré, on est contraint d'admettre : un divorce complet s'est produit entre la peinture et le public. Partout ailleurs qu'aux Artistes français, le public se moque, et ce qui compte pour les amateurs ne soulève que ses sarcasmes. Pour lui, la moitié des tableaux de la Nationale, presque tous ceux du Salon d'automne et des Indépendants, appartiennent à la catégorie de ce qu'il nomme des « horreurs ». L'École, l'Institut, ne demandent qu'à exploiter cette situation : en face d'un siècle malade, pourri par le snobisme, eux seuls représentent la santé. Ailleurs on ne voit que grimace d'impuissants, qui cherchent à en imposer par leur ignorance. Mais la crise passera, et l'avenir prépare leur revanche. Le raisonnement est vraiment par trop simpliste. Il suppose que leurs adversaires sont incapables de faire aussi bien qu'eux. Or, ils le peuvent, beaucoup même l'ont fait. Alors — et c'est le nœud du problème — ils ne le *veulent* pas. Pourquoi? Voilà la seule question qui vaille d'être posée. Par bravade? C'est une de ces explications qui n'expliquent rien. Une bravade ne se comprend point si collective, si continue. Comment nos meilleurs artistes sacrifieraient-ils tous à une attitude, la joie profonde de la communion avec les autres hommes? Mais si la crise a des raisons plus intimes, plus profondes, ne faut-il point se demander si elle n'est qu'un phénomène passager, s'il y a vraiment chance qu'un jour les peintres reviennent en arrière, et, s'ils reviennent en arrière, jusqu'où ils reviendront.

* * *

L'objet de la peinture, il y a très longtemps qu'on en parle, mais bien moins longtemps qu'on n'est plus d'accord sur lui. Les anecdotes grecques — dont il faut bien se contenter à défaut d'œuvres — sont toutes relatives à une perfection de l'imitation qui va jusqu'au trompe-l'œil : rideau qui paraît véritable, fruits qui déçoivent les oiseaux eux-mêmes. Un penseur, aussi profond que Léonard, ne voit pas d'autre objet à la peinture que l'imitation du réel. Pour Poussin : « C'est une imitation faite avec lignes et couleurs en quelque superficie de tout ce qui se voit dessous le ciel. » Pour Roger de Piles : « L'essence et la définition de la peinture est l'imitation des objets visibles par le moyen de la forme et des couleurs. » Est-ce à dire qu'un maître comme Poussin, dont l'esprit était sans cesse préoccupé de spéculations profondes sur son art, le bornât à la pure imitation? Ses œuvres, tant de passages épars de ses lettres prouvent surabondamment le contraire. Mais l'important est qu'il ait reçu et accepté la fiction que lui transmettait le passé. Ce qu'il y ajoutait est autre chose. Toujours est-il que le dogme qui fait de l'imitation l'objet de la peinture a été admis théoriquement à toutes les époques : l'effort critique même du dix-neuvième siècle l'a laissé à peu près intact jusqu'à la fin de l'impressionnisme.

En réalité, pour bien comprendre cet état d'esprit, il faut savoir se placer à un point de vue historique. Un artiste, un amateur moyen du dix-septième ou du dix-huitième siècle établissaient dans l'histoire de la peinture européenne (la seule qu'ils connussent) une coupure dont la profondeur tend à nous échapper aujourd'hui. Elle séparait des époques antérieures celle où une certaine perfection générale et formelle de l'imitation avait été atteinte par l'étude des proportions et des attitudes du corps humain, par la connaissance des lois de la perspective. Cette espèce de conquête, pour l'Italie, datait grossièrement de Vinci et de Raphaël. Pour la France, elle était postérieure de plus d'un siècle. Pour nous, qui connaissons les arts d'Extrême-Orient, et qui avons réappris l'admiration du moyen âge, son importance paraît minime. Nous en avons été saturés et sursaturés, l'objectif nous l'a donnée automatiquement, sans le secours de l'intelligence humaine. Mais pour un Poussin même, elle ne pouvait être envisagée si légèrement. Elle était ce fruit d'un effort qui avait duré plusieurs siècles, et, en son temps, elle n'était même point l'apanage de tous. Combien de fois devant un obscur tableau provincial du dix-septième siècle ne nous est-il pas arrivé d'être frappés par ce que l'on appelait alors des « fautes grossières », qui lui donnent un aspect archaïque, charmant pour nous, insupportable aux yeux des contemporains?

Les amateurs d'aujourd'hui estiment que ceux d'alors se privaient, par de telles exigences, d'innombrables trésors. A notre tour, en effaçant cette limite idéale, en rejoignant ce qui est en deçà et ce qui est au delà, n'avons-nous pas méconnu une des grandes révolutions de l'Histoire? Une révolution dans les conditions psychologiques auxquelles le peintre est soumis pour créer. Il est de mode, dans certains milieux, au rebours de l'expérience, de déclarer que l'ignorance des primitifs était volontaire. Sans doute il y a de charmants attardés. Mais il est bien remarquable de constater que les plus grands génies se trouvent en même temps les grands découvreurs dans le domaine de l'imitation : un Giotto, un Masaccio. Il est remarquable aussi que ceux qui n'ont point découvert se jettent avidement sur les découvertes des autres : Fra Angelico, le simple, court à Masaccio, sans plus se soucier des murs décorés de Saint-Marc. Loin de se complaire à leur ignorance, ils s'efforçaient donc d'y échapper, et leur progrès technique allait de pair avec leur progrès artistique. C'est une singulière coïncidence, et qui devrait faire réfléchir. Aussi bien, lorsqu'on proclame que l'ignorance des primitifs leur fut bienfaisante, c'est en ce sens qu'il faut l'entendre : elle les gardait de ratiociner sur un idéal artistique. Lorsqu'ils créaient, ils ne se demandaient point quelle est la fin de l'art, si c'est, comme dit Poussin, la délectation. Mais plutôt, comme des enfants apprennent une leçon rebelle, ils faisaient tous leurs efforts pour représenter plus exactement ce qu'ils avaient sous les yeux : le reste venait par surcroît. Le public

les suivait, non point, il est permis de le croire, à cause de ce surcroît, mais parce qu'ils lui faisaient reconnaître plus exactement les hommes et les choses qui l'entouraient.

Cet état ne pouvait avoir qu'un temps. Un jour, Vinci, Raphaël sont venus. Ils sont les premiers à avoir représenté la nature de la sorte. Mais, après eux, il y aura forcément quelque chose de changé. Une partie de l'art est arrivée à son point de perfection et ne peut plus progresser désormais : c'est celle qui s'est assigné pour but cette imitation générale, que nous appelerions volontiers « photographique ». Ni la correction des proportions, ni la perspective ne pourront s'améliorer chez leurs successeurs. Après un premier émerveillement, les hommes du métier s'aperçoivent que cette espèce de perfection, où ils ont tant aspiré, n'est point, après tout, chose si bien celée. Viennent quelques générations, et le moindre grimaud l'apprendra sur les bancs de l'école : c'est affaire de recettes. Pourtant l'instinct assure les peintres qu'il y a entre l'art de Raphaël et celui de ses élèves un abîme. Son art n'est donc pas cette perfection formelle de l'imitation, tant recherchée. Qu'est-ce donc, alors? L'inquiétude est entrée dans les esprits. Longtemps on répétera que l'objet de la peinture est l'imitation; longtemps on considérera comme une condition indispensable de la jouissance artistique l'application des recettes qui ont été découvertes. Mais on corrigera les formules admises : on parlera, suivant les tempéraments et les écoles, de caractère ou d'idéal, jusqu'à ce qu'à la fin, une époque, la nôtre, finisse par s'attaquer ouvertement au dogme pieusement préservé.

*
* *

L'inquiétude qui s'est emparée de l'artiste créateur depuis la Renaissance mérite d'être analysée, car elle est à la base de toute la vie de l'art, de ses inventions comme de ses erreurs. Lorsqu'on réserve à notre époque le privilège de la déformation (conçue en tant que déformation systématique), on prouve ou que l'on est mal au courant de l'histoire, ou qu'une question de degré dans l'application d'une méthode empêche d'en reconnaître l'unité. L'apparition d'un maître a été assez généralement suivie du phénomène qu'on appelle *maniérisme*. Les maniéristes sont des peintres d'un tempérament un peu second, trop doués pour se contenter du rôle de copistes, pas assez puissants, néanmoins, pour trouver du nouveau. Si l'art de Raphaël, pensent ses disciples, ne consiste point en la perfection générale de l'imitation, où il est parvenu, elle doit tenir à certains caractères individuels de son dessin. Ces caractères, ce sont eux qu'on s'efforcera d'imiter. Fatalement on les exagérera, on les forcera : aux fresques du palais du Té, Jules Romain déjà déforme nettement. Encore peut-on soutenir qu'il n'y a point système chez lui ; en Greco, le système éclate. Fruit de l'inquiétude encore ; que cette inquiétude

se soit tournée, comme le veut la tradition, en révolte contre ses maîtres vénitiens, ou qu'il ait prétendu exposer aux yeux de tous leur secret dépouillé de l'accessoire inutile qu'est la correction de la forme. En cela, mais en cela seulement, Greco est une exception : il va plus loin qu'on n'était allé jusqu'à lui dans l'audace de la négation.

Il s'en faut, bien entendu, que le spécieux raisonnement qui conduit au maniérisme soit le seul possible. L'histoire de la peinture depuis la Renaissance équivaudrait à celle d'une déformation progressive. La peinture s'éloignerait sans arrêt d'une imitation toujours plus méprisée. Or, le propre du génie est précisément d'avoir échappé à ce sophisme. Dans le temps même que l'école de Raphaël s'épuise à la reproduction de ses formules, les Vénitiens ont découvert et exploité dans le répertoire inépuisable de la nature tout un domaine, celui de la couleur, que Raphaël avait presque entièrement laissé de côté. C'est qu'il n'y a point une, mais des imitations, qui ne sont point identiques, qui, peut-être même, s'excluent jusqu'à un certain point. Le rêve de Sébastien del Piombo : unir le dessin de Michel-Ange à la couleur de Titien, s'est constamment révélé chimérique. Dans une page inoubliable, Reynolds a montré que les défauts d'un Rubens sont sans doute une condition de son art. « ...On ne peut, dit-il, s'empêcher de croire que, si une seule des qualités qu'il avait eût été davantage suivant la perfection, ses ouvrages auraient été moins achevés. Supposez qu'il y ait plus de pureté et de correction dans son dessin, son manque de simplicité dans la composition, dans la couleur, dans la draperie en serait rendu plus choquant. » De cette imperfection obligatoire, et qui tient à l'unité même de la personne humaine, il résulte que le génie, sitôt qu'il paraît, peut trouver du nouveau à découvrir, qu'il lui est permis de nier ceux qui l'ont précédé, de leur reprocher, équitablement, dans leur imitation de la nature, d'avoir négligé quelque chose. Sur un autre point, ses descendants lui feront un reproche analogue. Ainsi l'histoire de l'art apparaît comme un perpétuel balancement, dont les impulsions, aux extrémités de la course, viennent des maîtres. Et toujours le rajeunissement est dû à la même cause : le génie, d'un vigoureux effort, a plongé dans la nature et en a rapporté une nouvelle perle. M. Maurice Denis, qui a analysé, avec la sagacité et la compétence qu'on sait, le rôle de l'imitation dans la peinture, croit devoir distinguer sévèrement deux sortes d'imitations : l'imitation *par le général* et l'imitation *par le particulier*. Delacroix imite, dit-il, par le général, Ingres par le particulier. Cette distinction ne risque-t-elle pas d'égarer sur la valeur de l'imitation chez un Delacroix, et ne serait-il pas plus juste de dire que tous les maîtres ont imité par le particulier? Seulement ce particulier était différent pour chacun d'eux. Le Delacroix des *Femmes d'Alger* le cherchait dans la couleur, non dans la forme. Par contre, Ingres, qui imite par le particulier

dans la forme, imite par le général dans la couleur. Ainsi le sentiment désespérant de la perfection atteinte est remplacé par celui des ressources inépuisables que fournit l'imitation. La nature redevient une fontaine de Jouvence. Après chaque génie, on se croit arrivé au fond d'une impasse, mais le génie nouveau s'en échappe. Poussin, Watteau, David, Delacroix, chacun renie son prédécesseur, chacun laisse ouvert après lui le champ qu'on avait cru fermé.

* * *

Ne venons-nous pas d'assister à une évasion de ce genre. C'était bien une impasse que l'impressionnisme. Il était arrivé à une certaine perfection imitative : celle de la sensation lumineuse que produisent les objets sur notre rétine. De fait, les épigones reproduisaient indéfiniment les tableaux de leurs maîtres, remplaçant la part divine de génie par un soin extrême des moyens techniques, habileté de touche ou division du ton. Or, Cézanne vint, qui rappela un élément oublié de l'imitation : l'élément intellectuel. Il montra qu'on ne peint point seulement des sensations, que la peinture n'est pas une simple photographie prise par l'œil dans un instant de la durée, mais qu'une opération de l'esprit doit accompagner la sensation pour faire reconnaître les objets. Une boule est ronde, bien que, sous certains éclairages, elle soit à ce point entamée par la lumière que nous n'en pouvons plus reconnaître la forme, la pierre d'une cathédrale est grise bien qu'un instant elle apparaisse comme le feu d'artifice de couleurs saisi par Monet. L'imitation, il la conçut comme un compromis entre la sensation présente et l'expérience. Elle établit une synthèse des impressions, où le toucher contrôle l'œil. Il restaura donc le sens de l'objet, et avec lui le ton local, le dessin envisagé en tant que délimitation par rapport à l'espace.

C'était là une révolution du même ordre que celles qui se sont produites tant de fois dans l'histoire de la peinture. Seulement Cézanne y ajouta quelque chose. Sans doute Reynolds dit encore qu'on ne doit « chercher dans les ouvrages d'un maître que ce qu'il a voulu y mettre », mais l'imperfection, cette imperfection bénie qui existe chez tous les maîtres et qui laisse une chance d'évasion à leurs successeurs, devenait chez le peintre d'Aix de l'insuffisance. Ce qui ne l'intéressait pas, il le négligeait délibérément. C'est ce caractère qui était le plus apparent dans son œuvre, et par quoi il était le plus aisé de lui ressembler. La déformation qui, chez lui, avait quelque chose d'inconscient, ou du moins de demi-conscient, ses disciples l'appliquèrent systématiquement.

Est-il vrai de dire, comme on l'entend généralement, qu'ils ont rejeté, en théorie et en pratique, le support que la peinture avait conservé jusque-là : l'imitation. M. Maurice Denis, dans ses *Nouvelles Théories*, parle d'une rupture du « moi connaissant » du peintre

avec l'objet. Il serait préférable de dire que les novateurs ont nié la nécessité d'une représentation générale et intelligible. L'imitation partielle et en particulier celle des objets inanimés, allant chez certains, comme Braque, jusqu'au trompe-l'œil, n'a cessé d'être pratiquée. Les éléments sont restés les mêmes, mais on s'est refusé à les soumettre aux anciennes lois de la perspective. Pour en régler l'assemblage, on a recouru à des préceptes purement individuels, qui ont fait de la peinture une énigme pour le spectateur, sinon une simple décoration. On dirait une langue dont les mots auraient été conservés, mais ne se rassembleraient plus en phrases.

*
* *

C'est à ce qu'une telle langue suppose de purement individuel, d'incommunicable — à l'expressionnisme, si l'on veut employer ce mot, qui prend ici tout son sens — qu'on a accoutumé d'attribuer exclusivement la rupture du public avec l'artiste. Il pourrait bien y avoir là une erreur historique. Le phénomène semble beaucoup plus ancien : il date des débuts de l'impressionnisme. Car les artistes et les quelques amateurs qui les suivent ne doivent pas se faire illusion : même à l'heure actuelle, le gros public, populaire et bourgeois, n'a pas admis l'impressionnisme. Son point de vue ne diffère pas notablement de celui de 1880. Ceci est grave. Certes, toute nouveauté en peinture exige une période d'adaptation, mais en voilà une qui dépasse les bornes permises. Pourtant les artistes sont bien d'accord là-dessus : les impressionnistes ont poussé très loin l'imitation. Plus loin qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, puisqu'ils sont allés jusqu'à isoler l'instant même de leur sensation. Pour nous, un paysage de Monet est plus exactement imité qu'un paysage de Rousseau. Pourtant le public admet le second, non le premier. Que veut-on dire alors, en prétendant que le public ne recherche en peinture que l'imitation? Il en faut revenir à la distinction que nous tentions d'établir en analysant la réaction cézannienne. En gros, le public veut des *objets*, non des *sensations*. C'est-à-dire que l'objet représente pour lui non une sensation instantanée, mais une sensation moyenne résultant d'un grand nombre d'observations. De là l'importance qu'il attache au ton local. Montrez-lui les feuilles tantôt bleues, tantôt rouges suivant l'éclairage. Il vous rira au nez : tout le monde sait bien que les feuilles sont vertes ; la recherche chromatique des impressionnistes est restée pour lui lettre morte. C'est pourquoi, aussi, il est bien plus sensible au dessin, qui découpe arbitrairement les objets, les sépare de leur atmosphère (et qui est, pour nous, le contraire de l'imitation) qu'à la couleur qui les confond avec elle. Ainsi l'imitation, telle que le public, généralement, la souhaite, est une opération beaucoup plus abstraite, beaucoup plus contaminée d'intellectualisme qu'on ne l'admet d'habitude.

Un des éléments de la réaction cézanienne, celui qui rendait leur place à la ligne et au ton local, paraissait donc de nature à diminuer, plus qu'à agrandir le fossé qui séparait les peintres du public. Malheureusement, on est réduit ici à procéder par hypothèse, puisque l'artiste cézannien ne s'est point trouvé, qui renonçât à la déformation. Comment ne s'est-il point rencontré? Et devons-nous nous attendre à le voir surgir?

Il est permis de se demander si la crise de la représentation n'est pas plus profonde en réalité qu'elle ne le paraît. Peut-être n'a-t-on pas attribué, dans l'évolution des idées, à la photographie tout le rôle qui lui revient. Il est hors de doute, d'abord, qu'elle a restreint, dans la vie ordinaire, la place de la peinture. Le rôle documentaire de celle-ci a quasi disparu. Il est bien rare qu'on la mette à contribution pour conserver le souvenir d'un événement, d'un visage. Comptez les intérieurs bourgeois où l'on ne trouve pas un portrait datant de moins de trente ans. Mais surtout la photographie a donné au grand public un critérium de jugement : elle lui a montré, d'une manière impersonnelle, ce qui est bien fait, ce dont on doit se rapprocher pour être correct. Elle l'a empêché de subir un attrait qu'il eût peut-être ressenti, si cette comparaison n'eût été constamment présente à la pensée. Et la diffusion du cinématographe — qui, considéré au point de vue dynamique seulement, mérite d'être appelé un art — a consacré le triomphe de cette tyrannie photographique.

Or, dans le même temps, chez les amateurs, s'accomplissait une évolution inverse. Ils ont été frappés à la fois du défaut d'art inhérent à la représentation photographique et de son caractère purement mécanique. Pour y atteindre, il suffit donc d'une lentille de verre et d'une plaque sensible. De là une méfiance profonde pour tout ce qui s'en rapproche. Chacun de nous peut en faire l'expérience sur lui-même. La représentation correcte que nous supportons chez les anciens, et qui, pour eux, était une condition indispensable de la jouissance artistique, est devenue presque un obstacle à la nôtre, s'il s'agit d'ouvrages contemporains. Nous sommes las des tableaux bien faits, et d'ailleurs dépourvus de tout mérite artistique. Nous savons que leur apparence cache souvent une œuvre bâclée, insuffisante même au point de vue de l'observation de la nature. En revanche, la déformation ne nous gêne plus pour peu que nous y voyions l'accentuation intéressante du caractère.

L'essence de la peinture reste l'imitation, cette imitation par le particulier, dont parle Maurice Denis. Tout ce qui y contredit — et c'est le cas de certaines modes du cubisme — doit disparaître, que dis-je, a déjà disparu. Et c'est toujours par un retour à la nature que le réalisme du génie renouvellera la peinture. Mais il n'est nullement certain que cette imitation revête la forme de la représentation qu'attend le public. Il se peut qu'elle demeure plus souple, plus capricieuse qu'elle ne l'avait été jusqu'ici. Le peintre résumera plus

qu'il ne racontera. Ce qu'il voudra dire, il le marquera avec une insistance de plus en plus grande, se bornant à indiquer, à suggérer même le reste. Un tel art, autrefois, eût été qualifié d'incomplet. Il est vrai qu'il se sera dépouillé des éléments qui le rendaient mixte, qui lui assuraient l'admiration de la foule avec celle des initiés. Le divorce sera définitivement accompli. D'une part, la masse du public encline à se satisfaire d'une reproduction mécanique des objets ou d'une peinture qui s'en rapproche le plus possible, de l'autre le petit milieu des artistes et de leurs amateurs. Mais un danger apparaît. Un art qui vit sur lui-même, qui a coupé ses liens avec la plupart des hommes, qui ne subit plus leur contrôle, peut-il subsister à la longue? N'est-il pas condamné à sombrer dans l'extravagance? Ou à disparaître sans que sa disparition éveille même un regret?

PIERRE DU COLOMBIER.

ARMÉE ET MARINE

LES ARSENAUX DE LA MARINE

Depuis quelques mois, il a paru, soit dans les journaux, soit dans les revues, divers articles contenant des critiques parfois assez vives sur les arsenaux de la Marine. La conclusion en était qu'il fallait supprimer plusieurs de ces établissements, considérés comme de coûteux parasites, et réserver les crédits conciliables avec notre triste situation budgétaire aux seuls bâtiments armés qui représentent la force navale sur laquelle flotte encore notre pavillon.

Ce programme n'était pas pour déplaire à tous ceux qui, non sans de fort bonnes raisons, critiquent la conception de l'État-industriel ou de l'État-commerçant, mais qui négligent la distinction pourtant essentielle à faire quand il s'agit d'établissements militaires. Quand l'État assume l'exploitation d'un réseau de chemin de fer, ou la fabrication et la vente d'articles dont il se réserve le monopole, son but est de réaliser par là des bénéfices au profit du Trésor : on peut estimer alors qu'il n'y réussit qu'assez médiocrement. Mais tel n'est point l'objet auquel répondent les établissements militaires ; il n'est plus question de bénéfices, mais de la production, en vue de la défense nationale, d'un matériel spécial dont les progrès successifs comportent en général des expériences confidentielles et qui très souvent, pour constituer dans l'armement une avance par rapport aux autres nations, doit rester entouré d'un certain mystère. Tout ce qu'on fait dans un arsenal n'est pas secret, c'est évident ; mais il faut des arsenaux pour exécuter ce qui doit rester secret. Jusqu'à la guerre par exemple, les sous-marins, qui pour la première fois viennent d'être en partie attribués aux chantiers privés, se construisaient

exclusivement dans les arsenaux et la visite des cales où ils étaient mis en œuvre et celle de ces bâtiments une fois armés n'était autorisée que sous certaines restrictions. Ces considérations sont indépendantes des avantages que les arsenaux présentent par ailleurs comme points de ravitaillement et comme chantiers de constructions et de réparations toujours disponibles. Aussi aucune nation n'a envisagé comme possible l'absence de tout arsenal militaire ; le nombre de ces établissements d'État peut seul se discuter.

Le précédent ministère avait déposé un projet de loi, que le gouvernement actuel a fait sien, d'après lequel le port de Rochefort serait supprimé, Cherbourg ramené à un simple point d'appui ainsi que Sidi-Abdallah, et Lorient érigé en « établissement hors des ports ». Ces mesures, dont la portée n'est d'ailleurs pas nettement définie par ces appellations un peu vagues, n'ont même pas paru suffisantes à tous les esprits.

Il faut reconnaître qu'une situation fâcheuse, encore que les autorités des ports n'en fussent nullement responsables, a donné prise à des critiques fort justifiées. Par suite de diverses circonstances, le Parlement n'a pu, depuis les élections de 1919 jusqu'au mois de mars 1922, approuver un programme de constructions navales. La Marine, du fait d'un si long retard, manquait de travail dans les arsenaux. Elle avait bien le droit de réduire, de par leur statut, l'effectif des ouvriers auxiliaires au prorata des besoins ; mais des considérations humanitaires, la crainte d'augmenter le nombre des chômeurs, des préoccupations d'intérêts locaux à ménager, ont empêché ces mesures. Elle a conservé ses effectifs ouvriers sans avoir de quoi les occuper.

On se préoccupa, il est vrai, de prendre des travaux pour d'autres ministères, par exemple pour la Marine marchande, ou même pour des sociétés privées, et pour des compagnies anglaises, fort disposées à solliciter ce concours. Mais les syndicats représentant les chantiers privés de constructions navales, qui manquent eux-mêmes de travail, ont réclamé contre cette utilisation d'arsenaux militaires, d'ailleurs anormale, il faut le reconnaître. Dans la lutte pour la vie, ils avaient raison de se défendre ; bien que la Marine pourrait fort logiquement en réponse dire à l'industrie : « A vous toutes les constructions commerciales, soit ; mais, pour ce qui est des constructions militaires, vous n'aurez à faire que ce qui dépassera la puissance productrice des arsenaux, dont nous n'avons pas le droit de licencier les ouvriers pour assurer du travail aux vôtres. »

Cette restriction ne fut pas opposée à la thèse de l'industrie, qui fut admise ; et interdiction fut faite aux ports de travailler en ces-

sion pour le compte des sociétés privées ou des particuliers. Les directeurs durent, impuissants, voir leurs ouvriers, sans travail suffisant, prendre la déplorable habitude d'un demi-chômage payé, faisant à quatre ou cinq ce qui eût dû être fait à deux ou à trois.

Cette situation n'était pas faite pour disposer l'opinion publique dans un sens favorable aux arsenaux. On s'explique donc les protestations qui se sont fait entendre et qui par ailleurs correspondaient au désir de ceux que préoccupait avant tout la reprise de notre activité industrielle.

Un courant d'opinion amenant le Parlement à supprimer des arsenaux pouvait en effet faire attribuer aux chantiers privés une plus large part dans la distribution de la manne ministérielle, c'est-à-dire des commandes qui suivraient le vote d'un programme naval.

Pourtant la réduction du nombre des arsenaux n'est pas une question de politique industrielle, mais avant tout une question de *défense nationale.* Comment doit-elle être résolue à ce seul point de vue? Les arsenaux sont utiles pendant la paix, mais il est clair que la construction et l'entretien des bâtiments de la flotte, dans les conditions où nous nous trouvons, n'exige plus cinq arsenaux, rien que pour les côtes de la métropole! Nous fûmes une grande puissance navale, mais, ruinés par la guerre et, hélas, par la paix, nous ne pouvons d'ici longtemps nous donner une flotte puissante. Nos ressources budgétaires nous obligent à limiter nos dépenses au plus urgent, c'est-à-dire à l'armée, à la couverture qui doit nous mettre à l'abri d'une guerre de revanche ou nous permettre d'exiger de l'Allemagne l'exécution de ses obligations. L'accord de Washington n'a eu que le tort — fort grave d'ailleurs — de donner la forme d'une abdication à un état de choses, que, provisoirement du moins, nos finances nous imposaient. Mais on peut souhaiter de sortir un jour d'une situation doublement paradoxale : car elle ne nous permet pas, à nous, deuxième puissance coloniale, de défendre notre domaine d'outre-mer, et elle nous rend difficile de faire traverser la Méditerranée, à nos troupes d'Afrique, sans gros risques, à moins d'avoir l'assentiment de l'Angleterre et même, dans une certaine mesure, de l'Italie. Notre puissance militaire en ce qui concerne la défense même de notre sol, pour laquelle notre contingent africain est indispensable, est donc subordonnée, dans une certaine mesure, au bon vouloir de nos voisins.

L'avenir montrera ce que nous pourrons faire, mais actuellement, en état de paix, cinq arsenaux ne sont pas nécessaires à la flotte militaire réduite que nous pouvons conserver.

Toutefois l'état de paix n'est pas seul à considérer : si la guerre éclate de nouveau, n'aurions-nous pas à regretter des suppressions maintenant trop facilement consenties? Pour nous éclairer sur ce point, il n'y a de toute évidence qu'à revivre les années de la guerre et à voir si tous nos établissements maritimes se sont révélés nécessaires ou s'il en a été de superflus. L'expérience est assez récente pour que tous les détails en soient faciles à apprécier.

Dès le début des hostilités, le rôle de notre flotte parut devoir rester limité, puisque l'Angleterre assurait aux Alliés la maîtrise de la mer. Après nos premiers revers, la marine n'eut qu'une pensée : apporter ses ressources à l'armée, prendre, à terre, sa part du fardeau commun. Alors s'organisa la fameuse brigade des fusiliers-marins qui devait écrire à Dixmude une page si glorieuse des annales maritimes ; alors on forma des groupes de batteries de pièces de marine servies par des canonniers-marins et même on construisit hâtivement dans les arsenaux des canonnières qui furent amenées sur les rivières du front, où, grâce à leur mobilité, elles permettaient le transport rapide en divers points de nos lignes de pièces relativement puissantes.

Dans les arsenaux, les ouvriers des classes les plus jeunes furent presque tous mobilisés ; les ingénieurs les plus jeunes, et par suite d'un bas grade rendant leur utilisation plus facile, rejoignirent dans les régiments d'artillerie leurs camarades de l'École polytechnique. D'autres groupes d'ingénieurs, plus anciens, furent affectés aux fabrications de la guerre, notamment à celle des obus de 75 qui devenait une des premières conditions de la victoire.

Enfin pour construire au front les ponts métalliques destinés au transport du matériel lourd, on organisa les compagnies dites du génie maritime, placées sous le commandement d'ingénieurs, assistés d'officiers de travaux et d'agents techniques, et composées d'ouvriers mobilisés. Des officiers, sous-officiers et sapeurs du génie militaire étaient aussi adjoints à ces formations.

C'était une sorte de résurrection des compagnies d'ouvriers militaires qui existèrent dans les arsenaux de la marine sous l'Empire et la Restauration et qui eurent leurs heures de gloire. Elles furent dissoutes sous la monarchie de Juillet.

Ces nouvelles compagnies du génie maritime pour la construction des ponts furent peu à peu reprises complètement par le génie militaire, à mesure que les circonstances obligèrent la marine à rappeler à elle ses ingénieurs. Pourtant il resta toujours un représentant du génie maritime pour former un lien entre ces divers groupements et, quand ils furent licenciés, une lettre du maréchal Pétain adressée au

ministre de la Marine, au départ du dernier ingénieur resté à ce poste, rendit un précieux témoignage aux services rendus. C'est un chapitre bien peu connu de la guerre, que l'histoire de ces compagnies ; il est encore à écrire, et il reste à souhaiter qu'il trouve son historien.

Cette première période de la guerre, où les arsenaux travaillèrent pour l'armée, sauf dans la mesure des travaux indispensables et peu nombreux d'ailleurs à faire pour la marine, dura jusqu'au milieu de 1915. Obus de divers calibres, mais surtout de 75, plates-formes de grosse artillerie, matériel de ponts, voitures et caissons de toutes sortes furent exécutés dans les arsenaux, où la guerre avait renvoyé, comme dans les établissements industriels similaires, les ouvriers à métaux nécessaires à ces fabrications.

Mais au cours de l'année 1915, par suite de l'expédition de Gallipoli et de la menace, se faisant plus pressante, de l'offensive sous-marine, les arsenaux, sans abandonner jamais entièrement les fabrications pour l'armée, revinrent à leur véritable rôle ; l'activité qui leur sera demandée ira dès lors sans cesse en croissant. On se souvient de ce que fut la campagne sous-marine inventée par l'amiral von Tirpitz : il organisa dans tous les chantiers allemands une construction intensive des sous-marins, se promettant grâce à eux d'interrompre les communications et par là le ravitaillement des Alliés, d'exciter la terreur des neutres et de les amener par leurs réclamations à obliger les belligérants à la paix, même à la simple paix blanche, dont se contenterait l'Allemagne. Les Alliés opposèrent à cela une flottille d'une multitude de petits bâtiments chargés de donner la chasse aux sous-marins et d'assurer la protection des navires marchands du ravitaillement, qui furent organisés en convois pour faciliter le service d'escorte. La torpille automobile, difficile à fabriquer en très grande quantité, était réservée par l'ennemi à l'attaque des grands bâtiments ; mais pour les petits cargos, pour les petits chasseurs, le sous-marin, venant en surface, attaquait au canon ; cette tactique fut rendue presque impossible par la multiplicité du nombre des chasseurs et des patrouilleurs et du fait de l'armement défensif dont furent peu à peu pourvus les navires marchands. Dépistés par les avions, par les installations de postes d'écoute dont nos navires étaient pourvus, attaqués avec des grenades sous-marines, embarrassés dans des filets dérivants, les sous-marins purent être maîtrisés. Le nombre de ceux coulés par mois l'emporta, au début de 1918, sur celui des navires de remplacement que l'Allemagne pouvait mettre par mois en service : dès lors la campagne sous-marine était vouée à un échec certain, ce n'était plus qu'une question de temps. Mais, si

les Alliés ont pu venir à bout de ce grave danger, et non sans avoir eu à supporter de grosses pertes, c'est parce que le rôle des flottilles était rendu possible par la maîtrise de la mer *à la surface*. Les cuirassés et grands navires, dont le public est trop porté à nier l'importance, parce que leur rôle au cours de la guerre ne frappe pas les yeux, ont du fait de leur existence immobilisé la flotte ennemie et laissé la mer libre à l'action décisive de nos flottilles de chasseurs.

Dans cette campagne sur mer de près de trois ans, un effort énorme fut demandé non seulement à tous les arsenaux, mais encore à tous les chantiers privés de constructions navales, pour construire et armer ces navires de flottilles — pour munir les bâtiments d'appareils d'écoute tels que les hydrophones Walser — pour installer des canons et des postes de T. S. F. sur les bâtiments de commerce, — pour caréner et entretenir non seulement notre propre flotte, mais les navires alliés, notamment les américains opérant sur nos côtes — pour assurer les travaux d'entretien de tous ces bâtiments et réparer les avaries résultant soit des combats au canon, soit des torpillages, soit même des accidents de mer. On peut dire que tous les groupes de bassins de radoub sur notre littoral ont été des centres nécessaires d'activité, auprès desquels les chantiers d'État ou les chantiers privés travaillaient sans relâche et « à plein débit ».

Donner un compte rendu de l'œuvre produite par chacun serait un trop long exposé ; quelques mots seulement relatant la part particulière du port de Lorient (un de ceux qui sembleraient menacés si on voulait réduire à trois le nombre des arsenaux) feront juger par un exemple de ce que fut l'ensemble.

Après l'achèvement du cuirassé *la Provence* qui quitta le port en août 1915 et des six canonnières qui furent utilisées sur les rivières du front, Lorient commença à recevoir les commandes des navires de flottilles contre les sous-marins, qui se succédèrent jusqu'à la fin des hostilités. Il fut mis à l'eau, tant en avisos, canonnières, patrouilleurs, navires pétroliers qu'en chalands de mer, péniches, etc., 68 coques ; et si on les mettait toutes bout à bout, elles formeraient un long ruban de plus de 3 100 mètres de longueur. Ajoutons qu'à la fin de la guerre et après la cessation des hostilités, le port a reçu l'ordre de construire 7 cargos, chacun de 4 550 tonnes, pour la marine marchande et 20 péniches de 38 mètres pour le transport du charbon sur le Rhin. Parmi toute cette flottille sortie des chantiers de Lorient, les 13 canonnières et les 8 avisos étaient des bâtiments pourvus d'installations militaires presque complètes.

En même temps, il fallait armer d'artillerie défensive 60 bâtiments de commerce, mettre en état plusieurs bâtiments achetés en Amé-

rique, terminer l'armement des navires construits dans les chantiers industriels de Saint-Nazaire et Nantes, installer sur des patrouilleurs et des chasseurs les hydrophones Walser, des treuils de dragage de mines, des postes pour transport de ballons captifs d'observation (des « saucisses » comme il en existait au front).

Les deux bassins de carénage étaient sans cesse occupés, soit pour l'entretien des navires français et américains, soit pour des réparations de navires après avaries de mer ou de combat. Pour ces travaux, il fallait avant tout aller vite, car toujours des navires attendaient qu'un bassin fût libre pour y entrer à leur tour, et parce que les nécessités de la guerre imposaient un minimum de temps à l'immobilisation d'un bâtiment quel qu'il fût. Les résultats obtenus furent vraiment satisfaisants, notamment pour de grosses réfections après des avaries graves et étendues occasionnées par des torpillages. Le *Texas*, de la Compagnie transatlantique, torpillé près de Groix, par le travers d'une cale de chargement remplie de sacs de farine et dont en plus la ligne d'arbre était dénivelée, fut réparé en trois mois et dix jours. Le *Jotunf-Jell*, un cargo norvégien, torpillé dans les mêmes parages, fut remis en état entre le 29 janvier et le 10 avril 1917 ; les armateurs de ce navire marchand se montrèrent si satisfaits qu'ils obtinrent de leur gouvernement des distinctions honorifiques pour l'ingénieur et l'officier de direction de travaux chargés de la réparation ; ils les reçurent, non sans surprise, à la fin de la guerre. Des réparations de cette importance ne peuvent être exécutées si promptement que si elles sont confiées à un personnel très entraîné par la *pratique des constructions neuves*, qui sont la seule école habituant aux grands travaux de charpentage.

Si pendant la guerre, tous nos groupes de bassins dans les ports militaires ou de commerce ont pu être utilisés d'une manière pleinement satisfaisante, c'est parce qu'auprès de chacun d'eux il existait des chantiers (arsenaux ou établissements industriels privés) ayant justement acquis cette pratique du métier par les travaux de constructions neuves exécutés pendant la paix.

Supprimer des arsenaux ou même y abandonner les travaux de constructions neuves, chose facile pendant la paix, aurait pour conséquence de ne plus y avoir sous la main, au moment de la guerre, toutes les ressources pour la bonne utilisation des bassins qui s'y trouvent, ressources qui nous ont été indispensables pendant les trois années de 1916, 1917 et 1918. C'est là une considération d'une importance capitale au point de vue de la défense nationale et dont l'opinion publique doit être avertie. A la rigueur, le port de Rochefort qui, placé au fond d'une rivière, ne peut recevoir que de petits bâtiments

et rendre seulement des services assez limités, pourrait en cas de guerre être organisé par des moyens de fortune avec des effectifs d'ingénieurs, d'agents de maîtrise et d'ouvriers prélevés dans les autres arsenaux ; mais ce n'est pas par de telles mesures, qui d'ailleurs pourraient désorganiser les ports où seraient faits les prélèvements, que l'on mettrait Lorient ou Cherbourg en état de rendre, lors d'une nouvelle guerre, les services obtenus d'eux au cours de la dernière.

Il n'est pas non plus inutile de dire, pour faire comprendre toutes les ressources que l'on peut trouver dans un arsenal, que Lorient exécutait encore d'autres travaux pour la grande lutte de défense nationale à côté de ceux plus spécialement destinés à la marine et malgré le développement considérable pris par ceux-ci. Le port livra à l'armée près de 2 millions d'obus de 75, environ 9 950 voitures, fourgons et caissons divers, des plates-formes d'artillerie, des affûts-trucks de 320, 1 127 mètres de travées de ponts ; organisa un chantier de réparations de wagons pour la compagnie d'Orléans, qui arriva à remettre en état de 4 à 5 wagons par semaine, et enfin un atelier de confection de gilets de sauvetage, pour les équipages et les troupes embarquées, qui en livra 56 000.

Il faut tenir compte de la puissance de production de ces grands établissements d'État avant de décider de leur suppression, ou de leur affaiblissement.

A la fin de 1919 du reste, si l'état-major général a envisagé la suppression de certains arsenaux, dont Lorient, c'était avec l'espoir que des chantiers industriels viendraient s'y substituer à la marine nationale : vendre ou affermer l'arsenal permettait ainsi, en cas de guerre, de retrouver des chantiers toujours organisés. Cette idée pouvait alors paraître d'autant plus séduisante, que des sociétés nouvelles de constructions navales se créaient, et qu'elles paraissaient devoir saisir avec empressement l'offre d'occuper les chantiers tout installés qu'elles trouveraient dans nos ports militaires. Mais les pourparlers officieux qui furent engagés n'aboutirent pas et, pour des ingénieurs, c'était facile à prévoir.

Une société industrielle de constructions navales ne s'organise que pour faire des constructions neuves, car c'est pour ces travaux que l'on peut établir à peu près sûrement des prévisions de dépenses et de bénéfices. Mais dans nos arsenaux, tous très anciens, les chantiers de constructions neuves ont été les derniers venus dans un vieil état de choses très peu en rapport avec les exigences modernes ; on a fait pour le mieux, en utilisant des crédits toujours assez parcimonieusement alloués et conduisant le plus souvent à des solutions étriquées. A Lorient, par exemple, les cales de constructions ont été

disposées là où on avait de la place, c'est-à-dire sur la rive gauche du Scorff, mais les ateliers autres que celui directement intéressé à l'exécution de la tôlerie, sont restés sur la rive droite ainsi que les bassins, le poste d'achèvement des navires, la station centrale d'électricité, qui distribue la force dans tout le port, et les bureaux de la direction. Un industriel qui eût acheté l'arsenal aurait dû tenir compte des frais généraux provenant de l'entretien de bâtiments nombreux, magasins et ateliers, qui lui eussent été de peu d'utilité, et des dépenses d'exploitation improductives tenant à la dispersion des travaux entre les deux rives de la rivière. Dans tous les arsenaux, des inconvénients du même genre se retrouvent et tiennent à ce que des établissements retouchés et remaniés au cours des siècles ne peuvent jamais être d'une utilisation aussi économique que l'usine créée d'un seul jet d'après un plan approprié au but à atteindre.

Il faut donc considérer qu'un arsenal supprimé en temps de paix, ou réduit à faire des travaux de simple entretien sans l'entraînement nécessaire des constructions neuves, restera en temps de guerre un outil médiocre ne permettant pas d'obtenir les résultats si importants réalisés au cours de la dernière guerre. Ce déchet de deux ou trois unités est d'autant plus à méditer que nous n'avons pas, comme l'Angleterre par exemple, une foule de chantiers privés susceptibles de se substituer aux arsenaux pour des travaux importants. Nous n'avons actuellement que quatre chantiers industriels capables de construire des cuirassés ou autres grands bâtiments, quand l'Angleterre en a douze et tous très largement et puissamment outillés. Nos chantiers aptes à se charger de bâtiments moins importants sont plus nombreux, dix de plus environ, mais tous n'ont pas l'expérience acquise des conditions à remplir pour des constructions militaires.

En Angleterre, avec l'énorme importance des flottes militaire et commerciale, il y a 60 à 65 chantiers de constructions navales ; l'industrie qu'ils représentent est en effet une des grandes industries nationales ; elle suscite et justifie la formation d'une pépinière d'ingénieurs et d'agents de maîtrise spécialistes, auxquels sont familiers tous les problèmes de l'art des constructions navales. En Allemagne même, il y a une quarantaine de chantiers et la Marine de commerce est de nouveau en pleine reconstruction et sera peut-être bientôt supérieure à celle de 1914.

Il n'en est pas de même en France ; notre faible Marine de commerce et notre Marine de guerre limitée ne peuvent provoquer un semblable mouvement. En fait ce sont les arsenaux, par l'exode des ingénieurs de la Marine attirés par les traitements industriels, et même par les départs d'assez nombreux agents de maîtrise, qui entre-

tiennent le niveau technique et contribuent largement à la constitution du personnel de direction des chantiers privés. La diminution de l'importance des arsenaux ne serait peut-être pas de ce fait sans exercer un contre-coup fâcheux sur l'organisation de l'industrie navale, tant que des conditions nouvelles, provenant d'un développement très important de la Marine de commerce, ne modifieront point la situation actuelle. Malheureusement l'état présent de l'armement, celui de nos échanges extérieurs ne font guère prévoir semblable transformation et les chantiers privés qui se sont créés depuis la guerre attendent encore « cette ère de prospérité » pour la Marine marchande, qu'ils avaient peut-être un peu trop vite escomptée.

Quelle serait la conclusion à tirer de ces réflexions? C'est que, si on veut être prêt à la guerre, il ne faut pas supprimer des établissements qui seront à ce moment indispensables, même s'ils entraînent maintenant des sacrifices financiers pendant la paix. Réduisons naturellement l'importance des dépenses : c'est là une nécessité ; mais gardons l'ossature sans laquelle l'organisme serait désagrégé.

Pour cela, il faudrait ramener tout d'abord les effectifs des ouvriers à un chiffre en rapport avec les besoins. Le personnel ouvrier des arsenaux se répartissait, jusqu'aux décrets de 1920, *en ouvriers immatriculés*, qui étaient commissionnés, jouissaient d'un statut stable et parvenaient à des retraites analogues aux pensions militaires, et *en ouvriers auxiliaires* dont le nombre devait être proportionnel aux besoins et qui pouvaient être congédiés, quand le travail manquait, moyennant certaines conditions de préavis. On ne recrute plus d'ailleurs, depuis les décrets des 1er avril-8 mai 1920, d'ouvriers immatriculés et le personnel qu'on embauche dans les arsenaux possède un statut analogue à celui de l'industrie. On eût dû beaucoup plus promptement procéder par étapes à des réductions d'effectifs ; par des sacrifices faits en une fois, comme des primes de congédiement, on aurait pu provoquer des départs volontaires ; ils se fussent probablement très facilement produits avant la crise industrielle qui a pris surtout corps en 1921.

Même maintenant, en facilitant par des primes les départs, en donnant des avantages pour s'en aller travailler aux reconstructions dans les régions libérées, on a pu depuis quatre mois alléger les effectifs. Des retraites proportionnelles anticipées semblent aussi assez facilement admises par les intéressés.

Ce sont des mesures pénibles, mais pas plus que ne le seraient des suppressions d'établissements, car la situation sera la même pour ceux des ouvriers qui n'accepteraient pas leur transfert dans les arsenaux conservés, et l'on risque, si un trop grand nombre consen-

taient au changement de résidence, de voir grossir fort au delà des besoins le personnel des ports privilégiés.

Peut-être la situation un peu aléatoire des ouvriers des arsenaux faciliterait-elle une révision des décrets des 1er avril-8 mai 1920, dans un sens plus conforme à ce qui semble nécessaire pour des établissements destinés uniquement à la défense nationale. Ces décrets correspondaient sans doute à des considérations générales sur la situation des ouvriers, mais on ne voit guère ce que les arsenaux pouvaient y gagner. Loin d'étendre le caractère civil d'un personnel affecté aux travaux de la Marine militaire, il semble, qu'après les leçons de la guerre, il eût été plus logique de donner aux ouvriers immatriculés qui forment l'ossature du personnel, un statut analogue à celui des marins vétérans, c'est-à-dire qui permît de renforcer la discipline et d'exclure toute participation, sous forme de syndicats, aux campagnes des groupes révolutionnaires qui proscrivent l'idée de patrie et prêchent le désarmement. Que des ouvriers auxiliaires, en nombre variable avec les besoins, et assimilés aux ouvriers de l'industrie, soient pris pour compléter les cadres, c'est admissible et c'est même nécessaire ; mais on devrait, dans des établissements militaires, avoir un noyau d'ouvriers inaccessibles par leur statut aux entreprises des extrémistes et n'ayant aucun droit à se syndiquer et à s'affilier à des groupements, qui trop souvent se réclament de théories internationalistes ou antimilitaristes, étranges de la part d'un personnel chargé de fabriquer du matériel de guerre. Sous forme de compagnies d'ouvriers militaires, cela existait en partie avant 1830.

Quant au personnel de direction, ingénieurs, officiers de travaux, agents techniques, nous n'avons eu rien de trop pendant la guerre, où il fallut organiser des postes aux Dardanelles, à Salonique, à Salamine, Malte, Brindisi, surveiller les chantiers privés et envoyer des missions en Amérique et en Angleterre. Il est possible que les nécessités budgétaires obligent à comprimer les cadres ; mais cela ne peut se faire qu'en réduisant les nominations destinées à remplir les vides et celles qui correspondent au recrutement des grades de début.

En un mot réduire les effectifs des arsenaux, les mettre « en veilleuse », suivant une expression qui a eu quelque succès, mais en y conservant des cadres suffisants pour les reconstituer en cas de guerre, et en y continuant des travaux de constructions neuves afin que les traditions se conservent, voilà, semble-t-il, ce que la prudence commande. Certes c'est une dépense élevée, d'autant plus qu'il y a dans tout établissement d'État des sujétions qui le différencient d'un établissement industriel privé : il ne peut rechercher des commandes pour utiliser son outillage à plein débit ; il ne peut, même avec les

ouvriers auxiliaires, régler exactement les effectifs sur l'importance du travail ; il ne peut, au moyen d'émission d'obligations ou d'actions nouvelles, entreprendre les modifications d'outillage et les transformations utiles. Néanmoins, tant que l'industrie des constructions navales n'aura pas pris en France un développement tel que l'importance relative des arsenaux dans l'ensemble des ressources du pays se trouve par là même diminuée, il nous faut conserver ces grands établissements maritimes et militaires (sauf peut-être Rochefort).

C'est une dépense lourde sans doute, mais il y a des sacrifices qu'il faut consentir si on veut être prêt le jour où nous serions attaqués.

GEORGES PLUYETTE,
Ingénieur Général du Génie maritime.

A propos de « La Connaissance de la guerre. »

Nous recevons la lettre suivante :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je n'ai ni la compétence ni l'autorité nécessaires pour apprécier les théories militaires émises par l'auteur de l'article paru dans *la Revue universelle* du 1er octobre 1922, pages 42 et suivantes, et qui, à première lecture, paraissent aussi tranchantes et aussi extrêmes que celles qu'il combat.

Mais j'ai qualité pour vous apporter une protestation énergique et attristée contre les attaques violentes, injustes et inexactes, dirigées par l'auteur contre un de ceux qui me furent les plus chers, et qu'une mort glorieuse sur le champ de bataille empêche de se défendre lui-même.

Aux pages 45 et suivantes, prenant à partie le général, alors lieutenant-colonel de Grandmaison, à raison des deux conférences par lui faites aux officiers de l'État-Major de l'Armée, votre collaborateur se plaît à le représenter comme un théoricien, embué dans les nuées germaniques, étranger à toute pratique, à tout progrès scientifique, — alors qu'il lui suffisait de s'adresser à ses anciens chefs et amis, parvenus au sommet de la hiérarchie, d'ouvrir les admirables lettres du maréchal, alors commandant Lyautey, pour apprendre combien toute sa carrière proteste contre cette appréciation.

Six ans aux chasseurs alpins où il dresse une carte routière du secteur des Alpes-Maritimes, encore en usage ; trois ans à la Légion étrangère, passés au Tonkin, où, sous les ordres directs de Gallieni, dont il fut l'intime collaborateur, il déploie à la frontière de Chine

de rares qualités, non seulement militaires, mais d'organisateur et d'administrateur ; puis, après l'École de guerre et une nouvelle période de commandement actif dans les Alpes, il est appelé en 1905 au 3e bureau de l'État-Major général au ministère de la Guerre où pendant six ans il sera, au témoignage de tous, l'un des plus laborieux et efficaces artisans de la rénovation de notre armée, affaiblie, anémiée, divisée par l'affaire Dreyfus, les fiches et la politique. Parti le 31 juillet 1914 comme colonel d'un de nos régiments de couverture, blessé six fois pendant le mois d'août, commandant successivement une brigade en octobre et une divison en novembre, mon frère était le 6 janvier 1915 cité à l'ordre de l'Armée en ces termes : « Officier général de la plus haute valeur intellectuelle, extrêmement brave au feu. Grièvement blessé en Lorraine ; commande remarquablement sa division. » Quinze jours plus tard, il était mis à la tête d'un corps d'Armée dans un secteur particulièrement exposé, et tombait le 19 février suivant, mortellement blessé, se bornant à dire à son Chef d'Armée accouru près de lui : « C'est pour le pays. » Ses pairs l'ont salué et pleuré comme un de nos tout prochains grands chefs, et l'un d'eux, dont le nom est justement populaire, a dit de lui : « Grandmaison eut vraiment une part décisive dans le relèvément des hautes études militaires en France. »

Voilà l'homme qui a été représenté à vos lecteurs, d'après ses propres écrits, comme le promoteur d'une théorie absurde, cristallisée dans une formule rigide, « un dogme », prônant la force aveugle et irréfléchie, portée à un maximum de brutalité, posant en axiome que sans examiner, sans réfléchir, sans se préoccuper du nombre ou de l'armement, il fallait se jeter sans préparation sur des obstacles infranchissables et « taper dans le tas ».

N'ayant pas l'honneur de connaître votre collaborateur, je ne puis apprécier son autorité doctrinale, mais j'ai le droit de relever le moyen grâce auquel il a fait du général de Grandmaison une sorte d'halluciné malfaisant, responsable de nos premiers revers.

Le procédé est simple et très connu ; il a consisté à découper, dans un livre de quatre-vingts pages d'impression, une dizaine de pages, isolées des développements auxquels elles se rattachent dans l'ouvrage, abstraites du but que se proposait le conférencier, et dont le groupement arbitraire dénature absolument sa pensée et celle de ses chefs et de ses camarades dont il avait eu le courage de se faire le porte-parole.

J'en appelle à la bonne foi de tous ceux qui auraient la curiosité ou la patience de lire ces deux conférences de 1911 si âprement incriminées.

Celui qu'on accuse d'avoir voulu murer la tactique française dans une théorie toute faite avait la prudence d'écrire dans son avant-propos : « Il y a dans cette étude commune un écueil à éviter. Rien ne serait plus dangereux que de vouloir hâtivement traduire en

règles générales, s'appliquant à tous les cas, les principes exposés. Plus encore que dans toute autre matière militaire, il n'y a dans la conduite des grandes unités *que des cas particuliers.* Quand il s'agit de tirer un coup de fusil ou même de déployer une section, l'automatisme du geste s'impose. A mesure qu'on s'élève sur l'échelle du commandement, la nécessité de travailler *sur mesure* et *le danger des formules toutes faites* se fait sentir davantage. »

Celui qu'on montre comme un fou, voulant jeter ses soldats aveuglément sur des obstacles infranchissables, sans préparation, a dit : *Commander, c'est prévoir.* Et ailleurs : « *Nous prendrons nos précautions*, mais nous leur donnerons une forme offensive. » N'est-ce pas précisément ce que fait l'avion qui va planer sur les lignes de l'ennemi ou la patrouille qui sort des tranchées et tente de surprendre les postes adverses?

Plus loin : « Dans l'offensive, la sécurité d'une troupe doit être avant tout cherchée en elle-même, dans sa capacité d'attaque, c'est-à-dire dans les dispositions qu'elle a prises pour attaquer vite et fort. Un adversaire assailli brusquement et partout à la fois songe à parer les coups..., etc. *Poussée à l'absurde*, cette conception pourrait devenir *aussi dangereuse* que celle de la sûreté intégrale par l'action de détachements extérieurs... L'offensive, c'est une raison de plus pour *étudier soigneusement d'avance le terrain* qu'on doit parcourir, de façon à *éviter les régions* où l'on ne pourrait pas mordre vite et fort. »

Et enfin se résumant : « Nous avons donné droit de cité dans nos études à ce mot : *le Risque*, nous admettons le risque. Vous savez combien il est facile d'en faire une nouvelle formule couvrant toutes les incapacités. *Le Risque n'est pas la Chance.* Le trou que nous admettons dans la chaîne de nos prévisions est, dans la réalité, comblé par ce que l'on pourrait appeler *les calculs moraux du chef* », semblant ainsi, dans une vision prophétique, montrer un Foch à la Marne, jetant à ses soldats décimés et épuisés par deux jours de bataille un tranquille « tout va bien », et n'hésitant pas dans un éclair de génie raisonné à disjoindre leur mince cordon défensif pour lancer à l'attaque tout ce qui tenait encore debout.

Quand de tels chefs prennent de tels risques, il est bien rare que la victoire ne soit pas au bout. C'est en tout cas la vraie formule bien française et dans une note inédite de 1914, toute proche de la guerre, le général de Grandmaison a encore précisé sa pensée à cet égard en ajoutant : « *C'est le caractère qui fait le chef.* On a vu vaincre sans manœuvres, mais jamais sans vigueur, sans hardiesse et sans activité. Ce qu'on ne peut pas citer, ce sont des batailles dignes de ce nom gagnées par des faibles et des indécis. Il faut admettre que la bataille est une lutte surtout morale et que les considérations morales doivent y primer toutes les autres. »

J'ai donc le droit de dire que les doctrines militaires du général

de Grandmaison ont été méconnues et qu'une lecture un peu plus attentive de ses œuvres aurait épargné cette fâcheuse erreur à l'honorable auteur de l'article.

Mais j'ai à lui faire un reproche plus grave : pour bien disqualifier la doctrine qu'il combat, il la représente comme allemande : « De Grandmaison, enveloppé peu à peu dans la nuée germanique, était devenu le fervent exaspéré de la chimère clausewitzienne. »

Voilà l'affirmation et si, pour la contrôler, nous ouvrons le livre incriminé, nous y lisons à la page 9 :

« Un mot préalable sur la germanophilie. Nous sommes aux antipodes de ce sentiment d'admiration béate pour toutes les choses allemandes, qui est un sentiment dégradant. Si nous voulons savoir ce qu'ils font et ce qu'ils pensent, ce n'est pas pour nous battre *comme eux*, mais pour nous battre *contre eux*. Nous n'irons donc pas chercher des modèles et nous former l'esprit dans leurs théories didactiques. Nous voulons connaître leurs mœurs militaires. »

Et à la page 13, après avoir rapporté les méthodes des Allemands et signalé la campagne de dénigrement savamment organisée chez eux contre tout ce qui vient de nous, il ajoute : « Et cela ne ressemble guère au respect superstitieux avec lequel on reçoit chez nous tous les laissés pour compte des universités et des académies allemandes, militaires et autres. Il nous faut de confiance, sous peine de passer pour des philistins encroûtés dans un nationalisme humiliant, admirer tout ce qu'on nous importe d'outre-Rhin; depuis la philologie *jusqu'à la tactique*, depuis la musique jusqu'au mobilier. *Il est indispensable de réagir en profitant de toutes les occasions pour montrer les fissures et les tares de ce bloc qui pèse sur nous.* »

J'aimerais admettre à la décharge de l'auteur de l'article qu'en accusant le général de Grandmaison d'être le partisan, le « fervent exaspéré » des théories prussiennes, il ne l'avait pas lu. Mais, me direz-vous, *il le cite textuellement*, et en effet, à la page 46 de son article, nous lisons :

« De Grandmaison pose en principe que...

« Dans cette bataille, qui... », dit de Grandmaison..., et alors une série d'aphorismes militaires dont la brutalité semblerait justifier en partie les violentes critiques de votre collaborateur.

Hélas ! si nous nous reportons aux conférences, nous y constatons que toutes ces citations sont *l'exposé des théories allemandes;* et il n'est pas possible de s'y tromper, car c'est clairement et formellement expliqué, inscrit dans le livre sous le titre très apparent de *Méthodes allemandes*. Le conférencier, à la page 10, annonce qu'il va formuler les principes tactiques des Allemands, et après l'avoir fait, il étudie les raisons sur lesquelles nos ennemis les basent.

« Voici comment on pourrait, je crois, les résumer », dit-il. Et c'est alors que se déroulent les phrases reproduites par votre collaborateur : « La victoire dépend surtout de la supériorité morale conquise

dès le début de l'action par la brutalité de l'agression. On doit dans ce but engager toutes ses forces à la fois. On ne risque d'ailleurs pas grand'chose. Une bataille ainsi conçue, dès qu'elle est engagée, ne peut plus être conduite. On prépare d'ailleurs une manœuvre, toujours la même, l'enveloppement d'une aile. On part ensuite à l'attaque, sans engagement tampon..., sans réserve générale... »

Tout cela, ce sont les principes allemands et les attribuer audacieusement à celui qui se borne à les citer sans les approuver, est un acte dont, j'en suis bien convaincu, l'auteur de l'article n'a pas mesuré toute la gravité. C'est le coup classique du premier lord de l'amirauté britannique qui, voulant à Washington flétrir l'impérialisme français, attribuait au commandant Castex, de notre État-Major naval, une affirmation qui n'était autre qu'un propos allemand cité par cet officier.

Quant au reproche fait au général de Grandmaison de n'avoir pas parlé des avions, de la T. S. F., des automobiles, etc., il est vraiment puéril : les deux conférences citées n'étaient pas un manuel d'art militaire ; simples fragments d'une série de douze conférences, elles laissent de côté par méthode tout ce qui n'est pas le point de vue tactique, alors discuté. D'autres professeurs avaient la charge d'initier les officiers suivant les cours de ce centre des hautes études militaires, à l'utilisation pratique de l'aviation (alors à l'état d'enfance), de la T. S. F., des automobiles, de l'artillerie lourde, etc. De Grandmaison n'avait pas à entrer sur ce terrain où il eût fait double emploi et qu'il avait le droit et le devoir de supposer connu de ses auditeurs.

Lorsqu'un orateur est chargé de traiter au point de vue moral la crise de la natalité et les causes de la dépopulation, personne ne s'étonnera de le voir passer sous silence les diverses méthodes d'accouchement et la pratique de la puériculture.

Je vous prie, monsieur le Directeur, d'excuser la longueur de cette protestation que la vivacité d'une attaque aussi gratuite qu'imprévue arrache à mon cœur fraternel ; et c'est à votre conscience que je fais appel, au nom de la générale de Grandmaison et au mien comme chef de la famille, pour insérer dans votre plus prochain numéro de *la Revue universelle* cet hommage que j'entends rendre, devant vos lecteurs qui forment une élite intellectuelle, à celui qui, après avoir servi la France pendant trente-cinq ans dans un labeur incessant et fécond, lui a volontiers donné sa vie.

H. de Grandmaison.

Par ailleurs, le colonel Gros Long nous adressait spontanément, le 10 *octobre, la rectification que voici :*

Un ami me signale une erreur de citation que j'ai commise dans mon article de *la Revue universelle* du 1er octobre sur « la Connais-

sance de la guerre », et que je vous demande la permission de rectifier sans retard.

Page 46, je fais dire à de Grandmaison que « dès qu'une bataille est engagée, elle ne peut plus être conduite », qu'il faut « engager ses forces toutes à la fois, sans arrière-pensée. On ne risque d'ailleurs pas grand'chose. Dans l'offensive, la sûreté d'une troupe dépend entièrement de sa *capacité d'attaque immédiate* ». Pour le combat partiel, « on se range en bataille, on prépare d'ailleurs une manœuvre toujours la même, l'enveloppement d'une aile ; on part ensuite à l'attaque sur l'ordre du chef vers l'objet désigné, sans engagement-tampon devant, sans appui d'ailes, sans replis, sans réserve générale. Tout cela enlèverait du monde à la seule tâche nécessaire et donnerait l'impression qu'on a envisagé un échec... »

En réalité, jusqu'à ces derniers mots, il s'agit de l'exposé que fait de Grandmaison des méthodes allemandes, et ce n'est qu'à partir de la dernière ligne de la page 46 : « La sûreté d'une troupe, etc. » que toutes les citations se rapportent directement aux théories de de Grandmaison.

Si j'ai pu faire, sans en être frappé, cette confusion due à une erreur de copie, c'est que, bien qu'il s'en défende, les théories de de Grandmaison s'accordent fort bien avec les phrases que je lui ai attribuées à tort.

Ainsi (p. 25 des *Deux conférences*, p. 46-47 de mon article), il professe (et c'est l'essentiel de ses idées sur la sûreté) que « dans l'offensive, la sûreté d'une troupe doit être avant tout cherchée en elle-même, *dans sa capacité d'attaque*, c'est-à-dire dans les dispositions qu'elle prend pour attaquer vite et fort. Un adversaire assailli brusquement et partout à la fois songe à parer les coups ; il ne manœuvre plus et devient rapidement incapable de toute offensive sérieuse. C'est la rapidité de l'engagement qui nous garantira de la surprise et la violence de l'attaque qui nous assurera contre la manœuvre de l'ennemi ». C'est exactement la thèse allemande.

Page 36 des *Deux conférences*, de Grandmaison s'élève contre « cette prétention du grand chef à commander au cours de l'action ». Page 52, il dit : « Un seul homme ne peut avoir *dans la main* une grande unité moderne... L'acte du commandement dans les grandes unités se trouve... reporté en grande partie avant l'engagement... » N'est-ce pas dire à peu prês, comme la théorie allemande, que dès qu'une bataille est engagée, elle ne peut plus être conduite?

Si, d'autre part, de Grandmaison ne dit nulle part textuellement qu'il faut « engager toutes ses forces à la fois », il revient sans cesse sur cette idée qui est le fond de sa théorie ; en particulier, page 59, où il dit qu'il faut « frapper fort, *frapper tous ensemble* »; et page 76, où il précise que « l'économie des forces nous ordonne d'*employer à la fois toutes nos ressources* ».

Pour les replis et les réserves, de Grandmaison ne les exclut pas

formellement comme le fait la théorie allemande qu'il expose, mais il en discrédite l'idée, et ses disciples, nous l'avons vu en 1914, ont certainement conclu de là qu'il fallait les exclure. Ainsi il écrit, pages 25 et 26 des *Deux conférences* :

« Cette notion de la sûreté basée sur la supériorité morale que donne l'initiative, la seule qui convienne à l'offensive, n'a de valeur qu'autant qu'elle est acceptée sans arrière-pensée. Seuls pourront l'employer *les gens qui ne font pas trop de replis, qui ne s'inquiètent pas trop de savoir comment, en cas d'échec, ils se tireront d'affaire, qui ne gardent de réserves qu'avec l'intention de s'en servir et n'hésitent pas à jeter au feu leur dernier bataillon.* »

Ailleurs, page 23, il critique cette facon de « monter une attaque » qui devient « une affaire d'une complication inextricable : reconnaître par le combat, assurer ses flancs, se faire une base sur le terrain, étayer l'attaque, *préparer un repli, sans compter les réserves...*, il faudrait un aide-mémoire ».

Et, page 76 : « L'économie des forces nous ordonne d'employer à la fois toutes nos ressources, sans les gaspiller en détachements inutiles qui se feront battre en détail, ou en *réserves* lointaines qui arriveront trop tard... »

En conclusion, si j'ai fait une erreur matérielle dans une de mes citations, je suis resté, dans toutes, fidèle à l'esprit même des théories de de Grandmaison. Et cette erreur n'infirme en rien les observations que j'ai présentées à leur sujet.

Dans une note de la page 9 des *Deux conférences*, de Grandmaison parle au surplus de la « germanophilie » et dit qu'il est aux antipodes de ce sentiment d'admiration béate pour toutes les choses allemandes, qui est un sentiment dégradant.

Nul n'en a jamais douté : Se laisser envelopper peu à peu et à son insu par la nuée clausewitzienne n'est, d'aucune façon, devenir « germanophile ». Et, certes, de Grandmaison fut un Français de race, un noble cœur et un héros.

Nous l'avons dit.

Colonel Gros Long.

Nous avons tenu à donner à M. H. de Grandmaison la satisfaction si légitime qu'il nous a demandée. D'autre part, l'auteur de la Connaissance de la guerre *a, de lui-même, reconnu les erreurs de fait qui s'étaient glissées dans ses premières appréciations. Nos lecteurs pourront ainsi corriger les impressions qu'ils avaient, dès l'abord, gardées sur cette étude.*

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LA VIE DIFFICILE ET LA PHILOSOPHIE D'ALFRED CAPUS

Avant de mourir, Alfred Capus écrivit un roman intitulé Scènes de la vie difficile *où il avait mis beaucoup de lui-même. La vie, encore qu'elle l'eût comblé de certains de ses dons, lui fut toujours difficile; et cet académicien, cet écrivain célèbre, ce Parisien fêté est un exemple mélancolique de la dureté des sociétés démocratiques à l'égard des artistes ou des poètes. Elles n'admettent point la fantaisie ni dans le cœur ni dans l'esprit. Installées dans le culte de l'Or, elles font l'existence dure à quiconque ne partage pas leur idolâtrie. Il semble que l'argent, quand on le méprise, se venge.*

Capus arrivait à l'âge d'homme à l'époque où, selon sa propre expression, la France entrait dans une phase plus âpre de la dictature de l'argent. « C'était, dit-il, une des premières crises du revenu, qui devint, par le renchérissement des objets, inégal à la dépense de la famille. Il fallut vendre les propriétés, la terre, des valeurs soigneusement conservées. La gêne remplaça l'aisance. Des bourgeois, qui, par une longue sécurité, n'étaient point préparés à la lutte, la soutinrent mal. Souvent les fils eurent leur carrière interrompue, parce qu'elle exigeait trop de sacrifices pour des résultats lointains... »

N'est-ce pas ainsi qu'Alfred Capus, élève à l'Ecole des Mines, dut abandonner ses études et chercher, à peine sorti de l'adolescence, un métier lucratif? Pénible recherche, jours de « bohème », durant lesquels un jeune homme qui n'a point l'appétit du martyre engage son avenir à des taux usuraires et charge d'hypothèques le reste de ses jours! Il est difficile

d'imaginer drame plus pathétique. Balzac avait déjà tiré du spectacle d'une telle crise les Illusions perdues, *un de ses chefs-d'œuvre. Alfred Capus était autrement trempé pour la lutte que Lucien de Rubempré! Aussi parut-il l'emporter sur la fortune adverse. On a raconté comment il porta son premier article sur Darwin au* Gaulois, *comment il débuta au* Figaro, *le succès qu'il trouva dans ces journaux, comment son esprit et son style enchantèrent le public. Tout le monde se souvient du triomphe de ses pièces :* Brignol et sa fille, la Petite Fonctionnaire, *puis et surtout* la Veine, les Deux Écoles. *Ses romans* Qui perd gagne, Années d'aventures, *lui valurent la faveur des lettrés les plus fins. Le voilà établi dans la notoriété, presque dans la gloire, académicien, salué comme un maître par ses collègues de lettres, envié, brillant, mais indéfiniment relancé par le passif accumulé pendant les années d'attente. L'abîme, insensiblement creusé sous les pas du débutant, ne se comble jamais, la rapacité des hommes d'affaires, la procédure, le creusent plus profondément chaque jour selon le rythme si bien noté par l'auteur de* la Comédie humaine. *L'horrible obsession qui pesa si tragiquement sur les épaules de Balzac ne cessa jamais de persécuter Capus.*

Voilà un trait que l'historien des mœurs doit retenir. Il n'y a pas lieu sans doute de s'attendrir trop longtemps sur l'échec d'un incapable victime de son orgueil ou de sa vanité. Le cas d'un homme comme Capus est tout différent! C'est une réussite dans le domaine de l'esprit, et dans l'ordre matériel cette réussite correspond à une sorte de naufrage!

M. Bourget a trouvé pour définir Capus une formule admirable. « Il a fait, dit-il, son œuvre à travers son métier, et son intelligence à travers son œuvre. » Quel brevet de haute moralité! Quoi de plus noble que cette conscience professionnelle?

Nulle traverse n'empêcha Alfred Capus de poursuivre ce perfectionnement de lui-même, et de pousser à un degré toujours plus élevé la perfection de ses ouvrages. Provençal, nourri de la sagesse classique et des sciences les plus difficiles, il opposait à l'adversité un front toujours serein. Personne ne l'entendit jamais récriminer. « Les dettes, disait-il un jour, c'est un état d'esprit! » Et ce n'était pas du cynisme, c'était de l'héroïsme. Il accomplit ce miracle de conserver au milieu des pires embarras un esprit libre, équitable, lucide et bienveillant, de tenir ses facultés au-dessus de ces misères, et de continuer son travail en dehors de ces contingences!

Aussi Capus m'apparaît-il surtout comme un philosophe. Voilà ce qu'il est essentiellement. Nous connaissons des romanciers plus profonds, de plus grands hommes de théâtre, des stylistes plus parfaits. Y eut-il en notre époque un Français plus profondément réfléchi et qui sut tirer de la vie, de son observation attentive et désintéressée une sagesse

*mieux adaptée au temps, aux mœurs, et à la sensibilité de nos contemporains. Certes Capus ne fut pas un philosophe à la manière de Spinoza ou de Kant, mais dans la tradition de Montaigne et de Voltaire. Voltaire était, au reste, l'écrivain français vers qui allait ses préférences. L'*Essai sur les mœurs, *le* Dictionnaire philosophique, *les* Romans, *les* Contes, *demeuraient ses livres de chevet. Mais il y a entre ces deux esprits une différence essentielle. Voltaire démolit, Capus construit. Cela tient peut-être simplement à ce que toutes les destructions étaient accomplies, quand Capus commença à réfléchir sur le monde.*

C'était un esprit réaliste. Rien n'existait à ses yeux que les faits qu'il pouvait contrôler. Mais il n'avait point cette religion du fait qui est comme la mystique de certains scientistes. C'était un calculateur, un observateur qui observait bien et qui calculait juste. Il avait au plus haut degré le sens des proportions et de la relativité. Ni optimiste, comme on l'a tant écrit, ni pessimiste, il mesurait exactement la valeur des choses. Cette mesure prise, il tâchait de s'en accommoder. La soumission au fait, qui est la première règle pour bien penser, lui était toute naturelle.

Par soumission au fait, Capus fut ardemment nationaliste et patriote, d'abord, puis en vertu du principe de perfectionnement qui toujours le guida. S'il est du devoir d'un individu de cultiver sa personnalité, de la développer dans tous les sens qui ne sont pas anti-sociaux, c'est aussi le devoir d'une nation, pensait-il, de cultiver sa nationalité. Disciple d'Auguste Comte, de Littré, de Claude Bernard, il était déterministe. L'apparente contingence des lois de la nature lui paraissait simplement relever de la faiblesse de notre esprit. On sait la place que tient la chance dans toutes les images qu'il a composées de la vie. Elle prenait très souvent pour lui la forme du jeu. Le hasard y préside. Mais ce mot pour Capus ne faisait que constater notre ignorance de l'enchaînement des causes. Cette trame restant invisible, nous appelons hasard tous les événements dont il nous est impossible, malgré notre attention, de discerner la venue. Dans les pièces, comme dans les romans de Capus, ils se forment en dehors de nous, ils viennent vers nous, tous ces événements déterminants. Mais nous ne le savons pas, nous ne pouvons pas le savoir, et le philosophe de la Veine *estime qu'il est bon que nous ne le puissions pas; et que l'action n'est possible que dans une certaine insouciance. La vie lui semblait un acte de confiance en nous-mêmes et dans la bienveillance des hasards.*

M. Bidou raconte qu'ayant un jour prononcé devant Capus la fameuse maxime : « Tout s'arrange », il la releva avec un peu de vivacité, et il expliqua à son interlocuteur comment tout s'arrange : c'est « quand la victime, lassée, découragée, désespérant de sortir de l'épreuve, s'en accommode et s'y adapte. Tout est arrangé en effet, par l'adaptation de

l'homme au malheur. Quand l'innocence s'est conformée à l'oppression, l'ordre cesse d'être troublé. » *Cet optimiste fut surtout un stoïcien, un stoïcien qui savait sourire.*

LUCIEN CORPECHOT.

Deux drames symboliques.

L'Odéon, qui annonce *le Mariage d'Hamlet* de M. Jean Sarment, a ouvert sa saison par une pièce de M. Lenormand : *la Dent rouge.* Nous avons toujours critiqué cet auteur avec d'autant plus de vivacité qu'il possède des dons honorables, qu'il gâche malheureusement par des partis pris, des idées bizarres, tout un appareil de mauvaise littérature. *La Dent rouge*, par exemple, est un drame symbolique et non de la meilleure espèce. Le sujet apparent est le drame qui se déroule dans le cœur d'un jeune montagnard partagé entre l'amour de la montagne et l'amour d'une femme. Jeune, ardent, il rêvait d'être le premier à conquérir la Dent rouge dont la cime inviolée domine la vallée qui forme tout son horizon. Un jour, une jeune fille élevée à la ville vient vivre dans cette vallée ; les deux êtres sont attirés l'un vers l'autre par une de ces passions primitives qui méprisent les obstacles. Il l'enlève, il l'épouse en dépit des résistances et des avertissements. Elle lui fait seulement jurer qu'il renoncera à son rêve de vaincre la Dent rouge.

Quand l'ivresse de la passion est dissipée, ils se retrouvent séparés par toutes les forces qu'ils avaient dédaignées. Elle est trop délicate pour supporter les rudes mœurs des montagnards — ce qui paraît d'autant plus explicable que M. Lenormand, qui a du goût pour l'horrible, en présente une peinture bien faite pour dégoûter les plus déterminés. De son côté, ressaisi par sa race et par son éducation, il lui reproche amèrement d'avoir renoncé pour elle au seul rêve capable d'emplir sa vie. Déchirée, sentant qu'elle ne peut plus lutter, elle lui rend sa parole ; il s'élance enfin à l'assaut de la Dent rouge, mais il est trop tard, il est diminué par le conflit qui divise ses forces, et il est vaincu par la montagne.

M. Lenormand pouvait écrire sur ce thème un drame noir où la montagne eût joué un rôle angoissant ; ainsi la hantise du désert avait jadis inspiré à cet auteur une pièce qui contenait des parties remarquables, *le Simoun*. Par malheur, *la Dent rouge* est gâtée d'intentions symboliques qui ont par-dessus le marché le défaut de ne pas apparaître très clairement. Nous avons toujours dit que M. Lenormand — c'est sa faiblesse — était optimiste. Il s'étonne avec candeur de voir les choses marcher de travers et il invente des personnages pour symboliser des désillusions. C'est encore un de ces hommes à qui il aura manqué de faire oraison. Il a constaté avec un vif regret

que le fanatisme l'emportait généralement sur l'éducation et l'instruction, c'est pourquoi il montre dans *la Dent rouge* la jeune amoureuse vaincue et proscrite par « la puissance des tenèbres ». C'est l'hérédité montagnarde qui dénoue ce que l'amour avait lié. C'est l'hostilité d'une race fruste contre la civilisée qui rend fatale la catastrophe. M. Lenormand a le goût des idées, il lui manque ce vol aisé qui permet de les dominer. Bon auteur dramatique, capable de construire une scène solide dans une langue assez ferme toutes les fois qu'elle ne cherche pas à philosopher, M. Lenormand semble voué à tourner autour des grands sujets. La lumière l'attire, mais il fait penser à un oiseau effaré qui, dans la nuit, ne sait que voleter en se cognant aux vitres.

*
* *

Le Chevalier de Colomb, de M. François Porché, est aussi un drame symbolique. Mais la différence est grande entre le symbolisme de M. Lenormand et celui de M. Porché. M. Lenormand, bon auteur dramatique et mauvais idéologue, manœuvre avec adresse des personnages qui incarnent des idées maladroites. M. Porché est un poète lyrique qui écrit pour le théâtre. Il a du goût pour les grandes idées très simples et très générales qui composent le fond essentiel du lyrisme ; c'est un lyrique dont l'inspiration et le souffle sont assez riches pour qu'ils lui conseillent d'instinct de se contenter de la nourriture des forts : les lieux communs. Quand il travaille pour le théâtre, il conçoit d'abord des thèmes de lieux communs lyriques qui s'opposent. C'est si vrai qu'après *les Butors et la Finette*, où il avait incarné le sentiment patriotique en des figures symboliques, il faillit se perdre avec sa seconde pièce, *la Jeune fille aux joues roses*, dans l'allégorie à la manière de Jean de Meung. Instruit par un heureux échec, il s'entraîna, littéralement, à développer en lui l'homme de théâtre. *La Dauphine* marquait un progrès. *Le Chevalier de Colomb* en marque un autre. D'abord M. Porché a renoncé à cette forme diffuse qu'est la mosaïque de tableaux juxtaposés. Il a ramassé son action en trois actes (remarquons que M. Lenormand, lui aussi, a tassé son intrigue, resserré ses fils et diminué le nombre des tableaux ; on finira bien par s'apercevoir que cette coupe relâchée ne donne rien de bon). Ensuite M. Porché a montré qu'il progressait sur un point important ; il a toujours eu beaucoup de facilité et l'on pouvait craindre qu'il ne s'y laissât aller ; au contraire, son vers gagne en fermeté. M. Porché porte deux hommes en lui. Le poète lyrique invente par goût de beaux sujets très simples. L'homme de théâtre s'efforce de leur donner la chair et le sang, de leur composer un visage. Quand ils sont parvenus à la vie, ils parlent ; le poète lyrique se laisse aller au plaisir de leur prêter de belles tirades, non pas seulement sonores et agréables, mais amples, bien venues,

capables de traduire avec force des sentiments toujours nobles, un goût fort et vif des réalités fécondes et des aspirations généreuses. L'homme de théâtre, qui est le cadet, n'ose pas encore faire observer à son frère que, pour belles qu'elles puissent être, elles empêchent tout de même l'action d'avancer. Mais sitôt que le lyrique s'arrête pour reprendre haleine, l'homme de théâtre se dépêche d'accumuler les péripéties et il ne prend pas toujours le temps de les choisir. Il s'arrête parfois aux plus faciles. Cependant, lorsque ces deux enfants vêtus, l'un de noir, l'autre de pourpre et d'or, auront pris l'habitude de travailler ensemble, il est bien certain que c'est de M. Porché, entre tous les poètes de sa génération, qu'on attendra l'œuvre dramatique la plus solide et la plus brillante. Dès maintenant, il est le meilleur de nos poètes dramatiques. On se montre exigeant envers lui parce qu'il éveille en nous de hauts désirs.

Le Chevalier de Colomb oppose en un conflit symbolique le goût de l'aventure et l'attachement au coin de sol où l'on est né, la soif de conquérir des mondes et le désir non moins fort au cœur de l'homme de naître, vivre et mourir dans la même maison. En un autre temps, on eût dit l'idéal et le réel. M. Porché dit plus simplement le marin et le paysan. Car sa grande qualité est que ses personnages symboliques ne sont pas des allégories, des idéologies abstraites. Le conflit n'est pas dans la tête de l'auteur, il est sur la scène. Voilà toute la différence entre le bon symbolisme et le mauvais. L'un est un *a priori* artificiel. L'autre est la faculté de conférer à un être imaginaire une vérité assez large pour atteindre avec naturel un sens général. Ainsi nous voyons un compagnon des voyages de Colomb proposer aux terriens de sa famille de morceler le domaine patrimonial pour subvenir aux frais d'une nouvelle expédition. Ils s'y opposent comme à un sacrilège. Ils l'amènent à renoncer à ses desseins en épousant une jeune fille qu'il aime, et qui le retiendra au pays. Mais elle se prête à regret à ce calcul, car elle aime un être fait comme elle, un terrien, un soldat qui chaque jour expose sa vie et donne son sang pour défendre le sol de la patrie : si l'aventurier peut s'élancer sur les flots et connaître des destins éclatants, c'est parce que des héros obscurs assurent d'abord la sécurité du peuple entier et sa vie même. Quelle est la tâche la plus sainte? On le voit, voilà le bon symbolisme.

Et comme M. Porché est sage, il ne conclut pas qu'il faut sortir d'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve. Le chevalier de Colomb cède la place et repart pour l'aventure, comprenant que chaque être fait sa tâche quand il s'est sacrifié pour la cause qu'un cœur noble lui conseille de servir.

LUCIEN DUBECH.

L'art du chef d'orchestre.

Qui dira l'obscur labeur du chef d'orchestre des théâtres lyriques. Chef toujours à la peine, il est rarement à l'honneur. L'affiche porte son nom, on ne sait où : ce n'est pas à lui que vont les yeux. Perdu dans la fosse au milieu de la foule anonyme des musiciens, il ne connaît guère les triomphes éclatants du conducteur de concert. C'est sur l'estrade où il joue, comme disent les Viennois sans vergogne, l'asperge-solo, que le chef d'orchestre acquiert sa renommée. Aussi voit-on se multiplier les concerts symphoniques, et leurs têtes. Si Colonne fait prévaloir l'unité de commandement avec Gabriel Pierné, Pasdeloup obéit tour à tour à Rhené Bhaton et André Caplet, Lamoureux à Camille Chevillard et Paul Paray, la Société des concerts du Conservatoire à Philippe Gaubert et Tracol, l'Orchestre de Paris à Francis Casadesus et G. de Lausnay. A la Sorbonne, les Concerts spirituels vont réapparaître avec Paul de Saunières. Les Concerts Rouge se réorganisent. L'orchestre Golschmann et l'orchestre Wiéner s'installeront au théâtre des Champs-Élysées. L'Association des grandes auditions occupe déjà le Trocadéro et le Gaumont Palace. Les Concerts Touche raniment, comme chaque année, la petite bourgeoisie musicale, pendant que la brève, mais splendide série des concerts Koussevitzki à l'Opéra attire les nouveaux riches et même les autres.

Dans un récent article de la *Revue musicale*, M. Lazare Saminski, jeune compositeur russe et chef d'orchestre d'avenir, a fort bien montré que l'art de diriger est, avec l'art du chant, la moins connue et la moins comprise des formes de l'activité artistique. L'auditeur ne distingue guère quelle est la part exacte du chef dans l'exécution, surtout s'il s'agit de musique contemporaine, où l'œuvre souvent atteint presque aux limites de la complexité orchestrale : suite touffue et passionnée de Florent Schmitt, *Antoine et Cléopâtre* dirigée l'autre jour par Chevillard, ou cette extraordinaire mécanique sonore de Stravinski, aux rouages innombrables, le *Chant du rossignol*, qu'a donné Koussevitzki à son troisième concert.

Le chef d'orchestre anime la vie rythmique de l'ensemble ; il en règle la sonorité ; et, par-dessus tout, il en doit dégager l'âme profonde. Le chef d'orchestre est un foyer de rythme : et ce foyer se situe fort exactement à la base de son poignet droit. C'est ce que savent les grands ; mais les compositeurs qui dirigent eux-mêmes leurs œuvres ne le savent pas toujours. Les grands chefs d'orchestre ont le geste modéré, court et précis. La qualité est rare ; et le spectacle de danse et de mimique que nous offrent d'ordinaire les chefs d'orchestre ne justifie que trop l'amusant *Croquis parisien* d'Huysmans :

« Le chef d'orchestre, un grand maigre, s'incline, relève son chef

coiffé d'une tête de loup, ses moustaches de Chinois poivre et sel, son nez chaussé d'un binocle, et, le dos tourné à la scène, il conduit en habit noir et en cravate blanche, remuant tranquillement la musique, ennuyé et comme pris de sommeil, puis tout à coup se tournant vers les cuivres, il tient son bâton ainsi qu'une ligne, pêche le coup de gueule de la reprise, extrait d'un geste sec des notes comme on arrache des dents, bat l'air en haut et en bas, pompe enfin de la mélodie comme on pompe d'une machine à bière. » C'est un batteur de mesure. Il ignore qu'il s'agit d'exprimer l'esprit du rythme, non sans arithmétique.

La mise en équilibre et le contrôle des plans sonores veulent patience et souplesse. Chaque œuvre a ses exigences sonores spéciales, que la composition des orchestres modernes rend souvent malaisées à satisfaire lorsqu'il s'agit d'œuvres anciennes dont l'équilibre peut être ruiné par le groupement actuel des instruments. Tels compositeurs avisés (comme Schœnberg) n'hésitent pas à faciliter la tâche du chef d'orchestre en indiquant sur leur partition, par des signes conventionnels, la valeur sonore relative que doit prendre, à chaque instant, chacune des voix.

C'est là, dans ce travail délicat et difficile de la « mise en place » que se mesure l'effort du chef. Mais y songe-t-on quand résonne l'œuvre à l'orchestre et au théâtre dans la tromperie du décor et de l'anecdote? C'est que nous ne sommes admis à juger un chef d'orchestre que dans les occasions où il n'est plus, où il ne doit plus être, que l'ombre de lui-même. Dans l'exécution définitive et publique d'un ouvrage patiemment étudié, il en est réduit (quoi qu'il en ait) à ce rôle surnuméraire que lui attribue la candeur enfantine : « A quoi sert-il, celui-là qui ne joue de rien du tout? » Et vraiment alors il ne doit plus servir à rien, s'il est réellement un grand chef d'orchestre, qu'à faire figure de soutien moral, signe animé de ralliement et d'unité sonore. Et s'il multiplie les gestes et si sa mimique s'exaspère, ne vous y laissez pas prendre : il vous trompe et il se trompe lui-même, en vantard qui ne veut pas s'effacer à temps.

Où il faut le voir, et l'apprécier, et l'applaudir, c'est aux répétitions, dans sa lutte héroïque avec la masse inordonnée des sons qu'il pétrit en ses mains puissantes et d'où doit jaillir, au prix de ses efforts, la coulée harmonique et pure. Là, il est le dieu créateur, qui, de poussières éparses, forme un monde. Il est l'ordonnateur patient, le dompteur efficace. A son geste accourent les fauves, et c'est alors qu'il ne doit pas avoir peur d'être mangé par ses tubas et ses trombones (une peur plus commune qu'on ne pense). Parfois il lui prend envie de conduire son orchestre, comme Pierre le Grand la Russie, à coups de nerf de bœuf. Mais c'est aussi sa persuasion qui, dans le texte musical dont chaque exécutant ne connaît qu'une parcelle, dégage et impose la pensée éparse entre les voix. Car il est le juge,

le commandeur impérieux des hiérarchies nécessaires, soit qu'il harcèle la modestie du second hautbois ou qu'il arrache à la troisième trompette la couverture qu'obstinément elle tire à elle.

Besogne ardue, ineffable jouissance. Il est peu de plaisirs désintéressés qui se puissent comparer à cet émerveillement, sans cesse renouvelé, du pêcheur des sons qui, du bout de sa baguette, attire à soi les richesses des mares orchestrales. Il les guette, il les choisit, il repousse celle-ci trop docile à l'appât, il hèle d'un coup brusque celle-là qui se refuse.

Heureux qui a goûté cette joie. En cette geôle de Plassenburg qui deux ans nous tint captif, nous avions formé un orchestre et nous partagions les émois suprêmes de la baguette. A vrai dire, l'orchestre, étant petit, restait plus bruyant que sonore : il avait trop peu de cordes. Dans les *pianos*, les bois faisaient rage, mais les *fortes* ne sortaient jamais. L'auditoire, massé sous les tromblons des cuivres dont il recevait la décharge à brûle-bourre, ne s'en tenait pas moins pour satisfait. Que lui importaient les timbres et les couleurs? Reclus du silence, il voulait du son, en paquets. Il se gavait de cette pâtée harmonique, où les vibrations inégales, en une salle exiguë, formaient une tourbe de résonances. Et c'étaient des cocasseries dont, au demeurant, il n'avait cure : les allegros, sous cet écrabouillis sonore, partaient en coulées molles comme d'un sac de farine déficelé. Dans l'andante de la *Cinquième symphonie*, la seconde et la troisième variation engendraient des bourdonnements étranges. Mais quelle jouissance passionnée, dans ce désarroi, à regrouper les masses, à museler la rage vrombissante des violoncelles, à éclaircir la voix des altos lointains comme des grillons apeurés, et à soutenir d'un geste fraternel le chancellement du corniste. Et l'on suait, et l'on s'en allait, baguette et gosier cassés ; mais on estimait à son prix la tâche du chef.

Cette tâche, c'est la lutte éternelle de l'esprit contre la matière, lutte incessante avec la passive complexité des textes, que vient rendre encore plus ardue la suffisance d'interprètes avantageux. Et il est bien vrai que l'exécution publique apparaît d'ordinaire comme le couronnement de cet effort, mais c'est à sa genèse que doit aller la louange. Les suffrages de quelque prix sont ceux qui, par delà les gestes outrés et les simagrées dont Huysmans faisait des gorges chaudes, vont à tout ce que recèle de volonté clairvoyante et d'infatigable sang-froid l'homme noir au bâton court.

ANDRÉ CŒUROY.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La crise anglaise. Chute de M. Lloyd George. — *Les conservateurs anglais ont mis quatre années à s'apercevoir qu'ils avaient confié le pouvoir à un révolutionnaire mal converti dont les conceptions ont contribué à entretenir le désordre mondial.*

A la suite de leur réunion du Carlton-Club, à Londres, où ils se prononcent contre la politique du premier ministre et le maintien de la coalition qui l'a jusqu'ici soutenu au pouvoir, M. Lloyd George remet sa démission (19 *octobre*).

M. Bonar Law, appelé par le roi, est élu chef du parti conservateur, le 23.

Il constitue officiellement son cabinet le 24. *Lord Curzon est aux Affaires étrangères, lord Derby à la Guerre, M. Stanley Baldwin, chancelier de l'Échiquier.*

Le Parlement britannique est dissous par décret royal du 26 *octobre. Les élections auront lieu le* 15 *novembre.*

Les réparations. — *La Commission des réparations reçoit, conformément à la décision du* 31 *août* 1922, *des bons payables à Bruxelles d'une valeur de* 47 445 155 *marks or, à échéance du* 15 *avril* 1923 (16 *octobre*).

— *A la Commission des réparations, M. Barthou distribue le projet français sur les mesures à prendre en raison de la situation financière actuelle de l'Allemagne : pas de moratorium sans prise de gages. Il faut établir un contrôle rigoureux et effectif des finances allemandes et du budget allemand. Il faut placer la Reichsbank sous le contrôle interallié.*

Excellent projet, qui n'a sans doute qu'un défaut, celui de venir un peu tard (20 *octobre*).

— *Convention entre les offices de compensation alliés et l'office de compensation allemand. L'Allemagne est exempte jusqu'au* 10 *juillet* 1923 *de tout versement en espèces au titre des compensations. Elle s'engage à émettre jusqu'à concurrence de son solde débiteur, qui se monte à* 24 200 000 *livres sterling, des bons à échéance du* 10 *juillet* 1923 *au* 10 *août* 1928 (21 *octobre*).

— *A la Commission des réparations, sir John Bradbury propose la suspension des paiements en espèces de l'Allemagne pendant deux ans et plus, si c'est nécessaire, et suggère l'émission de bons escomptables* (23 *octobre*).

— *La Commission des réparations décide de se transporter à Berlin* (24 *octobre*).

France. — *Le Congrès communiste, qui a tenu plusieurs séances tumultueuses et confuses, prend fin le* 20 *octobre, par le triomphe du centre. De nombreuses exclusions sont prononcées.* L'Internationale,

organe communiste du soir, est supprimée. Un nouveau comité directeur est élu.

— Distribution aux membres de la Chambre des députés du rapport de M. Bokanowski sur la situation financière. Il en résulte que le budget ordinaire de 1923 est en déficit de 4 milliards (21 octobre).

— La Chambre discute le budget de 1923. M. de Lasteyrie, ministre des Finances, prononce un important discours : la France pourra faire face, d'ici quelques années, aux dépenses de son budget ordinaires. Quant au budget dit des dépenses recouvrables, il dépend entièrement des versements allemands (26 octobre).

— Le général Gouraud est nommé membre du Conseil supérieur de la guerre (31 octobre).

ALLEMAGNE. — *On annonce la démission du comte Lerchenfeld, président du Conseil bavarois (25 octobre).*

— A Passau, deux officiers du contrôle allié sont attaqués. L'un d'eux, un Français, est blessé (26 octobre).

ITALIE. LE COUP D'ÉTAT FASCISTE. — *A l'occasion du congrès fasciste de Naples, M. Mussolini prononce un discours-programme réclamant des élections pour cette année et la participation des fascistes au pouvoir. Trente mille fascistes armés défilent dans les rues de Naples (24 octobre).*

Sur un ultimatum des chefs du fascisme exigeant la participation de leur parti au pouvoir, le cabinet Facta remet sa démission au roi (26 octobre).

Les fascistes mobilisent leurs troupes dans toute la péninsule. C'est en vain que M. Facta et les ministres démissionnaires adressent une proclamation au peuple et décrètent l'état de siège. Le roi d'Italie refuse de donner sa signature au décret (28 octobre).

Dans la soirée du 29, il charge M. Mussolini de former un nouveau cabinet.

M. Mussolini fait une entrée triomphale à Rome, le 30 octobre, et soumet au roi la liste du nouveau cabinet, composé de fascistes et de nationalistes.

Un appel à la grève générale tenté par les communistes reste sans écho.

Le comte Sforza, ambassadeur d'Italie à Paris, donne sa démission (31 octobre).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 28564.